



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

67

H

82

OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

—

TOME LI.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE.

TOME II.



PARIS
CHEZ E. A. LEQUIEN, LIBRAIRE,
RUE DES NOYERS, N° 45.
M DCCC XXII.

DEPARTMENT OF
LIBRARY SERVICES
UNIVERSITY OF TORONTO



PQ
2070
1820
C.51

LETTRES
DU ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTERS

OF JOHN BURKE

IN AMERICA

LETTRES

DU ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

1. — DU ROI DE PRUSSE.

A Charlottenbourg, le 6 juin.

Mon cher ami, mon sort est changé, et j'ai assisté aux derniers moments d'un roi, à son agonie, à sa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines.

J'avais projeté un petit ouvrage de métaphysique; il s'est changé en un ouvrage de politique. Je croyais jouter avec l'aimable Voltaire, et il me faut escrimer avec Machiavel*¹. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon des événements nous entraîne, et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour dieu, ne m'écrivez qu'en homme,

* L'édition de Berlin porte : Avec le vieux Machiavel mitré.

¹ On voit par la lettre suivante que le roi désigne ici le cardinal de Fleury.

et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître; j'ai des occupations infinies: j'em'endonne encore de surplus; mais, malgré tout ce travail, il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages et pour puiser chez vous des instructions et des délassements.

Assurez la marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances et la rare capacité de son esprit le méritent.

Adieu, mon cher Voltaire; si je vis, je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami FÉDÉRIC.

2. — DE M. DE VOLTAIRE.

18 juin. \

Sire, si votre sort est changé, votre belle ame ne l'est pas; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde. Grace au ciel, votre majesté a déjà rempli presque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé et dans vos états et dans l'Europe. Un résident de l'empereur disait dans la dernière guerre au cardinal de Fleury: Monseigneur, les Français sont bien aimables, mais ils sont tous Turcs. L'envoyé de votre majesté peut dire à présent, Les Français sont tous Prussiens.

Le marquis d'Argenson, conseiller d'état du roi de France, ami de M. de Valori, et homme d'un vrai mé-

rite , avec qui je me suis entretenu souvent à Paris de votre majesté, m'écrit du 13 que M. de Valori s'exprime avec lui dans ces propres mots : « Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera : partout des traits de bonté de cœur ; justice qu'il rend au défunt ; tendresse pour ses sujets. » Je ne fais mention de cet extrait à votre majesté que parceque je suis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur, et qu'il m'est revenu de même. Je ne connais point M. de Valori, et votre majesté sait que je ne devais pas compter sur ses bonnes grâces ; cependant puisqu'il pense comme moi, et qu'il vous rend tant de justice, je suis bien aise de la lui rendre.

Le ministre qui gouverne le pays où je suis me disait , Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géants inutiles qui ont fait tant crier ; et moi je lui répondis , Il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un dessein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire son prédécesseur ; il se contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand roi, que j'ai bien deviné.

Votre majesté m'ordonne de songer, en lui écrivant, moins au roi qu'à l'homme. C'est un ordre bien selon mon cœur. Je ne sais comment m'y prendre avec un roi, mais je suis bien à mon aise avec un homme véritable, avec un homme qui a dans sa tête et dans son cœur l'amour du genre humain.

Il y a une chose que je n'oserais jamais demander au roi, mais que j'oserais prendre la liberté de demander à l'homme : c'est, si le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de

mourir. Je sais que les qualités du feu roi étaient si différentes des vôtres, qu'il se pourrait bien faire qu'il n'eût pas senti tous vos différents mérites; mais enfin, s'il s'est attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a justifié les sentiments admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je serai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces questions à l'homme; il me dira que je suis bien curieux et bien hardi: savez-vous ce que je répondrai à sa majesté? je lui dirai: Sire, c'est que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre majesté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle est obligée à présent de donner la préférence à la politique sur la métaphysique, et qu'elle s'escrimé avec notre bon cardinal.

Vous paraissez en défiance
De ce saint au ciel attaché,
Qui, par esprit de pénitence,
Quitta son petit évêché
Pour être humblement roi de France;
Je pense qu'il va s'occuper,
Avec un zèle catholique,
Du juste soin de vous tromper;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la question, Si votre majesté se ferait sacrer et oindre ou non; je ne vois pas qu'elle ait besoin de quelques gouttes d'huile pour être respectable et chère à ses peuples. Je révère fort les saintes ampoules, surtout lorsqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que Clovis; et je sais bon gré à

Samuel d'avoir versé de l'huile d'olive sur la tête de Saül, puisque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, seigneur, après tout, quand vous ne seriez point

Ce que l'Écriture appelle *oint*,

Vous n'en seriez pas moins mon héros et mon maître :

Le grand cœur, les vertus, les talents, font un roi;

Et vous seriez sacré pour la terre et pour moi,

Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puisque votre majesté, qui s'est fait homme, continue toujours à m'honorer de ses lettres, j'ose la supplier de me dire comment elle partage sa journée; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop; on soupe quelquefois sans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas; on se relève le lendemain avec une digestion laborieuse, on travaille avec la tête moins nette; on s'efforce, et on tombe malade: au nom du genre humain, à qui vous devenez nécessaire, prenez soin d'une santé si précieuse.

Je demanderai encore une autre grâce à votre majesté, c'est, quand elle aura fait quelque nouvel établissement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux-arts, de daigner m'en instruire; car ce sera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai. Il y a un mot dans la lettre de votre majesté qui m'a transporté; elle me fait espérer une vision béatifique cette année. Je ne suis pas le seul qui soupire après ce bonheur. La reine de Saba voudrait prendre des mesures pour voir Salomon dans sa gloire. J'ai fait part à M. de Kaiserling d'un petit projet sur cela; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'espère dans six ou sept semaines, si les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre majesté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, avec profond respect, cela va sans dire, avec des sentiments que je ne peux exprimer, sire, de votre majesté, etc.

3. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 12 juin.

Non, ce n'est plus du mont Rémus,
 Douce et studieuse retraite
 D'où mes vers vous sont parvenus,
 Que je date ces vers confus :
 Car dans ce moment le poète
 Et le prince sont confondus.
 Désormais mon peuple, que j'aime,
 Est l'unique dieu que je sers :
 Adieu les vers et les concerts,
 Tous les plaisirs, Voltaire même ;
 Mon devoir est mon dieu suprême,
 Qu'il entraîne de soins divers !
 Quel fardeau que le diadème !
 Quand ce dieu sera satisfait,
 Alors dans vos bras, cher Voltaire,
 Je volerai, plus prompt qu'un trait,
 Puiser, dans les leçons de mon ami sincère,
 Quel doit être d'un roi le sacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du sort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'estime trop l'art d'Horace et de Voltaire pour y renoncer ; et je

suis du sentiment que chaque chose de la vie a son temps.

J'avais commencé une épître sur les abus de la mode et de la coutume, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter sur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en satire contre cette même mode, si je ne savais que la satire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher Voltaire, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la brièveté des jours, qui me paraissent trop courts de vingt-quatre heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'existe que pour réfléchir et pour lui-même me semble infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers sont charmants ¹. Je n'en dirai rien, car ils sont trop flatteurs.

Mon cher Voltaire, ne vous refusez pas plus longtemps à l'empressement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'auguste à Vesel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne saurais vivre heureux ni mourir tranquille sans vous avoir embrassé. Adieu. FÉDÉRIC.

Mille compliments à la marquise. Je travaille des deux mains : d'un côté, à l'armée; de l'autre, au peuple et aux beaux-arts.

¹ Voyez l'épître L, au roi de Prusse, tome XIII.

4. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 24 juin.

Mon cher ami, celui qui vous rendra cette lettre de ma part est l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin d'Hongrie à la place de vos vers immortels ; et ma mauvaise prose, au lieu de votre admirable philosophie. Je suis accablé et surchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques moments de loisir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le passé, et aux mêmes conditions. Je suis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages, et de soins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuse si ma lettre et celle que vous avez reçue il y a trois semaines se ressentent de quelque pesanteur : ce grand travail finira, et alors mon esprit pourra reprendre son élasticité naturelle.

Vous, le seul dieu qui m'inspirez,
 Voltaire, en peu vous me verrez,
 Libre de soins, d'inquiétudes,
 Chanter vos vers et mes plaisirs ;
 Mais, pour combler tous mes desirs,
 Venez charmer nos solitudes.

C'est en tremblant que ma muse me dicte ce dernier vers ; et je sais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher Voltaire ; aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer.

Ne m'oubliez pas, et soyez sûr qu'après le soin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis votre très fidèle ami, FÉDÉRIC.

5. — DE M. DE VOLTAIRE.

Jun.

SIRE,

Hier vinrent pour mon bonheur
Deux bons tonneaux de Germanie :
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre est la panse rebondie
De monsieur votre ambassadeur.

Si les rois sont les images des dieux, et les ambassadeurs, les images des rois, il s'ensuit, sire, par le quatrième théorème de Wolf, que les dieux sont joufflus, et ont une physionomie très agréable. Heureux ce M. de Camas, non pas tant de ce qu'il représente votre majesté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au soir chez cet aimable M. de Camas, envoyé et chanté par son roi; et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre majesté, que j'appellerai toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais, et qu'après avoir fait sa charge de roi sans relâche les trois quarts de la journée, elle jouit le soir des douceurs de l'amitié, qui sont si au-dessus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous ensemble chez madame la marquise du Châtelet: jugez, sire, quelle sera sa joie et la mienne. Depuis l'appari-

tion de M. de Kaiserling nous n'avons pas eu un si beau jour.

Cependant vous courez sur les bords du Prézel,
Lieux où glace est fréquente, et très rare est dégel.

Puisse un diadème éternel
Orner cet aimable visage !

Apollon l'a déjà couvert de ses lauriers :
Mars y joindra les siens, si jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre majesté sait qu'Apollon, le dieu des vers, tua
le serpent Python et les Aloïdes : le dieu des arts se
battait comme un diable dans l'occasion.

Ce dieu vous a donné son carquois et sa lyre ;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'est point des exploits que ce grand cœur desire ;
Mais vous savez les faire, et les savez chanter.

C'est un peu trop à-la-fois, sire : mais votre destin
est de réussir à tout ce que vous entreprendrez, parce-
que je sais de bonne part que vous avez cette fermeté
d'ame qui fait la base des grandes vertus, D'ailleurs
Dieu bénira sans doute le règne de votre humanité,
puisque, quand elle s'est bien fatiguée tout le jour à
être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté
d'orner sa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables sizains
Qu'écrive une plume légère ;
Vers doux et sentiments humains :
De telle espèce il n'en est guère
Chez nos seigneurs les souverains,
Ni chez le bel esprit vulgaire.

Votre humanité est bien adorable de la façon dont elle parle à son sujet sur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma persévérance ;
Connaissez les vrais nœuds dont mon cœur est lié.
Je ne suis plus , hélas ! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuses espérances sur la vision béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre majesté par qui je le desire , je vous fais ma cour ; sinon je vous fais encore ma cour. Votre majesté ne souffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en son privé nom , sans y venir en cérémonie ? De manière ou d'autre , *Siméon verra son salut.*

L'ouvrage de Marc-Aurèle est bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre majesté dans cinq lettres ; je l'ai envoyé selon la permission expresse de votre majesté : et voilà M. de Camas qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puissances. Mais moi , j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits , et j'oserais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur , quel qu'il soit , qu'il sera utile au genre humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre majesté , il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres , car dans un pays comme la Hollande , on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

Si vous saviez , sire , combien votre ouvrage est au-dessus de celui de Machiavel , même par le style , vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. J'aurais bien

des choses à dire à votre majesté sur une académie qui fleurira bientôt sous ses auspices : me permettra-t-elle d'oser lui présenter mes idées, et de les soumettre à ses lumières?

Je suis toujours avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement, etc.

6. — DU ROI.

A Charlottenbourg, le 27 juin.

Mon cher Voltaire, vos lettres me font toujours un plaisir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive et les vers charmants qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même, comme l'éternel abbé de Chau-lieu. Qu'importe? il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au soir à Potsdam, où je trou-vai le roi dans une si triste situation, que j'aurai bientôt que sa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés; il me parla plus d'une grande heure sur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la jus-tesse d'esprit et le bon sens imaginables. Il me parla de même le samedi, le dimanche, et le lundi, parais-sant très tranquille, très résigné, et soutenant ses souffrances avec beaucoup de fermeté. Il résigna la régence entre mes mains le mardi matin à cinq heures, prit tendrement congé de mes frères, de tous les offi-ciers de marque, et de moi. La reine, mes frères, et moi, nous l'avons assisté dans ses dernières heures :

dans ses angoisses il a témoigné le stoïcisme de Caton. Il est expiré avec la curiosité d'un physicien sur ce qui se passait en lui à l'instant même de sa mort, et avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, et sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort laisse à peine du temps à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père je me devais entièrement à la patrie. Dans cet esprit, j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangements les plus prompts et les plus convenables au bien publ c.

J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'état de seize bataillons, de cinq escadrons de hussards, et d'un escadron de gardes-du-corps. J'ai posé les fondements de notre nouvelle académie. J'ai fait acquisition de Wolf, de Maupertuis, d'Algarotti. J'attends la réponse de s'Gravesande, de Vaucanson, et d'Euler. J'ai établi un nouveau collège pour le commerce et les manufactures ; j'engage des peintres et des sculpteurs ; et je pars pour la Prusse, pour y recevoir l'hommage, etc., sans la sainte ampoule et sans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la superstition ont établies, et que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez dérégulé* quant à présent, car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner, *ex officio*, de prendre les eaux de Pyrmont. Je me lève à quatre heures, je prends les eaux jusqu'à huit, j'écris jusqu'à dix, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris

* Assez peu réglé. (Édition de Berlin.)

jusqu'à cinq heures, et le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages seront finis, mon genre de vie sera plus tranquille et plus uni; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires à suivre, j'ai les nouveaux établissemens de surplus, et avec cela beaucoup de compliments inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner.

Ce qui me coûte le plus est l'établissement de magasins assez considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année et demie de consommation pour chaque pays.

Lassé de parler de moi-même,
 Souffrez du moins, ami charmant,
 Que je vous apprenne gaiement
 La joie et le plaisir extrême
 Que nos premiers embrassemens
 Déjà font sentir à mes sens.
 Orphée approchant d'Eurydice,
 Au fond de l'inferral manoir,
 Sentit, je crois, moins de délice
 Que m'en pourra donner le plaisir de vous voir.
 Mais je crains moins Pluton que je crains Émilie;
 Ses attrait pour jamais enchaînent votre vie;
 L'amour sur votre cœur a bien plus de pouvoir
 Que le Styx n'en pouvait avoir
 Sur Eurydice et sa sortie.

Sans rancune, madame du Châtelet; il m'est permis de vous envier un bien que vous possédez, et que je préférerais à beaucoup d'autres biens qui me sont échus en partage.

J'en reviens à vous, mon cher Voltaire; vous ferez ma paix avec la marquise; vous lui conserverez la

première place dans votre cœur, et elle permettra que j'en occupe une seconde dans votre esprit.

Je compte que mon homme de l'épître vous aura déjà rendu ma lettre et le vin de Hongrie. Je vous paie très matériellement de tout l'esprit que vous me prodiguez, mon cher Voltaire. Consolez-vous; car dans tout l'univers vous ne trouveriez assurément personne qui voulût faire assaut d'esprit avec vous: s'il s'agit d'amitié, je le dispute à tout autre, et je vous assure qu'on ne saurait vous aimer ni vous estimer plus que vous ne l'êtes de moi. Adieu. Pour Dieu, achetez toute l'édition de l'*Anti-Machiavel*.

7. — DU ROI.

A Charlottenbourg.

Mon cher ami, des voyageurs qui reviennent des bords du Frichhaf ont lu vos charmants ouvrages, qui leur ont paru un restaurant admirable, et dont ils avaient grand besoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers, que je louerais beaucoup si je n'en étais le sujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambassadeur, à panse rebondie,
 Harangue le roi très chrétien,
 Et gens qu'il ne vit de sa vie;
 Il en gagnera l'étesie,
 En très bon rhétoricien.

Fleury nous affublait d'un bavard de sa clique,
 Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
 Je me tais sur Camas, je connais sa pratique,
 Et l'on verra s'il est manchot.

Les lettres de Camas ne sont remplies que de Bruxelles : il ne tarit point sur ce sujet, et à juger par ses relations, il semble qu'il ait été envoyé à Voltaire et non à Louis.

Je vous envoie les seuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. Algarotti les a fait naître; le sujet est *la Jouissance*. L'Italien supposait que nous autres habitants du nord ne pouvions pas sentir aussi vivement que les voisins du lac de la Garde. J'ai senti et j'ai exprimé ce que j'ai pu, pour lui montrer jusqu'où notre organisation pouvait nous procurer du sentiment. C'est à vous de juger si j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des instants aussi difficiles à représenter que l'est le soleil dans sa plus grande splendeur; les couleurs sont trop pâles pour les peindre, et il faut que l'imagination du lecteur supplée au défaut de l'art.

Je vous suis très obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impression de l'*Anti-Machiavel*. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraisse pas d'une manière incongrue aux yeux du public, toujours enclin à la satire. Je me prépare à partir sous peu de jours pour le pays de Clèves. C'est là que

J'entendrai donc les sons de la lyre d'Orphée;
 Je verrai ces savantes mains
 Qui, par des ouvrages divins,
 Aux cieux des immortels placent votre trophée.
 J'admirerai ces yeux si clairs et si perçants,
 Que les secrets de la nature,

Cachés dans une nuit obscure,
 N'ont pu se dérober à leurs regards puissants.
 Je baiserais cent fois cette bouche éloquente
 Dans le sérieux et le badin,
 Dont la voix folâtre et touchante
 Va du cothurne au brodequin,
 Toujours enchanteresse et toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme
 du monde entier que j'aime et que j'estime le plus.

Pardonnez mes *lapsus calami* et mes autres fautes.
 Je ne suis pas encore dans une assiette tranquille; il
 me faut expédier mon voyage, après quoi j'espère
 trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin Voltaire; n'oubliez pas les
 pauvres mortels de Berlin, qui vont faire diligence pour
 joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.* FÉDÉRIC.

8. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, le 20 juillet.

Tandis que votre majesté
 Allait en poste au pôle arctique
 Pour faire la félicité
 De son peuple lithuanique,
 Ma très chétive infirmité
 Allait d'un air mélancolique,
 Dans un chariot détesté,
 Par Satan sans doute inventé,
 Dans ce pesant climat belgeque.
 Cette voiture est spécifique
 Pour tremousser et secouer
 Un bourguemestre apoplectique;
 Mais certe il fut fait pour rouer
 Un petit Français très étique,
 Tel que je suis, sans me louer.

J'arrivai donc hier à La Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut suivre ses lois;
 Je vous immolerais ma vie;
 Et ce n'est que pour vous, digne exemple des rois,
 Que je peux quitter Émilie.

Vos ordres me semblaient positifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés me les rendait encore plus sacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager sans être à votre suite; mais je me suis consolé, puisque je faisais quelque chose que votre majesté souhaitait que je fisse en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
 Végétant dans ce coin de terre,
 Et vivant toujours en bateau,
 Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
 Quoique tous deux n'y valent guère.
 Là plus d'un fripon de libraire
 Débite ce qu'il n'entend pas,
 Comme fait un précheur en chaire;
 Vend de l'esprit de tous états,
 Et fait passer en Germanie
 Une cargaison de romans
 Et d'insipides sentiments
 Que toujours la France a fournie.

La première chose que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la chose en question. Je répète encore à votre majesté que je n'avais pas laissé dans le manuscrit un mot dont personne en Europe pût se plaindre. Mais malgré cela, puisque votre ma-

jesté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre desir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe nommé Jean Vanduren¹, et j'avais envoyé en poste un homme qui, par provision, devait au moins retirer, sous des prétextes plausibles, quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je savais bien que mon Hollandais n'entendrait à aucune proposition. En effet je suis venu à temps; le scélérat avait déjà refusé de rendre une page du manuscrit. Je l'envoyai chercher, je le sondai, je le tournai de tous les sens : il me fit entendre que maître du manuscrit, il ne s'en dessaisirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impression, qu'il la finirait.

Quand je vis que j'avais affaire à un Hollandais qui abusait de la liberté de son pays, et à un libraire qui poussait à l'excès son droit de persécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon secret à personne, ni implorer le secours de l'autorité, je me souvins que votre majesté dit, dans un des chapitres de l'*Anti-Machiavel*, qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociation. Je dis donc à Jean Vanduren que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuscrit : « Très volontiers, monsieur, me dit-il; si vous
« voulez venir chez moi, je vous le confierai généreu-
« sement feuille à feuille, vous corrigerez ce qu'il vous
« plaira, enfermé dans ma chambre, en présence de
« ma famille et de mes garçons. »

J'acceptai son offre cordiale; j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à

¹ Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel*.

mesure, et qu'il lisait pour voir si je ne le trompais point. Lui ayant inspiré par là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prison où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu six chapitres à-la-fois pour les confronter, je les ai raturés de façon, et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules, que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent et confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre majesté.

9. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye.

Sire, dans cette troisième lettre, je demande pardon à votre majesté des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous main avec Vanduren. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui; ainsi de deux choses l'une, ou l'ouvrage sera supprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que votre majesté soit sûre que je resterai ici, qu'elle sera entièrement satisfaite, ou que je mourrai de dou-

leur. Divin Marc-Aurèle, pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrètement que votre majesté viendrait à La Haye. J'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts.

Vos intérêts, sire, je les chéris sans doute; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je sais, c'est que si votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout Hollandais qu'ils sont. Votre majesté a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Frise, nommé M. Halloy, qui a eu l'honneur de voir votre majesté à l'armée, qui compte lui faire sa cour à Clèves, et qui pense sur le Marc-Aurèle du nord comme moi. Oh! que je vais demain embrasser ce M. Halloy. Aujourd'hui M. de Fénélon... (*Le reste manque.*)

10. — DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

Sire, votre humanité ne recevra point, cette poste, de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achèvement de l'ouvrage que je fais faire. Ce sera pour le premier ordinaire; cependant ce fripon de Vanduren débite sa marchandise, et en a déjà trop vendu.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de respect, et d'estime,
Que vous donne le genre humain,
Le très fade cousin-germain¹

¹ Le marquis de Fénélon, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable et bon officier. Voyez l'Éloge des officiers morts dans la guerre de 1741, à la fin du tome XXI.

Du très proluxe Télémaque,
 Très dévotement vous attaque,
 Et prétend vous miner sous main.
 Ce bon papiste vous condamne
 Et vous et le Machiavel
 A rôtir avec Uriel,
 Ainsi que tout auteur profane.
 Il sera damné comme un chien,
 Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
 Ce n'est qu'un sage, un honnête homme,
 Je veux un fripon bon chrétien,
 Et qui soit serviteur de Rome.
 Ainsi parle ce bon bigot,
 Pilier boiteux de son église;
 Comme ignorant je le méprise,
 Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jésuite Laville¹, qui lui sert de secrétaire, commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phrases insolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient sur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre majesté a fait partout un effet admirable. Qu'il me soit permis, sire, de représenter à votre majesté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux protestations faites contre les contrats subreptices d'échange, et aux raisons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire est la seule pièce qui ait été connue et mise dans les gazettes, je me flatte que c'est donc à cet

¹ Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jésuites, tandis que Lavour, secrétaire du marquis de Fénélon, lui cédait sa place pour prendre l'habit de saint Ignace. C'est ce même Lavour qui a joué depuis un rôle si singulier dans l'affaire du comte de Lally.

abrégé que vous renvoyez, et qu'ainsi votre majesté n'est plus mécontente que j'aie osé soutenir vos droits d'une main destinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre majesté ni sur cela ni sur *Machiavel*.

C'est un plaisant pays que celui-ci. Croiriez-vous, sire, que Vanduren, ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'*Anti-Machiavel*, est en droit par là de le vendre, selon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage?

Cependant, comme il est absolument nécessaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraisse un peu plus chrétien, je me charge seul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des présents partout; cela sera plus prompt, plus noble, et plus conciliant: trois choses dont je fais cas.

Rousseau, cet errant hypocrite,
 D'un vieil hébreu vieux parasite,
 A quitté ces tristes climats.
 Monsieur du Lis, l'Israélite,
 Le plus riche Juif des états,
 A donné, d'un air d'importance,
 L'aumône de cinq cents ducats
 A son rimeur dans l'indigence.
 Le rimeur ne jouira pas
 De cette aumône magnifique;
 Déjà son ame satirique
 Est dans les ombres du trépas,
 Et son corps est paralytique.
 Pour la pesante république
 De nosseigneurs des Pays-Bas,
 Elle est toujours apoplectique.

II. — DU ROI.

A Berlin, le 5 auguste.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie, et d'ennui. Je vous en suis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le *Machiavel* à votre disposition, et je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame du Châtelet en conséquence de ce que vous desirez. A vous parler franchement touchant son voyage, c'est Voltaire, c'est vous, c'est mon ami, que je desire de voir; et la divine Émilie, avec toute sa divinité, n'est que l'accessoire d'Apollon newtonianisé.

Je ne puis vous dire encore si je voyagerai ou si je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher Voltaire, que le roi de Prusse est une girouette de politique: il me faut l'impulsion de certains vents favorables pour voyager ou pour diriger mes voyages. Enfin je me confirme dans les sentiments qu'un roi est mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je suis l'esclave de la fantaisie de tant d'autres puissances, que je ne peux jamais, touchant ma personne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puissiez-vous être uni à jamais à mon bercail!

Adieu, mon cher ami, esprit sublime, premier-né des êtres pensants. Aimez-moi toujours sincèrement,

et soyez persuadé qu'on ne saurait vous aimer et vous estimer plus que je fais. *Vale.* FÉDÉRIC.

12. — DU ROI.

A Berlin, le 6 auguste.

Mon cher ami, je me conforme entièrement à vos sentiments, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos; et je suis tranquille, car mes intérêts sont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier; voici la seconde que je vous écris de Berlin; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'Émilie accompagne Apollon, j'y consens; mais si je puis vous voir seul, je préférerai le dernier. Je serais trop ébloui, je ne pourrais soutenir tant d'éclat à-la-fois; il me faudrait le voile de Moïse pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher Voltaire, si je suis surchargé d'affaires, je travaille sans relâche; mais je vous prie de m'accorder suspension d'armes. Encore quatre semaines, et je suis à vous pour jamais.

Vous ne sauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite estime avec laquelle je suis à jamais votre inviolable ami, FÉDÉRIC.

13. — DU ROI.

A Remusberg, le 8 auguste.

Mon cher Voltaire, je crois que Vanduren vous coûte plus de soins et de peines que Henri IV. En ver-

sifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'histoire de vos pensées; mais en harcelant un scélérat, vous joutez avec un ennemi indigne de vous être opposé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaissance. Faites donc rouler la presse puisqu'il le faut, pour punir la scélératresse d'un misérable. Rayez, changez, corrigez, et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre discernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y soyez, je m'attends bien, à mon passage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embrasser à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis est autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres sujets que vous me ferez plaisir de m'indiquer.

Adieu, charmant Voltaire; il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes, pour disputer le terrain à toutes sortes de Vandurens politiques, qui, pour surcroît de malheurs, n'ont pas des carmes pour confesseurs.

Aimez-moi toujours, et soyez sûr de l'estime inviolable que j'ai pour vous. FÉDÉRIC.

14. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 août.

Ce sera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine;

S'il en naissait quelque divin poupon,
 Bien ce serait pour la nature humaine;
 Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien :
 C'est bien assez pour la terre embellie
 D'un Salomon avec une Émilie;
 Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de lynx sur mon Salomon. Mais est-il vrai qu'il va en France? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élima pape, pour régénérer Rome. Passera-t-il par Bruxelles? on parie pour et contre. S'il y passe, dit madame la princesse de La Tour, il logera dans ma maison. Oh ! pour cela non, madame la princesse, sa majesté ne logera point chez votre altesse sérénissime ; et s'il vient à Bruxelles, il y sera très incognito ; il logera lui et sa suite aimable, chez Émilie. C'est la dernière maison de la ville, loin du peuple et des alteses bruxelloises, et il y sera tout aussi bien que chez vous ; quoique cette maison de louage ne soit pas si bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je pense. Mais que fait la princesse de La Tour? de la campagne où elle est, elle envoie tout courant savoir de madame du Châtelet si sa majesté passera ; et madame du Châtelet répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit est un conte. Ne voilà-t-il pas madame de La Tour qui sur-le-champ envoie des courriers pour savoir la vérité du fait ! Sire, le monde est bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre majesté va à Aix-la-Chapelle ou à Spa, pour dépayser les nouvellistes.

Cependant, s'il était vrai que votre humanité passât

par Bruxelles, je la supplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaisir.

M. de Maupertuis est à Vesel pour vous observer et vous mesurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une si heureuse influence.

L'affaire de l'*Anti-Machiavel* est en très bon train pour l'instruction et le bonheur du monde. Sire, vos sujets sont heureux, et ils le disent bien; mais je serai plus heureux qu'eux tous au commencement de septembre.

Je suis avec le plus profond respect et cent autres sentiments inexprimables, etc.

15. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 1^{er} septembre.

Sire, mon roi est à Clèves, une petite maison l'attend à Bruxelles; un palais presque digne de lui l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
 A ce moment fortuné
 Où j'entendrai de la bouche
 De l'Apollon couronné
 Ces traits que la sage Rome
 Aurait admirés jadis;
 Je verrai, j'entendrai l'homme
 Que j'adore en ses écrits.

O Paris! ô Paris! séjour des gens aimables et des badauds, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injustice, grand magasin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, sois digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton en-

ceinte irrégulière et crottée. Puisse-t-il te voir incognito, et jouir de tout sans les embarras de la royauté ! Puisse-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra ! Heureux l'hôtel du Châtelet, le cabinet des muses, la galerie d'Hercule, le salon de l'Amour !

Lesueur et Lebrun, nos illustres Apelles,
 Ces rivaux de l'antiquité,
 Ont, en ces lieux charmants, étalé la beauté
 De leurs peintures immortelles ;
 Les neuf Sœurs elles-même ont orné ce séjour
 Pour en faire leur sanctuaire ;
 Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
 Celui qui des neuf Sœurs est le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il est nécessaire qu'on dise un mot dans les gazettes d'une lettre de votre majesté à M. de Maupertuis, qui a été imprimée. Il y a sans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru : ce ne serait qu'une bagatelle pour tout autre ; mais, sire, votre personne est en spectacle à toute l'Europe : on parle des états et des ministres des autres souverains, et c'est de vous qu'on parle ; c'est vous, sire, qu'on examine, dont on pèse toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une sévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation. Pardonnez, sire, à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre ; je vous importune peut-être ; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre majesté agréa mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint ; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse trop scrupuleuse, et ce qui touche le moins du

monde votre personne m'est sacré ; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'est ainsi que l'amour est fait ,
Et c'est ainsi que je vous aime.

16. — DU ROI.

A Vesel, le 2 septembre.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins, et de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la description ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser, Adieu. FÉDÉRIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à Maupertuis : il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remerciements de la peine que vous avez prise à La Haye touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi ; je sais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

17. — DU ROI.

A Vesel, le 5 septembre.

De votre passe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi *,
En s'applaudissant de sa gloire.

Ah ! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère !
De votre vin je ne bois plus ;
J'ai la fièvre, et c'est chose claire.

« Apollon, qui me fit ces vers,
« Est dieu, dit-il, de médecine ;
« Entendez ses charmants concerts,
« Et sentez sa force divine. »

Je lus vos vers, je les relus ;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, sont vos élus !
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaisir et la santé,
Que votre verve a su me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un saut me porteront en Flandre.

Enfin je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les arts et les amours ;
Cent fois j'embrasserai Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur ;
Déjà mon esprit vous devance :
L'intérêt est votre moteur.
Le mien, c'est la reconnaissance.

* Voyez, tome XIII, les stances dont Voltaire avait chargé le marchand de vin Honi.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon sort, la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus, je serai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaisir de vous voir avec la marquise. Ce sera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher Voltaire; je vous embrasse mille fois. FÉDÉRIC.

18. — DU ROI.

A Vesel, le 6 septembre.

Mon cher Voltaire, il faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre quarte, plus tenace qu'un janséniste; et quelque envie que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux; car à présent que je puis disposer de ma personne, et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle et paraît avoir le dessein de me disputer cette satisfaction.

Trompons la fièvre, mon cher Voltaire, et que j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites bien mes excuses à la marquise de ce que je ne puis avoir la satisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaissent l'intention dans laquelle

j'étais, et il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je serai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous posséder véritablement à mon aise. Si votre vue ne me guérit, je me confesse tout de suite.

Adieu; vous connaissez mes sentiments et mon cœur.

FÉDÉRIC.

19. — DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
 Pour ma maîtresse tant chérie,
 Que tu courtise, en vérité,
 Plus que Phyllis et qu'Émilie.
 Tu peux, avec tranquillité,
 Dans mon pays, à mon côté,
 La courtiser toute ta vie.
 N'as-tu donc de félicité
 Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impression, afin que je m'acquitte, du moins en partie, de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des savants, des ouvrages d'esprit, des instructions, et à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime et de reconnaissance, et l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous. FÉDÉRIC.

20. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, ce 22 septembre.

Oui, le monarque-prêtre est toujours en santé,
 Loin de lui tout danger s'écarte :
 L'Anglais demande en vain qu'il parte
 Pour le vaste pays de l'immortalité;
 Il rit, il dort, il dine, il fête, il est fêté;
 Sur son teint toujours frais est la sérénité;
 Mais mon prince a la fièvre quarte!
 O fièvre! injuste fièvre, abandonne un héros
 Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
 Va tourmenter notre vieux prêtre;
 Va saisir, si tu veux, soixante cardinaux;
 Prends le pape et sa cour, ses monsignors, ses moines;
 Va flétrir l'embonpoint des indolents chanoines;
 Laisse Frédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'*Anti-Machiavel* tel qu'on commence à présent à l'imprimer; peut-être cette copie sera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps pressait; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris, et pour la Hollande; relire toutes ces copies et les corriger. Si votre majesté veut faire transcrire celle-ci correctement, si elle a le temps de la revoir, si elle veut qu'on y change quelque chose, je ne suis ici que pour obéir à ses ordres. Cette affaire, sire, qui vous est personnelle, me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui ressemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois.

L'héritier des Césars tient fort souvent chapelle;
 Des trésors du Pérou l'indolent possesseur

A perdu, dit-on, la cervelle
 Entre sa jeune femme et son vieux confesseur.
 George a paru quitter les soins de sa grandeur
 Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
 De Louis, je n'en dirai rien,
 C'est mon maître, je le révère;
 Il faut le louer et me taire:
 Mais plutôt à Dieu, grand roi, que vous fussiez le mien!

M. de Fénélon vint avant-hier chez moi pour me questionner sur votre personne; je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois; que vous faites tout par vous-même, et que vous écoutez un bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liège, et sembla l'excuser un peu; mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonstrations à Maseick¹. Je suis, etc.

21. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 octobre.

Sire, j'oubliai de mettre dans mon dernier paquet à votre majesté la lettre du sieur Beck, sur laquelle il m'a fallu revenir à La Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a

¹ Il s'agit ici d'une ancienne créance sur l'évêché de Liège, que le roi de Prusse réclamait. M. de Voltaire fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

de l'esprit, des lettres, et des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. Luiscius. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie qu'il avait vouée au service de son maître. Le fils me sert dans ma petite négociation avec toute la sagacité et la discrétion imaginables. Je prends la liberté d'assurer à votre majesté que si elle veut prendre ce jeune homme à son service pour lui servir de secrétaire, en cas qu'elle en ait besoin, ou si elle daigne l'employer autrement et le former aux affaires, ce sera un sujet dont votre majesté sera extrêmement contente. Je vous suis trop attaché, sire, pour vous parler ainsi de quelqu'un qui ne le mériterait pas ; il est déjà instruit des affaires, malgré sa jeunesse : il a beaucoup travaillé sous son père, et plus d'un secret d'état est entre ses mains ; plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et discret. Votre majesté ne se repentira pas d'avoir pris le baron de Smettau ; je crois que dans un goût différent elle sera tout aussi contente pour le moins du jeune Luiscius. Je suis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à Dieu. J'attends que j'aie bien mis toutes les choses en train pour quitter le champ de bataille, et m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles.

Je suis en attendant dans votre palais, où M. de Raesfeld m'a donné un appartement sous le bon plaisir de votre majesté. Votre palais de La Haye est l'emblème des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, sous des toits délabrés,
Sont des appartements dignes de notre maître ;

Mais malheur aux lambris dorés

Qui n'ont ni porte ni fenêtre !

Je vois dans un grenier les armures antiques,

Les rondaches, et les brassards,

Et les charnières des cuissarts

Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.

Leurs sabres tout rouillés sont rangés dans ces lieux,

Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,

Sur la terre couchés, sont en poudre comme eux.

Il y a aussi des livres que les rats seuls ont lus depuis cinquante ans, et qui sont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient sans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,

Nous abandonne pour jamais,

Et qu'il néglige son palais,

Quand il rétablit son empire ?

Je suis, etc.

22. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, le 12 octobre.

Sire, votre majesté est d'abord suppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune Luiscius ; elle verra quels sont en général les sentiments du public sur l'*Anti-Machiavel*.

M. Trévor, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu instruits, approuvent l'ouyrage unanimement. Mais, je l'ai, je crois, déjà dit à votre majesté, il n'en est pas tout-à-fait de même de ceux qui ont

moins d'esprit et plus de préjugés. Autant ils sont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce sont des hiboux offensés du grand jour; et malheureusement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'eusse retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les esprits faibles, il en est cependant encore resté quelques unes dans le manuscrit copié par Vanduren. Tous les gens de lettres, tous les philosophes, tous ceux qui ne sont que gens de bien, seront contents. Mais le livre est d'une nature à devoir satisfaire tout le monde: c'est un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou six langues.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'opposent aux louanges du reste du monde: ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux; il y a même dans l'*Anti-Machiavel* quelques traits dont un ministre malin pourrait se servir pour indisposer quelques puissances.

C'est donc, sire, dans la vue de remédier à ces inconvénients, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition, dont j'envoie les premières feuilles à votre majesté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, personne ne pourra jamais se plaindre, et cette instruction des rois passera à la postérité comme un livre sacré que personne ne blasphèmera.

Votre livre, sire, doit être comme vous; il doit

plaire à tout le monde : vos plus petits sujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre secret, étant entre les mains de tant de personnes, ne soit bientôt su de tout le monde. Un homme de Clèves disait, tandis que votre majesté était à Moiland : « Est-il vrai que nous avons un roi, un des plus savants et des plus grands génies de l'Europe ? on dit qu'il a osé réfuter Machiavel. »

Votre cour en parle depuis plus de six mois. Tout cela rend nécessaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais distribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de Vanduren, qui d'ailleurs est très fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre, votre majesté me trouve trop sévère, si elle veut conserver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de Paupie pour en faire des présents, et que Paupie a déjà vendu par avance l'autre moitié à ses correspondants, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui sera conforme à vos intentions. Il serait surtout nécessaire de savoir bientôt à quoi votre majesté se déterminera, afin de diriger ceux qui traduisent l'ouvrage en anglais et en italien. C'est ici un monument pour la dernière postérité, le seul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre personne. Donnez-moi donc, sire, des ordres précis.

Si votre majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de Vanduren soit étouffée par la nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de Vanduren, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai, sans affectation, dans les pays étrangers, car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays; c'est une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première et de la seconde édition. Il voulait imprimer et le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains, et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce qu'ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression; il a raison d'en user ainsi: ces deux éditions et les suivantes feraient sa fortune, et je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, sire, un mot de votre main me consolera; j'en ai grand besoin, je suis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il est vrai que je n'y suis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bienséance sans un mot de votre majesté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé; dépositaire du manuscrit, car je veux que votre majesté soit instruite de toutes mes démarches. Je suis, etc.

23. — DU ROI.

A Remusberg, octobre.

Je suis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le suis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher Voltaire, nous sommes une pauvre espèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de Liège, et vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine, et je crois que, dans quinze jours, mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. Césarion vous aura répondu touchant M. du Châtelet. J'espère que vous serez content de sa réponse.

En vérité, je me repens d'avoir écrit le *Machiavel*, car les disputes où il vous entraîne avec Vanduren font au monde lettré une espèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le *Mahomet* avec bien de l'impaticence.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de *Mahomet II*, et lui enjoindre de lever une troupe en France et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741? Il faut que la troupe soit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me suis enfin ravisé sur le savant à tant de langues¹; vous me ferez plaisir de me l'envoyer. Bernard parle en adepte; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or.

Si je puis, je ferai marcher la tortue de Breda; je

¹ M. Dumolard.

ferai même écrire à Vienne, pour madame du Châtelet, à mon ministre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable personne, et soyez persuadé que tant que Voltaire existera, il n'aura pas de meilleur ami que FÉDÉRIC.

24. — DU ROI.

A Remusberg, le 7 octobre.

L'amant favori d'Uranie
Va fouler nos champs sablonneux,
Environné de tous les dieux,
Hors de l'immortelle Émilie.

Brillante Imagination,
Et vous ses compagnes les Graces,
Vous nous annoncez par vos traces
Sa rapide apparition.

Notre ame est souvent le prophète
D'un sort heureux et fortuné;
Elle est le céleste interprète
De ton voyage inopiné.

L'aveugle et stupide Ignorance
Craint pour son règne ténébreux;
Tu parais : toute son engeance
Fuit tes éclairs trop lumineux.

Enfin l'heureuse Jouissance
Ouvre les portes des Plaisirs ;
Les Jeux, les Ris, et nos Desirs,
T'attendent pleins d'impatience.

Des mortels nés d'un sang divin
Volent de Paris, de Venise,

Et des rives de la Tamise,
Pour te préparer le chemin.

Déjà les beaux-arts ressuscitent;
Tu fais ce miracle vainqueur,
Et de leur sépulcre ils te citent
Comme leur immortel sauveur.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitants de la Thrace, qui lorsqu'ils donnaient des repas aux dieux avaient auparavant mangé la moelle eux-mêmes. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu, cet Apollon non seulement dieu de la médecine, mais de la philosophie, de l'histoire, enfin de tous les arts.

L'ananas, qui de tous les fruits
Rassemble en lui les goûts exquis,
Voltaire, est de fait ton emblème:
Ainsi les arts au point suprême
Se trouvent en toi réunis.

Vous m'attaquez un peu sur le sujet de ma santé, vous me croyez plein de préjugés, et je crois en avoir peut-être trop peu pour mon malheur.

Aux saints de la cour d'Hippocrate
En vain j'ai voulu me vouer.
Comment pourrai-je m'en louer?
Tout, jusqu'au quinquina, me rate.

Ou jésuite, ou musulman,
Ou bonze, ou brame, ou protestant,
Ma peu subtile conscience
Les tient en égale balance.

Pour vous, arrogants médecins,
Je suis hérétique, incrédule;

Le ciel gouverne nos destins ,
Et non pas votre art ridicule.

L'avocat, fort d'un argument,
Sur la chicane et l'éloquence
Veut élever notre espérance ;
Tout change par l'évènement.

De ces trois états la furie
Nous persécutent à la mort ;
L'un en veut à notre trésor,
L'autre, à l'ame ; un autre, à la vie.

Très redoutables charlatans,
Médecins, avocats, et prêtres,
Assassins, scélérats, et traîtres,
Vous n'éblouirez point mes sens.

J'ai lu le *Machiavel* d'un bout à l'autre : mais à vous dire le vrai , je n'en suis pas tout-à-fait content , et j'ai résolu de changer ce qui ne m'y plaisait point , et d'en faire une nouvelle édition sous mes yeux à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes , par lequel l'auteur de l'Essai désavoue les deux impressions. Je vous demande pardon ; mais je n'ai pu faire autrement ; car il y a tant d'étranger dans votre édition , que ce n'est plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres xv et xvi tout différents de ce que je voulais qu'ils fussent ; ce sera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant , ne m'affichez pas trop ; car ce n'est pas me faire plaisir ; et d'ailleurs vous savez que lorsque je vous ai envoyé le manuscrit , j'ai exigé un secret inviolable.

J'ai pris le jeune Luiscius à mon service : pour son père , il s'est sauvé , il y a passé , je crois , un an du

pays de Clèves; et je pense qu'il est très indifférent où ce fou finira sa vie.

Je ne sais où cette lettre vous trouvera; je serai toujours fort aise qu'elle vous trouve proche d'ici; tout est préparé pour vous recevoir; et pour moi j'attends avec impatience le moment de vous embrasser.

Venez, que votre vue écarte
 Mes maux, l'ignorance, et l'erreur;
 Vous le pouvez en tout honneur,
 Car Émilie est sans frayeur;
 Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faste des rois,
 Loin du tumulte de la ville,
 A l'abri des paisibles lois,
 Les arts trouvent un doux asile.

S'aimer, se plaire, et vivre heureux,
 Est tout l'objet de notre étude;
 Et, sans importuner les dieux
 Par des souhaits ambitieux,
 Nous nous faisons une habitude
 D'être satisfaits et joyeux.

Graces vous soient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur¹! L'amitié n'a point de bornes chez vous: aussi ma reconnaissance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
 Et votre ambassadeur français
 En fainéants experts critiquent et réforment,
 D'un fauteuil à duyet sur nous lancent leurs traits,
 Et sur le monde entier tranquillement s'endorment.

¹ Voyez la lettre de M. de Voltaire, du 22 septembre.

Je jure qu'ils sont ti op heureux
 D'être immobiles dans leur sphère;
 Ne fesant jamais rien comme eux,
 On ne saurait jamais mal faire.

25. — DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

Bientôt à Berlin vous l'aurez,
 Cette cohorte théâtrale,
 Race gueuse, fière, et vénale,
 Héros errants et bigarrés,
 Portant avec habits dorés
 Diamants faux et linge sale;
 Hurlant pour l'empire romain,
 Ou pour quelque fière inhumaine,
 Gouvernant trois fois la semaine
 L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez maussades actrices,
 Moitié femme et moitié patin,
 L'une bégueule avec caprices,
 L'autre débonnaire et catin,
 A qui le souffleur ou Crispin
 Fait un enfant dans les coulisses.

Dieu soit loué que votre majesté prenne la généreuse résolution de se donner du bon temps ! C'est le seul conseil que j'ai osé donner ; mais je défie tous les politiques d'en proposer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté ; ce sont de ces maux que le travail du cabinet augmente et que le plaisir guérit. Sire , qui rend heureux les autres mérite de l'être , et avec un mal de côté on ne l'est point.

Voici enfin, sire, des exemplaires de la nouvelle

édition de l'*Anti-Machiavel*. Je crois avoir pris le seul parti qui restait à prendre, et avoir obéi à vos ordres sacrés. Je persiste toujours à penser qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient scandalisé les faibles et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas besoin de tels ornements. L'ambassadeur Camas serait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuses, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera, jusqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je suis plus sage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et respectable monarque, que le plus aimable des rois plaise à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, sire, après l'ode de Gresset; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment sur la brèche. Il n'y a que des Ostrogoths et des Vandales qui puissent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, occupé son loisir à rendre les hommes meilleurs, et à les instruire en s'instruisant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Remusberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, sire, par toutes les routes, mais cellè-ci ne sera pas la moins glorieuse :

J'en atteste le dieu que l'univers adore,
 Qui jadis inspira Marc-Aurèle et Titus,
 Qui vous donna tant de vertus,
 Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire; ils disent qu'ils vont chercher de l'emploi en Prusse. Il y en a quatre actuellement de ma connaissance : l'un est

le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un président, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'est enfui avec une fille, cet autre s'est enfui tout seul, celui-là a épousé la fille de son tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon esprit tolérant; votre majesté fait revenir de pauvres anabaptistes qu'on avait chassés, je ne sais trop pourquoi.

Que deux fois on se rebaptise,
 Ou que l'on soit débaptisé,
 Qu'étole au cou Jean exorcise,
 Ou que Jean soit exorcisé;
 Qu'il soit hors ou dedans l'Église,
 Musulman, brachmane, ou chrétien,
 De rien je ne me scandalise,
 Pourvu qu'on soit homme de bien.
 Je veux qu'aux lois on soit fidèle;
 Je veux qu'on chérisse son roi,
 C'est en ce monde assez, je croi;
 Le reste, qu'on nomme la foi,
 Est bon pour la vie éternelle,
 Et c'est peu de chose pour moi.

26. — DU ROI.

A Nuremberg, ce 21 octobre.

Mon cher Voltaire, je vous suis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du Liégeois que vous abattez, de Vanduren que vous retenez, et, en un mot, de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages, et le génie heu-

reux que sans doute quelque être bienfaisant m'envoie
pour me soutenir et m'inspirer.

O vous, mortels ingrats ! ô vous, cœurs insensibles !
Qui ne connaissez point l'amour ni la pitié,
Qui n'enfantez jamais que des projets nuisibles,
Adorez l'amitié.

La vertu la fit naître, et les dieux la douèrent
De l'honneur scrupuleux, de la fidélité;
Les traits les plus brillants et les plus doux l'ornèrent
De la divinité.

Elle attire, elle unit les ames vertueuses;
Leur sort est au-dessus de celui des humains;
Leurs bras leur sont communs, leurs armes généreuses
Triomphent des destins.

Tendre et vaillant Nisus, vous sensible Euryale,
Héros dont l'amitié, dont le divin transport
Sut resserrer les nœuds de votre ardeur égale
Jusqu'au sein de la mort;

Vos siècles engloutis du temps qui les dévore,
Contre les hauts exploits à jamais conjurés,
N'ont pu vous dérober l'encens dont on honore
Vos grands noms consacrés.

Un nom plus grand me frappe et remplit l'hémisphère;
L'auguste Vérité dressé déjà l'autel,
Et l'Amitié paraît pour te placer, Voltaire,
Dans son temple immortel.

Mornaï de ces lambris habitant pacifique,
Dès long-temps solitaire, heureux, et satisfait,
Entend ta voix, s'étonne, et son ame héroïque
T'aperçoit sans regret.

« Par zèle et par devoir j'ai secondé mon maître;
« Ou ministre, ou guerrier, j'ai servi tour-à-tour :

« Ton cœur plus généreux assiste (sans paraître)
 « Ton ami par amour.

« Celui qui me chanta m'égale et me surpasse :
 « Il m'a peint d'après lui ; ses crayons lumineux
 « Ornèrent mes vertus , et m'ont donné la place
 « Que j'ai parmi les dieux. »

Ainsi parlait ce sage ; et les intelligences
 Aux bonts de l'univers l'annonçaient aux vivants ;
 Le ciel en retentit , et ses voûtes immenses
 Prolongeaient leurs accents.

Pendant qu'on t'applaudit et que ton éloquence
 Terrasse en ma faveur deux venimeux serpents,
 L'amitié me transporte , et je m'envole en France
 Pour fléchir tes tyrans.

O divine amitié d'un cœur tendre et flexible !
 Seul espoir dans ma vie , et seul bien dans ma mort ,
 Tout cède devant toi ; Vénus est moins sensible ,
 Hercule était moins fort.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'Hercule de Fleury, pour voir si l'on pourra l'humaniser sur votre sujet. Vous savez ce que c'est qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un homme très têtù, et je vous prie d'avance de ne me point rendre responsable des succès qu'auront mes sollicitations ; c'est un Vanduren placé sur le trône.

Ce Machiavel en barrette,
 Toujours fourré de faux-fuyants,
 Lève de temps en temps sa crête,
 Et honnit les honnêtes gens.
 Pour plaire à ses yeux bienséants
 Il faut entonner la trompette
 Des éloges les plus brillants,

Et parfumer sa vieille idole
 De baume arabe et d'encens.
 Ami, je connais ton bon sens :
 Tu n'as pas la cervelle folle
 De l'abjecte faveur des grands,
 Et tu n'as point l'âme assez molle
 Pour épouser leurs sentiments.
 Fait pour la vérité sincère,
 A ce vieux monarque mitré,
 Précepteur de gloire entouré,
 Ta franchise ne saurait plaire.

27. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, le 25 octobre.

Ombre aimable, charmant espoir,
 Des plaisirs image légère,
 Quoi! vous me flattez de revoir
 Ce roi qui sait régner et plaire!

Nous lisons dans certain auteur
 (Cet auteur est, je crois, la *Bible*)
 Que Moïse, le voyageur,
 Vit Jéhovah, quoique invisible.

Certain verset dit hardiment
 Qu'il vit sa face de lumière;
 Un autre nous dit bonnement
 Qu'il ne parla qu'à son derrière.

On dit que la *Bible* souvent
 Se contredit de la manière;
 Mais qu'importe, dans ce mystère,
 Ou le derrière, ou le devant?

Il vit son dieu, c'est chose claire;
 Il reçut ses commandements;

Les vôtres seront plus charmants,
Et votre présence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.

Il sait tout, hors être en repos ;
Il sait agir, parler, écrire ;
Il tient le sceptre de Minos,
Et des muses il tient la lyre.

Mais, dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raison qu'il a !
Il esquive le quinquina
Pour conserver sa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monseigneur le prince de Hesse vient de m'assurer que le roi de Suède ayant été long-temps dans la même opinion que votre majesté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin son opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri.

Je sais que tous les rois ensemble
Sont loin de mon roi vertueux ;
Votre ame l'emporte sur eux,
Mais leur corps au moins vous ressemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (soit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jésuites, pourquoi, sire, n'en prendriez-vous pas ?

A Loyola que mon roi cède !
Que votre esprit luthérien
Confonde tout ignatien !

Mais pour votre estomac prenez de son remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre majesté a beau travailler en roi avec sa fièvre, occuper son loisir en faisant de la prose de Cicéron et des vers de Catulle, je serai toujours très affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre majesté veut que je sois assez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à se mettre en chemin;
Déjà le cœur est à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

Je serai dans une nécessité indispensable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame du Châtelet, et de quitter Marc-Aurèle pour la chicane; mais, sire, quel homme est le maître de ses actions? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immense à porter qui vous empêche souvent de satisfaire vos goûts en remplissant vos devoirs sacrés? Je suis, etc.

28. — DU ROI.

Remusberg, 26 octobre.

Mon cher Voltaire, l'événement le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon ame à la vôtre comme d'ordinaire, et de bavarder comme je le voudrais. L'empereur est mort.

Ce prince, né particulier,
Fut roi, puis empereur, Eugène fut sa gloire;
Mais, par malheur pour son histoire,
Il est mort en banqueroutier.

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, et je crois qu'il s'agira au mois de juin plutôt de poudre à canon, de soldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets, et de théâtres; de façon que je me vois obligé de suspendre le marché que nous aurions fait. Mon affaire de Liège est toute terminée: mais celles d'à présent sont de bien plus grande conséquence pour l'Europe; c'est le moment du changement total de l'ancien système de politique; c'est ce rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor, et qui les détruisit tous. Je vous suis mille fois obligé de l'impression du *Machiavel* achevée; je ne saurais y travailler à présent; je suis surchargé d'affaires. Je vais faire passer ma fièvre, car j'ai besoin de ma machine, et il en faut tirer à présent tout le parti possible.

Je vous envoie une ode en réponse à celle de Gresset. Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, et soyez persuadé de la tendre estime avec laquelle je suis votre très fidèle ami.

29. — DU ROI.

Remusberg, 8 novembre.

Ton Apollon te fait voler au ciel,
 Tandis, ami, que, rampant sur la terre,
 Je suis en butte aux carreaux du tonnerre,
 A la malice, aux dévots, dont le fiel
 Avec fureur cent fois a fait la guerre
 A maint humain bien moins qu'eux criminel.
 Mais laissons là leur imbécile engeance
 Hurler l'erreur et prêcher l'abstinence,
 Du sein du luxe et de leurs passions.

Tu veux percer la carrière immense
De l'avenir, et voir les actions
Que le destin avec tant de constance
Aux curieux bouillant d'impatience
Cacha toujours très scrupuleusement?
Pour te parler tant soit peu sensément,
A ce palais qu'on trouve dans Voltaire,
Temple où Henri fut conduit par son père,
Où tout paraît nu devant le destin,
Si son auteur t'en montre le chemin,
Entièrement tu peux te satisfaire.
Mais si tu veux d'un fantasque tableau,
En ta faveur de ce nouveau chaos
Je vais ici te barbouiller l'histoire,
De Jean Callot empruntant le pinceau.
Premièrement vois bouillonner la Gloire
Au feu d'enfer attisé d'un démon;
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire
Boire à l'excès de ce fatal poison;
Vois dans ses mains, secouant un brandon,
Spectre hideux, femelle affreuse et noire,
Parlant toujours langage de grimoire,
Et s'appuyant sur le sombre Soupçon,
Sur le Secret, et marchant à tâtons,
La Politique, implacable harpie,
Et l'Intérêt, qui lui donna le jour,
Insinuer toute leur troupe impie
Auprès des rois, en inonder leur cour,
Et de leurs traits blesser les cœurs d'envie,
Souffler la haine, et brouiller sans retour
Mille voisins de qui la race amie
Par maint hymen signalait leur amour.
Déjà j'entends l'orage du tambour.
De cent héros je vois briller la rage,
Sous les beaux noms d'audace et de courage;
Déjà je vois envahir cent états,
Et tant d'humains moissonnés avant l'âge,

Précipités dans la nuit du trépas,
 De tous côtés je vois croître l'orage,
 Je vois plus d'un illustre et grand naufrage,
 Et l'univers tout couvert de soldats,
 Je vois... J'en vis bien davantage,
 Et vous, à votre imagination
 C'est à finir; car ma muse essoufflée,
 De la fureur et de l'ambition
 Te crayonnant la désolation,
 Fuyant le meurtre et craignant la mêlée,
 S'est promptement de ces lieux envolée.

Voilà une belle histoire des choses que vous prévoyez. Si don Louis Acunha, le cardinal Alberoni, ou l'Hercule mitré, avaient des commis qui leur fissent de pareils plans, je crois qu'ils sortiraient avec deux oreilles de moins de leur cabinet.

Vous vous en contenterez cependant pour le présent; c'est à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviserons à Berlin, et je crois que j'aurai dans peu des moyens entre les mains pour vous rendre satisfait et content.

Adieu, cher cygne, faites-moi quelquefois entendre votre chant; mais que ce ne soit point, selon la fiction des poètes, en rendant l'ame au bord du Simois. Je veux de vos lettres, vous bien portant et même mieux qu'à présent. Vous connaissez l'estime que j'ai pour vous, et vous en êtes persuadé.

30. — DU ROI.

8 novembre.

Je n'ose parler à un fils d'Apollon de chevaux, de carrosses, de relais, et de pareilles choses : ce sont des détails dont les dieux ne se mêlent pas, et que nous autres humains prenons sur nous. Vous partirez lundi après midi, si vous le voulez, pour Bareith, et vous dînerez chez moi en passant, s'il vous plaît.

Le reste de mon mémoire est si fort barbouillé et en si mauvais état, que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII et IX de *la Pucelle*. J'en possède à présent le I^{er}, le II^e, le IV^e, le V^e, le VIII^e, et le IX^e; je les garde sous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puisse les voir.

On dit que vous avez soupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux esprits du canton,
Tous rassemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en scandalisiez pas, est pris ici, dans un sens général, pour un lieu de plaisir et de joie. Voyez la remarque sur le dernier vers du Mondain¹. Vale. FÉDÉRIC,

¹ Cette remarque ne subsiste plus. M. de Voltaire l'avait faite pour se soustraire aux clameurs des hypocrites, qui faisaient semblant de se scandaliser de ce vers :

Le paradis terrestre est où je suis.

31. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre.

Dans un chemin creux et glissant,
 Comblé de neiges et de boues,
 La main d'un démon malfesant
 De mon char a brisé les roues.
 J'avais toujours imprudemment
 Bravé celle de la fortune;
 Mais je change de sentiment :
 Je la fuyais, je l'importune,
 Je lui dis d'une faible voix :
 O toi qui gouvernes les rois,
 Excepté le héros que j'aime ;
 O toi qui n'auras sous tes lois
 Ni son cœur, ni son diadème,
 Je vais trouver mon seul appui !
 Qu'enfin ta faveur me seconde ;
 Souffre qu'en paix j'aïlle vers lui ;
 Va troubler le reste du monde.

La fortune, sire, a été trop jalouse de mon accès auprès de votre majesté ; elle est bien loin d'exaucer ma prière ; elle vient de briser sur le chemin d'Herford ce carrosse qui me menait dans la terre promise. Dumolard l'oriental ; que j'amène dans les états de votre majesté suivant vos ordres, prétend, sire, que dans l'Arabie jamais pèlerin de la Mecque n'eut une plus triste aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le désert.

Un domestique va d'un côté demander du secours à des Vestphaliens qui croient qu'on leur demande à boire ; un autre court sans savoir où. Dumolard, qui

se promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en syriaque, est cependant de ressource, comme s'il n'était pas savant. Il va à la découverte, moitié à pied, moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de soie, et en mules, sur un cheval rétif.

Hélas ! grand roi, qu'eussiez-vous cru,
 En voyant ma faible figure
 Chevauchant tristement à cru
 Un coursier de mon encolure ?
 C'est ainsi qu'on vit autrefois
 Ce héros vanté par Cervante,
 Son écuyer, et Rossinante,
 Égarés au milieu des bois.
 Ils ont fait de brillants exploits,
 Mais j'aime mieux ma destinée ;
 Ils ne servaient que Dulcinée,
 Et je sers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la sentinelle m'a demandé mon nom ; j'ai répondu, comme de raison, que je m'appelais don Quichotte, et j'entre sous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds sous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., etc.

32. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Berlin, ce 28 novembre.

Puisque votre humanité aime la petite écriture,

O champs vestphaliens, faut-il vous traverser ?

Destin, où m'allez-vous réduire ?

Je quitte un demi-dieu que je dois encenser,

Le modèle des rois dans l'art de se conduire,

Et le mien dans l'art de penser.

J'ai paru devant vous , ô respectable mère !
 Vous à qui doit Berlin sa gloire et son appui,
 Vous dont tient mon héros son divin caractère,
 Vous qu'on aime à-la-fois et pour vous et pour lui.

Les sœurs de Marc-Aurèle, Henri son digne frère,
 Tour-à-tour enchantent mes yeux :
 Je crois voir dans leur sanctuaire
 Les dieux encore enfants, et Cybèle avec eux.

Ce superbe arsenal où la main de la guerre
 Tient la destruction des plus fermes remparts,
 Me paraît à-la-fois le monument des arts,
 Le séjour de la mort, de Mars, et du tonnerre.

Mais d'où partent ces doux concerts ?
 C'est Achille qui chante, Apollon qui l'inspire :
 Il porte entre ses mains et l'épée et la lyre ;
 Il fait le destin de l'empire ;
 Il fait plus, il fait de beaux vers.

Je reçois, sire, dans ce moment, une lettre de votre majesté, que M. de Raesfeld me renvoie.

Je suis bien fâché de ne l'avoir pas reçue plus tôt, j'aurais été consolé. Votre majesté m'apprend qu'elle a pris le parti de désavouer l'une et l'autre édition, et d'en faire imprimer une nouvelle leçon à Berlin, quand elle en aura le loisir. Cela seul suffit pour mettre sa gloire en sûreté, en cas qu'il y ait quelque chose dans ces éditions qui déplaît à sa majesté. L'ouvrage est déjà si généralement goûté, que votre majesté ne peut que se rendre encore plus respectable en corrigeant ce que j'ai gâté et en fortifiant ce que j'ai affaibli. Puisse-je être aussi fripon qu'un jésuite, aussi gueux qu'un chimiste, aussi sot qu'un capucin, si j'ai rien

en vue que votre gloire ! Sire, je vous ai érigé un autel dans mon cœur ; je suis sensible à votre réputation comme vous-même. Je me nourris de l'encens que les connaisseurs vous donnent ; je n'ai plus d'amour-propre que par rapport à vous.

Lisez, sire, cette lettre, que je reçois de M. le cardinal de Fleury. Trente particuliers m'en écrivent de pareilles ; l'Europe retentit de vos louanges. Je peux jurer à votre majesté, qu'excepté le malheureux écrivain de petites nouvelles, il n'y a personne qui ne sache que je suis incapable d'avoir fait un tel ouvrage de politique*, et qui ne connaisse ce que peut votre singulier génie.

Mais, sire, quelque grand génie qu'on puisse être, on ne peut écrire ni en vers ni en prose, sans consulter quelqu'un qui nous aime.

Au reste que la lettre de M. le cardinal de Fleury ne vous étonne pas, sire : il m'a toujours écrit avec quelque air d'amitié. Si j'étais mal avec lui, c'est que je croyais avoir sujet d'être mécontent de lui, et je n'avais pu plier mon caractère à lui faire ma cour. Il n'y a jamais que le cœur qui me conduise.

Votre majesté verra par sa lettre en original que quand j'ai fait tenir l'*Anti-Machiavel* à ce ministre, comme à tant d'autres, je me suis bien donné de garde de désigner votre majesté pour l'auteur de cet admirable livre.

Je vous supplie, sire, de juger ma conduite dans cette affaire par la scrupuleuse attention que j'ai eue à ne jamais donner à personne copie des vers dont

* L'*Anti-Machiavel*.

votre majesté m'a honoré; j'ose dire que je suis le seul dans ce cas.

Je vais partir demain. Madame du Châtelet est fort mal. Je me flatte encore d'être assez heureux pour assurer un moment votre majesté à Potsdam du tendre attachement, de l'admiration, et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, sire, de votre majesté, le très humble et très obéissant serviteur.

33. — DE M. DE VOLTAIRE.

FRAGMENT.

.....

 Je vous quitte, il est vrai; mais mon cœur déchiré

 Vers vous revolera sans cesse:

 Depuis quatre ans vous êtes ma maîtresse,

Un amour de dix ans doit être préféré;

 Je remplis un devoir sacré.

Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.

 Adieu, je pars désespéré.

Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré;

 Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode est parfaite enfin, et je serais jaloux si je n'étais transporté de plaisir. Je me jette aux pieds de votre humanité, et j'ose être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ses sujets, et des arts.

34. — DE M. DE VOLTAIRE

(AU ROI, SOUS LE NOM D'ALGAROTTI).

A quatre lieues par-delà Vesel, je ne sais où,
ce 6 décembre.

O détestable Vestphalie!
 Vous n'avez chez vous ni vin frais,
 Ni lit, ni servante jolie;
 De couvents vous êtes remplie,
 Et vous manquez de cabarets.
 Quiconque veut vivre sans boire,
 Et sans dormir, et sans manger,
 Fera très bien de voyager
 Dans votre chien de territoire.
 Monsieur l'évêque de Munster,
 Vous tondez donc votre province!
 Pour le peuple est l'âge de fer,
 Et l'âge d'or est pour le prince.
 Je vois bien maintenant pourquoi
 Dans cette maudite contrée
 On donna la paix et la loi
 A l'Allemagne déchirée.
 Du très saint empire romain
 Les sages plénipotentiaires,
 Dégoutés de tant de misères,
 Voulurent en partir soudain,
 Et se hâtèrent de conclure
 Un traité fait à l'aventure,
 Dans la peur de mourir de faim.
 Ce n'est pas de même à Berlin.
 Les beaux-arts, la magnificence,
 La bonne chère, l'abondance,

¹ Traités d'Osnabruck et de Munster.

Y font oublier le destin
 De l'Italie et de la France.
 De l'Italie ! Algarotti,
 Comment trouvez-vous ce langage ?
 Je vous vois frappé de l'outrage,
 Me regarder en ennemi.
 Modérez ce bouillant courage,
 Et répondez-nous en ami.
 Vos pantalons à robe d'encre,
 Vos lagunes à forte odeur,
 Où deux galères sont à l'ancre,

 Dix mille putains dont le....
 Plus que vos canaux est profond,
 Malgré le virus qui l'échancre ;
 Un palais sans cour et sans parc
 Où végète un doge inutile ;
 Un vieux manuscrit d'Évangile
 Griffonné, dit-on, par saint Marc ;
 Vos nobles, avec prud'hommeie,
 Allant du sénat au marché
 Chercher pour deux sous d'eau-de-vie ;
 Un peuple mou, faible, entiché
 D'ignorance et de fourberie,
 Le fessier souvent ébréché,
 Grace au efforts du vieux péché
 Que l'on appelle sodomie,
 Voilà le portrait ébauché
 De la très noble seigneurie.
 Or cela vaut-il, je vous prie,
 Notre adorable Frédéric,
 Ses vertus, ses goûts, sa patrie ?
 J'en fais juge tout le public.

J'espère que je ne serai pas dénoncé au conseil des
 Dix. On dit que la république entretient un apothi-
 caire qui a l'honneur d'être l'empoisonneur ordinaire

de la sérénissime, et qui donne parties égales de jusquiame, de ciguë, et d'opium, aux mauvais plaisants; mais je n'en crois rien. D'ailleurs, si je meurs, ce sera, je crois, dans le Rhin ou dans la Meuse, entre lesquels je me trouve renfermé, et qui se débordent de leur mieux. Je serai puni par le déluge d'avoir quitté mon roi; je vais, si je puis, me réfugier à Clèves; je me flatte que ses troupes auront trouvé de meilleurs chemins. Pour sa majesté, elle a trouvé le chemin de la gloire de bien bonne heure. J'entrevois de bien grandes choses; mon roi agit comme il écrit. Mais se souviendra-t-il encore de son malheureux serviteur, qui s'en est allé presque aveugle, et qui ne sait plus où il va, mais qui sera jusqu'au tombeau, avec le plus profond et le plus tendre respect, de sa majesté, le très humble, très obéissant serviteur et admirateur?

35. — DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, ce 15 décembre.

Grand roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athènes
Pour les plaisirs et pour l'esprit;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes faisant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,

A front large, à mine enfumée;
 Mais Socrate vénitien,
 Aux grands yeux, au nez aquilin
 Du bon saint Charles-Borromée.
 Pour moi, très désintéressé
 Dans ces affaires de la Grèce,
 Pour Frédéric seul empressé,
 Je quittais étude et maîtresse;
 Je m'en étais débarrassé;
 Si je volai dans son empire,
 Ce fut au doux son de sa lyre;
 Mais la trompette m'a chassé.

Vous ouvrez d'une main hardie
 Le temple horrible de Janus;
 Je m'en retourne tout confus
 Vers la chapelle d'Émilie.
 Il faut retourner sous sa loi,
 C'est un devoir; j'y suis fidèle
 Malgré ma fluxion cruelle,
 Et malgré vous, et malgré moi.
 Hélas! ai-je perdu pour elle
 Mes yeux, mon bonheur, et mon roi?

Sire, je prie le dieu de la paix et de la guerre qu'il favorise toutes vos grandes entreprises, et que je puisse bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, etc.

36. — DU ROI.

Au quartier de Herendorf en Silésie,
 le 23 décembre.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu deux de vos lettres; mais je n'ai pu y répondre plus tôt: je suis comme le roi d'échecs de Charles XII, qui marchait toujours.

Depuis quinze jours nous sommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde.

Je suis trop fatigué pour répondre à vos charmants vers, et trop saisi de froid pour en savourer tout le charme; mais cela reviendra. Ne demandez point de poésie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous savoir ma vie :

Nous marchons depuis sept heures jusqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors; ensuite je travaille, je reçois des visites ennuyeuses: vient après un détail d'affaires insipides. Ce sont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des paresseux à presser, des impatients à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim; il faut se faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

Telles sont mes occupations, que je céderais volontiers à un autre, si ce fantôme nommé la Gloire ne m'apparaissait trop souvent. En vérité c'est une grande folie, mais une folie dont il est trop difficile de se départir lorsqu'une fois on en est entiché.

Adieu, mon cher Voltaire; que le ciel préserve de malheur celui avec lequel je voudrais souper après m'être battu ce matin! Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris, profiter de mon absence; le philosophe géomètre carre des courbes; le philosophe littérateur traduit du grec, et le savant doctissime ne fait rien,

ou peut-être quelque chose qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher Voltaire; n'oubliez pas les absents qui vous aiment. FÉDÉRIC.

37. — DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre 1740.

SIRE,

Je ressemble à présent aux pèlerins de la Mecque, qui tournent les yeux vers cette ville après l'avoir quittée; je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de votre majesté, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de *Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, surtout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

... Votre majesté sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage : l'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la tragédie ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire? On avoue que la comédie du *Tartufe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant

l'hypocrisie dans toute sa laideur : ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture qui met en œuvre à-la-fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés ; qu'on ne verra plus de Barcochebas, de Mahomet, de Jean de Leyde, etc. ; que les flammes des guerres de religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévennes tuer au nom de Dieu ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ?

L'action que j'ai peinte est atroce ; et je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime ; et qui, dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable sans le savoir d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre ; et votre majesté est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie, et un mariage.

Nos historiens mêmes nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Séide ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père; et quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais Mézerai rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères Diaz, dont l'un était à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencements des troubles excités par Luther. Barthélemi Diaz, apprenant à Rome que son frère donnait dans les opinions de Luther à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive, et l'assassine. J'ai lu dans Herrera, auteur espagnol, que ce « Barthélemi Diaz ris-
« quait beaucoup par cette action; mais que rien n'é-
« branle un homme d'honneur quand la probité le
« conduit. » Herrera, dans une religion toute sainte et tout ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir, et non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide: et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales!

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de Henri-le-Grand; voilà ce qui plaça le portrait de Jacques Clément sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux; c'est ce qui coûta la vie à Guillaume, prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord Salcède le blessa au front d'un coup de pistolet; et Strada raconte que « Salcède (ce sont ses
« propres mots) n'osa entreprendre cette action qu'a-

« près avoir purifié son ame par la confession aux
« pieds d'un dominicain, et l'avoir fortifiée par le pain
« céleste. » Herrera dit quelque chose de plus insensé
et de plus atroce. « Estando firme con el exemplo de
« nuestro salvador Jesu-Christo y de sus Santos. » Bal-
thazar Gérard, qui ôta enfin la vie à ce grand homme,
en usa de même que Salcède.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de
bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens
comme Séide. Balthazar Gérard avait environ vingt
ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui ser-
ment de tuer le prince, étaient du même âge. Le
monstre qui tua Henri III n'avait que vingt-quatre
ans. Poltrot, qui assassina le grand duc de Guise, en
avait vingt-cinq; c'est le temps de la séduction et de
la fureur. J'ai été presque témoin, en Angleterre, de
ce que peut sur une imagination jeune et faible la
force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé
Shepherd, se chargea d'assassiner le roi George I^{er},
votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le por-
tait à cette frénésie? c'était uniquement que Shepherd
n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié
de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita
long-temps au repentir: il persista toujours à dire qu'il
valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et que, s'il
était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté
serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'en-
voyer au supplice, comme un monstre qu'on désespé-
rait d'appivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les
hommes a pu voir quelquefois combien aisément on

est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté et déshérité leurs enfants! que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis; elle divise les parents; elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou, qui est enthousiaste; elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate, mais elle bannit Descartes d'une ville qui devait être l'asile de la liberté; elle donne à Jurieu, qui faisait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant et philosophe Bayle; elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons le successeur du grand Leibnitz; et il faut, pour le rétablir, que le ciel fasse naître un roi philosophe, vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie, qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous, surtout, grand prince, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inspirer cette philosophie si humaine; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à Mahomet, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de Boulainvilliers écrivit, il y a quel-

ques années, la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. Sale, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en anglais, veut faire regarder Mahomet comme un Numa et comme un Thésée. J'avoue qu'il faudrait le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles comme Numa, ou défendu ses compatriotes comme on le dit de Thésée. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page; que, pour faire respecter ce livre, il porte dans sa patrie le fer et la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

- Je sais que Mahomet n'a pas traîné précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Séide, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire; mais quiconque fait la guerre à son pays, et ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies;

faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, et représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartufe les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de Séide, elle se dit à elle-même : Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient : Hâissez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas ? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentiments chez les hommes ! L'esprit d'indulgence ferait des frères ; celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense votre majesté. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets ; et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentiments que je dois à ce prince qui pense et qui parle en homme ; qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance ; qui se communique avec liberté, parcequ'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie , avec le plus profond respect
et la plus vive reconnaissance, etc.

38. — DE M. DE VOLTAIRE.

Dans un vaisseau sur les côtes de Zélande,
où j'enrage; ce dernier décembre.

SIRE,

Vous en souviendrez-vous , grand homme que vous êtes ,
De ce fils d'Apollon qui vint au mont Rémus ,
Amateur malheureux de vos belles retraites ,
Mais heureux courtisan de vos seules vertus ?

Vous en souviendrez-vous aux champs de Silésie ,
Tant de projets en tête , et la foudre à la main ,
Quand l'Europe en suspens , d'étonnement saisie ,
Attend de mon héros les arrêts du destin ?

On applaudit , on blâme , on s'alarme , on espère ;
L'Autriche va se perdre , où se mettre en vos bras ;
Le Batave incertain , les Anglais en colère ,
Et la France attentive , observent tous vos pas .

Prêt à le raffermir , vous ébranlez l'empire :
C'est à vous seul ou d'être ou de faire un César .
La Gloire et la Prudence attellent votre char ;
On murmure , on vous craint ; mais chacun vous admire .

Vous , qui vous étonnez de ce coup imprévu ,
Connaissez le héros qui s'arme pour la guerre :
Il accordait sa lyre en lançant le tonnerre ;
Il ébranlait le monde , et n'était pas ému .

Sire , je ne peux poursuivre sur ce ton ; les vents
contraires et les glaces morfondent l'imagination de
votre serviteur ; je n'ai pas l'honneur de ressembler à
votre majesté : elle affronte les tempêtes sur terre , je

ne les supporte sur aucun élément. Peut-être resteraï-je quelque temps sur le sein d'Amphitrite. Vous aurez, sire, tout le temps de changer la face de l'Europe avant mon arrivée à Bruxelles. Puissè-je y trouver les nouvelles de vos succès, et surtout de vos vers ! Je suis très respectueusement attaché à Frédéric le héros ; mais j'aime bien l'homme charmant qui, après avoir travaillé tout le jour en roi, fait le soir les plus jolis vers du monde pour se délasser. Le hasard m'a fait prendre dans mon vaisseau un capitaine suisse qui revient de Stockholm d'auprès du roi de Suède. Nous avons quitté nos rois l'un et l'autre ; mais j'ai plus perdu que lui ; il n'est pas aussi édifié de la cour de Suède que je le suis de celle de votre majesté. Il avait fait le voyage de Stockholm pour présider à l'éducation de deux petits bâtards, que le roi de Hesse, premier sénateur de Suède, prétend avoir faits à madame de Taub ; le capitaine jure que ces deux petits garçons appartiennent à un jeune officier nommé Mingen, auquel ils ressemblent comme deux gouttes d'eau. Cependant le roi s'est séparé de madame de Taub en pleurant, comme Henri IV quand il quitta la belle Gabrielle. Et le capitaine suisse a quitté le roi, madame de Taub, les petits garçons, et Mingen leur père, sans pleurer.

Il n'en est pas ainsi de moi : je regrette mon roi, et le regretterai sur terre, comme au milieu des glaçons et du royaume des vents. Le ciel me punit bien de l'avoir quitté ; mais qu'il me rende la justice de croire que ce n'est pas pour mon plaisir.

J'abandonne un grand monarque qui cultive et qui

honore un art que j'idolâtre, et je vais trouver quelqu'un qui ne lit que *Christianus Volfius*¹. Je m'arrache à la plus aimable cour de l'Europe pour un procès.

Un ridicule amour n'embrase point mon ame,
 Cythère n'est point mon séjour,
 Et je n'ai point quitté votre adorable cour
 Pour soupirer en sot aux genoux d'une femme.

Mais, sire, cette femme a abandonné pour moi toutes les choses pour lesquelles les autres femmes abandonnent leurs amis ; il n'y a aucune sorte d'obligation que je ne lui aie. Les coiffes et la jupe qu'elle porte ne rendent pas les devoirs de la reconnaissance moins sacrés.

L'amour est souvent ridicule ;
 Mais l'amitié pure a ses droits
 Plus grands que les ordres des rois.
 Voilà ma peine et mon scrupule.

Ma petite fortune, mêlée avec la sienne, n'apporte aucun obstacle à l'envie extrême que j'ai de passer mes jours auprès de votre majesté. Je vous jure, sire, que je ne balancerai pas un moment à sacrifier ces petits intérêts au grand intérêt d'un être pensant, de vivre à vos pieds et de vous entendre.

Hélas ! que Gresset est heureux !
 Mais, grand roi, charmante coquette,
 Ne m'abandonnez pas pour un autre poète ;
 Donnez vos faveurs à tous deux.

¹ Christiern de Wolf, philosophe et mathématicien célèbre. Il fut quelque temps persécuté pour des opinions qu'il avait soutenues ; mais la plupart des souverains du nord l'en vengèrent en le comblant de bienfaits et de distinctions.

J'ai travaillé *Mahomet* sur le vaisseau, j'ai fait l'épître dédicatoire. Votre majesté permet-elle que je la lui envoie?

Je suis avec le plus tendre regret et le plus profond respect, sire, de votre humanité, le sujet, l'admirateur, le serviteur, l'adorateur.

39. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 28 janvier 1741.

M. DE KAISERLING ET UN QUESTIONNEUR.

LE QUESTIONNEUR.

Aimable adjudant d'un grand roi
Et du dieu de la poésie,
Sur mon héros instruisez-moi.
Que fait-il dans la Silésie?

KAISERLING.

Il fait tout; il se fait aimer.

LE QUESTIONNEUR.

En deux mots c'est beaucoup m'apprendre;
Mais ne pourriez-vous point étendre
Un détail qui me doit charmer?
Je sais que pour bien peindre un sage
Un trait de vos crayons suffit:
Un mot est assez pour l'esprit;
Mais le cœur en veut davantage.

KAISERLING.

Sachez donc que notre héros,
Dont la peau douce et très frileuse
Semblait faite pour le repos,
Affronta la glace et les eaux
Dans la saison la plus affreuse.
Sa politique imagina
Un projet belliqueux et sage

Que personne ne devina.
 L'activité le prépara,
 Et la gaieté fut du voyage.
 La fière Autriche en murmura,
 Le conseil aulique cria,
 Dépêcha plus d'une estafette,
 Plus d'une lettre barbouilla,
 Et dit que ce voyage-là
 Était contraire à l'étiquette.
 Cependant Frédéric parut
 Dans la Silésie étonnée :
 Vers lui tout un peuple accourut
 En bénissant sa destinée.
 Il prit les filles par la main ;
 Il caressa le citadin ;
 Il flatta la sottise altière
 De celui qui dans sa chaumière
 Se dit issu de Vitikin ;
 Aux huguenots il fit accroire
 Qu'il était bon luthérien ;
 Au papiste, à l'ignatien,
 Il dit qu'un jour il pourrait bien
 Leur faire en secret quelque bien,
 Et croire même au purgatoire.
 Il dit, et chaque citoyen
 A sa santé s'en alla boire.
 Ils criaient tous à haute voix :
 Vivons et buvons sous ses lois.
 Mais tandis qu'on tient ce langage,
 Que de fleurs on couvre ses pas,
 Il part, et son brillant courage
 Appelle déjà les combats.
 Va donc préparer ta trompette,
 Et tes lauriers, et tes crayons.
 Un héros exige un poète,
 Des exploits veulent des chansons.

Célèbre ce héros qu'on aime ;
Fais des vers dignes de mon roi.

LE QUESTIONNEUR.

Pardieu , qu'il les fasse lui-même !
Il sait les faire mieux que moi.

J'avoue, sire , que j'attends au moins un huitain du vainqueur de la Silésie. J'aime à voir mon héros toucher aux deux extrémités à-la-fois.

A peine fus-je arrivé à Bruxelles , que j'allai à Lille avec madame du Châtelet : j'y vis un opéra français assez passable pour votre majesté ; elle remarquera seulement si une nation qui a des opéra dans ses places frontières n'est pas faite pour la joie. J'y vis aussi la comédie de Lanoue , à laquelle il comptait beaucoup réformer et ajouter, pour la rendre digne de divertir un connaisseur tel que mon roi.

Si , après avoir donné des lois à l'Allemagne, votre majesté veut quelque jour se réjouir à Berlin (ce qui n'est pas un mauvais parti) , qu'elle remercie la petite Gautier.

Pourquoi en remercier la petite Gautier ? me dira votre majesté. Voici le fait , sire : c'est que Lanoue , comme de raison , ne voulait pas quitter sa maîtresse , tant qu'elle a été ou qu'elle lui a paru fidèle ; mais depuis qu'il l'a reconnue très infidèle , votre majesté peut se flatter d'avoir Lanoue.

Je crois devoir envoyer les mémoires et lettres que je reçus de Lanoue , lorsque je lui écrivis par ordre de votre majesté ; elle verra , si elle veut s'en donner la peine , qu'il demandait d'abord quarante mille écus. Ensuite , par sa lettre du 23 octobre , il ne veut pas

s'engager. Mais le 28 octobre il s'engagea, parcequ'il fut quitté de sa donzelle du 23 au 28 octobre.

A présent, sire, cet amant malheureux attend vos derniers ordres pour fournir ou ne fournir pas baladins et baladines pour les plaisirs de Berlin. Il presse beaucoup et demande des ordres positifs à cause des frais qu'un délai entraînerait.

J'envoie à votre majesté une lettre plus digne d'arrêter son attention; elle est du président Hénault, l'homme de France qui a le plus de goût et de discernement, et mériterait d'être lue de votre majesté, quand même il n'y serait pas question d'elle.

Puisque je prends la liberté d'envoyer tant de manuscrits, que votre majesté me permette de lui faire passer aussi une lettre de madame du Châtelet, que j'ai reçue de La Haye; il y a des choses qui peut-être méritent d'être lues de votre majesté. Il court à Paris beaucoup de satires en vers et en prose sur l'expédition de la Silésie. On y fait l'honneur à quelques uns de vos serviteurs de leur lâcher quelque lardon, quoiqu'ils n'aient, me semble, aucune part en cette affaire; mais

Mon roi protégera l'empire,
Et sera l'arbitre du nord;
Et qui saura braver la mort
Sait aussi braver la satire.

Sire, de votre majesté le très humble et très obéissant serviteur.

P. S. Oserai-je supplier votre majesté de me faire envoyer un exemplaire du manifeste imprimé de ses droits sur la Silésie?

40. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 25 mars.

A moi, Gresset ! soutiens de ta lyre éclatante
 Les sons déjà cassés de ma voix tremblotante ;
 Envoie en Silésie un perroquet nouveau ,
 Qui vole vers mon prince aux murs du grand Glogau.
 Un oiseau plus fameux et plus plein de merveilles ,
 Qui possède cent yeux, cent langues, cent oreilles ,
 Le courrier des héros, déjà dans l'univers
 A prévenu tes chants, a devancé mes vers ;
 La Renommée avance, et sa trompette efface
 La voix du perroquet qui gazouille au Parnasse.
 On l'entend en tous lieux, cette fatale voix
 Qui déjà sur le trône étonne tous les rois.
 Du sein de l'indolence éveillez-vous, dit-elle,
 Monarques, paraissez, Frédéric vous appelle ;
 Voyez, il a couvert, au milieu des hasards,
 Les lauriers d'Apollon du casque du dieu Mars.
 Sa main, dans tous les temps noblement occupée,
 Tient la lyre d'Achille et porte son épée ;
 Il pouvait mieux que vous, dans un loisir heureux,
 Cultiver les beaux-arts et caresser les jeux ;
 Sans sortir de sa cour il eût trouvé la gloire ;
 Le repos eût encore ennobli sa mémoire ;
 Mais des bords du Permesse il s'élançe aux combats,
 Il brave les saisons, il cherche le trépas ;
 Et vous, vous entendez, sans que rien vous alarme,
 Ou les rêves d'un bonze, ou les sermons d'un carme ;
 Vous allez à la messe et vous en revenez.
 Végétaux sur le trône à languir destinés,
 N'attendez rien de moi ; mes voix et mes trompettes
 Pour des rois endormis sont à jamais muettes ;
 Ou plutôt, vils objets de mon juste courroux,
 Rougissez et tremblez, si je parle de vous.

Ainsi la Renommée, en volant sur la terre,
Célébrait le héros des arts et de la guerre.
Vous, enfants d'Apollon, par sa voix excités,
Perroquets de la gloire, écoutez et chantez.

Ah ! sire, les honneurs changent les mœurs : faut-il, parceque votre majesté se bat tous les jours contre de vilains housards auxquels elle ne voudrait pas parler, et qui ne savent pas ce que c'est qu'un vers, qu'elle ne m'écrive plus du tout ? Autrefois elle daignait me donner de ses nouvelles, elle me parlait de sa fièvre quarte ; à présent qu'elle affronte la mort, qu'elle prend des villes, et qu'elle donne la fièvre continue à tant de princes, elle m'abandonne cruellement. Les héros sont des ingrats. Voilà qui est fait, je ne veux plus aimer votre majesté. Je me contenterai de l'admirer. N'abusez pas, sire, de ma faiblesse. On nous a conté qu'on avait fait une conspiration contre votre majesté. C'est bien alors que j'ai senti que je l'aimais.

Je voudrais seulement, sire, que vous eussiez la bonté de me dire, la main sur la conscience, si vous êtes plus heureux que vous ne l'étiez à Reinsberg. Je conjure votre majesté de satisfaire à cette question philosophique. Profond respect.

41. — DU ROI.

A Olau, le 16 avril.

Je connais les douceurs d'un studieux repos ;
Disciple d'Épicure, amant de la Mollesse,
Entre ses bras, plein de faiblesse,
J'aurais pu sommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeunesse,

Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros ;
 Et, plein de cette noble ivresse,
 Je voulus surpasser leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaisir, mais le devoir me guide.
 Délivrer l'univers de monstres plus affreux
 Que ceux terrassés par Alcide,
 C'est l'objet salutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
 Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
 Tous fous de la vierge Marie,
 Ce n'est point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
 Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
 Habite aussi peu cette sphère
 Qu'il établit son règne au sein de mes états.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Silésie,
 Méprisant du bonheur le caprice fatal,
 Ami de la philosophie,
 Tu me verras toujours aussi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai. Vous voyez que la lyre d'Horace a son tour après la massue d'Alcide. Faire son devoir, être accessible aux plaisirs, ferrailer avec les ennemis, être absent, et ne point oublier ses amis : tout cela sont des choses qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on sache assigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne soyez pas pyrrhonien sur l'estime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDÉRIC.

42. — DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 mai.

De cette ville portative,
 Légère, et qu'ébranlent les vents,
 D'architecture peu massive,
 Dont nous sommes les habitants;
 Des glorieux et tristes champs
 Où des soldats la fureur vive
 Défit la troupe fugitive
 De nos ennemis impuissants;
 Des lieux où l'ambition folle
 Réunit sous ses étendards
 Ceux qu'instruisit à son école
 Le fier, le sanguinaire Mars;
 En un mot, du centre du trouble,
 Je vous cherche au sein de la paix,
 Où vous savez jouir au double
 De cent plaisirs, de cent succès;
 Où vous vivez quand je travaille;
 Où vous instruisez l'univers,
 Lorsque de cent peuples divers
 Je vois, au fort de la bataille,
 Les ombres passer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muse guerrière d'un camp très froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela se fait toujours à mon grand regret; et si je dirige la fureur obéissante de mes troupes, c'est toujours aux dépens de mon humanité, qui pâtit du mal nécessaire que je ne saurais me dispenser de faire.

Le maréchal de Belle-Isle est venu ici avec une suite

de gens très sensés. Je crois qu'il ne reste plus guère de raison aux Français après celle que ces messieurs de l'ambassade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très rare de voir des Français qui ne soient pas fous à lier. Tels sont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie savent s'en affranchir ; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur est son partage. A vous qui la combattez, soit honneur, santé, prospérité, et gloire à jamais. Ainsi soit-il. Adieu. FÉDÉRIC.

43. — DE M. DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
 Encore est-ce beaucoup, car les sots n'en ont pas :
 Vous en possédez trente, et leur céleste flamme
 Pourrait seule animer tous les sots d'ici-bas.
 Minerve a dirigé vos desseins politiques ;
 Vous suivez à-la-fois Mars, Orphée, Apollon ;
 Vous dormez en plein champ sur l'affût d'un canon ;
 Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.
 César, votre patron, par qui tout fut soumis,
 Aimait aussi les arts, et sa main triomphale
 Cueille encor des lauriers dans ses nobles écrits ;
 Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharsale ?
 A peine ce Neiperg est-il par vous battu,
 Que vous prenez la plume en montrant votre épée.
 Mon attente, ô grand roi ! n'a point été trompée,
 Et non moins que Neiperg mon génie est vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, est une chose unique et par conséquent résér-

vée à votre majesté. Vous avez battu Neiperg et Voltaire. Votre majesté devrait mettre dans ses lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à-la-fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que Maupertuis est à Vienne; je le plains plus qu'un autre; mais je plains quiconque n'est pas auprès de votre personne. On dit que le colonel Camus est mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triste honneur, dont Dieu veuille préserver votre majesté! Je suis sûr de votre gloire, grand roi, mais je ne suis pas sûr de votre vie; dans quels dangers et dans quels travaux vous la passez, cette vie si belle! des ligués à prévenir ou à détruire, des alliés à se faire ou à retenir, des sièges; des combats, tous les desseins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros: vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez, ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en fasse un, ou vous faire empereur vous-même: si le dernier cas arrive, vous n'en serez pas plus sacrée majesté pour moi.

J'ai bien de l'impatience de dédier *Mahomet* à cette adorable majesté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelque émotion qu'il ait causée, cette émotion n'approche pas de celle que ressent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

* Knobelsdorf.

44. — DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 mai.

Les gazettes de Paris qui vous disaient à l'extrémité, et madame du Châtelet ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorsque j'ai vu par votre lettre que ce même homme est plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'est point mon frère qui a été blessé, c'est le prince Guillaume, mon cousin. Nous avons perdu à cette heureuse et malheureuse journée quantité de bons sujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués est l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux succès de la guerre, pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés sur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens est d'autant plus sensible qu'on doit de la reconnaissance à leurs mânes, et sans pouvoir jamais s'en acquitter.

La situation où je suis m'amènera dans peu, mon cher Voltaire, à risquer de nouveaux hasards. Après avoir abattu un arbre, il est bon d'en détruire jusqu'aux racines, pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de Neiperg doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de Belle-Isle, qui sera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'est un Newton pour le moins en fait

de guerre, autant aimable dans la société qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France sa nation, et au choix de son maître.

Je souhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part : soyez persuadé que personne ne s'y intéresse plus que votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

45. — DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 juin.

Vous qui possédez tous les arts,
Et surtout le talent de plaire ;
Vous qui pensez à nos housards,
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui du giron d'Émilie
Aux beaux esprits donnez le ton,
Ainsi qu'à la philosophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Césarion,
Le court Jordan qui l'accompagne,
Tenant en main son Cicéron,
Horace, Hippocrate, et Montagne ;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux esprits, et des héros,
Des bavards, et des politiques,
Et des soldats très impudiques ;
Nous avons vu dans nos travaux
Combats, escarmouches, et sièges,
Mines, fougasses, et cent pièges,
Et moissonner dame Atropos,

Fesant rage de ses ciseaux
 Parmi la cohue imbécile
 Qui suit d'un pas fier et docile
 Les traces de ses généraux.

Mais si j'avais vu davantage,
 En serais-je plus fortuné?
 Qui pense et jouit à mon âge,
 Qui de vous est endoctriné,
 Mérite seul le nom de sage;
 Mais qui peut vous voir de ses yeux
 Mérite seul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce Knobelsdorf que vous connaissez, n'ont été à l'action. C'est un de mes cousins et un major de dragons *Knsdelsdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus souvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous. Adieu. FÉDÉRIC.

46. — DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

.....
 L'annonce de votre histoire me fait bien du plaisir; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'Immortalité; c'est votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéresse au *Siècle de Louis XIV*; je vous admire comme philosophe, mais je vous aime bien mieux poète.

Préférez la lyre d'Horace
 Et ses immortels accords

A ces gigantesques efforts
 Que fait la pédantesque race,
 Pour mieux connaître les ressorts
 De l'air, des corps, et de l'espace,
 Grands objets trop peu faits pour nous.
 Ces sages souvent sont bien fous.

L'un fait un roman de physique, l'autre monte avec
 bien de la peine et ajuste ensemble les différentes par-
 ties d'un système sorti de son cerveau creux.

Ne perdons point à rêvasser
 Un temps fait pour la jouissance.
 Ce n'est point à philosopher
 Qu'on avance dans la science.
 Tout l'art est d'apprendre à douter,
 Et modestement confesser
 Nos sottises, notre ignorance.

L'histoire et la poésie offrent un champ bien plus
 libre à l'esprit. Il s'agit d'objets qui sont à notre portée,
 de faits certains, et de riantes peintures. La véritable
 philosophie, c'est la fermeté d'âme et la netteté de
 l'esprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs
 du vulgaire, et de croire aux effets sans cause.

La belle poésie, c'est sans contredit la vôtre; elle
 contient tout ce que les poètes de l'antiquité ont pro-
 duit de meilleur.

Votre muse, forte et légère,
 Des agréments semble la mère,
 Parlant la langue des amours.
 Mais lorsque vous peignez la guerre,
 Comme un impétueux tonnerre
 Elle entraîne tout dans son cours.

C'est que vous et votre muse, vous êtes tout ce que

vous voulez. Il n'est pas permis à tout le monde d'être Protée comme vous ; et nous autres pauvres humains, nous sommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous sommes les gens les plus tranquilles du monde. Nos hussards sont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambassadeurs me haranguent, qu'on fait les Silésiens cocus, etc., etc.

Bien des compliments à la marquise ; quant à vous, je pense bien que vous devez être persuadé de la parfaite estime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu. FÉDÉRIC.

Le pauvre Césarion est malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, et Jordan, qui vient d'arriver de Breslau, est tout fatigué du voyage.

47. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 juin.

Sire, chacun son lot ; une aigle vigoureuse,
 Non l'aigle de l'empire (elle a depuis un temps
 Perdu son bec retors et ses ongles puissants),
 Mais l'aigle de la Prusse, et jeune et valeureuse,
 Réveille dans son vol, au bruit de ses exploits,
 La Gloire, qui dormait loin des trônes des rois.
 Un vieux renard adroit, tapis dans sa tanière,
 Attend quelques perdrix auprès de sa frontière ;
 Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
 Cache ses jours obscurs au fond d'un colombier.
 Je suis ce vieux pigeon ; j'admire en sa carrière
 Cette aigle foudroyante et si vive et si fière.
 Ah ! si d'un autre bec les dieux m'avaient pourvu,

Si j'étais moins pigeon, je vous suivrais peut-être ;
 Je verrais dans son camp mon adorable maître,
 Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu,
 De housards entouré, dépouillé, mis à nu,
 J'aurais, par les doux sons de quelque chansonnette,
 Consolé, s'il se peut, Neiperg de sa défaite.
 Le ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours
 Cette grande aventure ait éclairé le cours.
 Mais dans mon colombier je vous suis en idée ;
 De vos vaillants exploits ma verve possédée,
 Voyage en fiction vers les murs de Breslau,
 Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau ;
 Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
 Arracher une plume au dos de la Victoire,
 Et m'écrire en jouant, sur la peau d'un tambour,
 Ces vers toujours heureux, pleins de grace et de tour.
 Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
 Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
 Venez-vous près de lui, le caducée en main,
 Pour séduire son ame et changer son destin ?
 Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
 Voulez-vous des Ginkels déranger la mesure ?
 Ministres cauteleux, ou pressants, ou jaloux,
 Laissez là tout votre art, il en sait plus que vous :
 Il sait quel intérêt fait pencher la balance,
 Quel traité, quel ami convient à sa puissance ;
 Et toujours agissant, toujours pensant en roi,
 Par la plume et l'épée il sait donner la loi.
 Cette plume surtout est ce qui fait ma joie ;
 Car, messieurs, quand le jour, à tant de sots en proie,
 Il a campé, inarché, recampé, ferraillé,
 Écouté cent avis, répondu, conseillé,
 Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
 Garni, forcé, repris, débouché vingt passages,
 Et parlé dans sa tente à des ambassadeurs
 (Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs),
 Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,

En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
 En faites-vous autant, George, Charles, Louis,
 Très respectables rois, d'Apollon peu chéris?
 La maison des Bourbons ni les filles d'Autriche
 N'ont jamais fait pour moi le plus court hémistiche.
 Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
 S'ils ne font point de vers, ils ne sont point mes rois.
 Je consens qu'on soit bon, juste, grand, magnanime,
 Que l'on soit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
 Protecteur d'Apollon, grand génie, et grand roi,
 Battez-vous, écrivez, et surtout aimez-moi.

Sire, le plus prosaïque de vos serviteurs ne peut rimer davantage. Je suis actuellement enfoncé dans l'histoire; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illustre que vous y tiendrez. Je prévois que votre majesté s'amusera quelque jour à faire le récit de ces deux campagnes: heureux qui pourrait être alors son secrétaire! mais aussi très heureux qui sera son lecteur! C'est aux Césars à faire leurs commentaires. MM. de Lacroze et Jordan, de grace, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche; mais quand je serai arrivé au siècle illustré par Frédéric, permettez-moi d'avoir recours directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô Jordan! vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très belle bibliothèque; il n'en est pas ainsi de moi, je n'ai point ici de héros, et j'ai très peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oisifs ne sont pas faits pour lui plaire.

De son sublime esprit la noble activité
 Réveillera dans moi la molle oisiveté.

Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre;
 A ces conditions le ciel nous donna l'être :
 Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
 Grand Dieu, que de plaisir doit goûter mon héros !

Je suis de sa majesté, de son humanité, de son activité, de son esprit et de son cœur, l'admirateur et le sujet.

48. — DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

.....

 Après la sentence que vous venez de prononcer sur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'est une corruption dont je me sers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi, je plaiderais ma cause en vers, et mes vieux documents en rimes serviraient aux amusements de mon pacificateur. Il n'y aura pas assurément autant de lacunes dans l'histoire que vous écrivez, qu'il se trouve de vide dans notre campagne; mais notre inaction ne sera pas longue. Si nous suspendons nos coups, ce n'est que pour frapper dans peu d'une manière plus sûre et plus éclatante.

Je vous recommande les intérêts du siècle divin que vous peignez si élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher Voltaire; lorsque vous fesiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais; à présent que vous écrivez, je m'escrime d'estoc et de taille. Tel est le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je suis tout à vous. FÉDÉRIC.

49. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 août.

Vous dont le précoce génie
Poursuit sa carrière infinie
Du Parnasse aux champs des combats,
Défiant d'un essor sublime
Et les obstacles de la rime,
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la Gloire,
Vous avez voulu que l'histoire
Devînt l'objet de mes travaux;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire,
Vos yeux conduisent mes pinceaux.

Mais non, c'est à vous seul d'écrire,
A vous de chanter sur la lyre
Ce que vous seul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Étendant partout ses bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan, qui s'allie
Avec certain Anglais impie
Contre l'idole des dévots,

Contre ce monstre atrabilaire
De qui les fripons savent faire
Un engin pour prendre les sots.

Autrefois Julien le sage,
Plein d'esprit, d'art, et de courage,
Jusqu'en son temple l'a vaincu;
Ce philosophe sur le trône,
Unissant Thémis et Bellone,
L'eût détruit, s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Brisez ce honteux esclavage
Qui tient les humains enchaînés;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le secrétaire,
Détruisez l'idole, et vivez.

Vous que la raison pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux,
Qui, dans leur ignorance heureuse,
Bravèrent la puissance affreuse
De ce monstre élevé contre eux!

Hélas! votre esprit héroïque
Entend trop bien la politique;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, saisis de crainte,
Ont déjà partout fait leur plainte
De vous voir si mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laissez l'erreur profonde
Qui les tient sous d'indignes lois.
Le plus sage aux plus sots veut plaire,

* Au treizième siècle, ils chassèrent tous les prêtres.

Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainsi donc, sire, votre majesté ne combattra que des princes, et laissera Jordan combattre les erreurs sacrées de ce monde. Puisqu'il n'a pu devenir poète auprès de votre personne, que sa prose soit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Silésie produira un bon ouvrage contre ce que vous savez, après ces beaux vers qui me sont déjà venus des environs de la Neiss. Certainement si votre majesté n'avait pas daigné aller en Silésie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle est à présent plus occupée que jamais ; mais je ne m'en effraie pas ; et après avoir reçu d'elle des vers charmants le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'espère toujours que je serai assez heureux pour avoir une relation de ses campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg, etc.

50. — DU ROI.

Au camp de Renhenbach, le 24 auguste.

De tous les monstres différents
Vous voulez que je sois l'Hercule,
Que Vienne avec ses adhérents,
Genève, Rome avec la bulle,
Tombent sous mes coups assommants :
Approfondissez mieux vos gens,
Et connaissez la différence
De la massue aux arguments.

L'antique idole qu'on encense,
La crédule Religion,

Se soutient par prévention,
 Par caprice, et par ignorance.
 La foudroyante Vérité
 A poursuivi ce monstre en Grèce;
 A Rome il fut persécuté
 Par les vers sensés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
 De rendre le monde incrédule,
 En dévoilant le ridicule
 D'un vieux rêve long-temps vanté :
 Mais l'homme stupide, imbécile,
 Et monté sur le même ton,
 Croit plutôt à son évangile
 Qu'il ne se range à la raison ;
 Et la respectable nature,
 Lorsqu'elle daigna travailler
 A pétrir l'humaine figure,
 Ne l'a pas faite pour penser.

Croyez-moi, c'est peine perdue
 Que de prodiguer le bon sens
 Et d'étaler des arguments
 Aux bœufs qui traînent la charrue ;
 Mais de vaincre dans les combats
 L'orgueil et ses fiers adversaires,
 Et d'écraser dessous ses pas
 Et les scorpions et les vipères,
 Et de conquérir des états,
 C'est ce qu'ont opéré nos pères,
 Et ce qu'exécutent nos bras.
 Laissez donc dans l'erreur profonde
 L'esprit entêté de ce monde.
 Eh ! que m'importent ses travers,
 Pourvu que j'entende vos vers,
 Et qu'après le feu de la guerre,
 La paix renaissant sur la terre,

Pallas vous conduise à Berlin.
 Là, tantôt au sein de la ville,
 Goûtant le plus brillant destin,
 Ou préférant le doux asile
 De la campagne plus tranquille,
 A l'ombre de nos étendards
 Laisant reposer le fier Mars,
 Nous jouirons, comme Épicure,
 De la volupté la plus pure,
 En laissant aux savants bayards
 Leur physique et métaphysique;
 A messieurs de la mécanique,
 Leur mouvement perpétuel;
 Au calculateur éternel,
 Sa fluxion géométrique;
 Au dieu d'Épidaure empirique,
 Son grand remède universel;
 A tout fourbe, à tout politique,
 Son scélérat Machiavel;
 A tout chrétien apostolique,
 Jésus et le péché mortel;
 En nous réservant pour partage
 Des biens de ce monde l'usage,
 L'honneur, l'esprit, et le bon sens,
 Le plaisir, et les agréments.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même fidélité que les Septante translataient la Bible. Je crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dire contre la religion, que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde; mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos.

Je crois que nous nous battons bientôt : c'est œuvre assez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans sa vie.

Adieu, cher Voltaire. Écrivez-moi plus souvent ; mais surtout ne vous fâchez pas si je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaissez mes sentiments.

FÉDÉRIC.

51. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 décembre.

Soleil, pâle flambeau de nos tristes hivers,
 Toi qui de ce monde es le père,
 Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
 Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire ;
 Soleil, par quel cruel destin
 Faut-il que dans ce mois, où l'an touche à sa fin,
 Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
 C'est là qu'est mon héros, dont le cœur et la tête
 Rassemblent tout le feu qui manque à ses états ;
 Mon héros, qui de Neiss achevait la conquête,
 Quand tu fuyais de nos climats :
 Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
 Quels charmes ont pour toi les Nègres de l'Afrique ?
 Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
 Imite mon héros, viens éclairer le nord.

C'est ce que je disais, sire, ce matin au soleil votre confrère, qui est aussi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss, tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe

aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille ; et ne fit point de vers au camp devant Dôle , ou devant Besançon : aussi j'ai pris la liberté de mander à votre majesté que l'histoire de Louis XIV me paraissait un cercle trop étroit ; je trouve que Frédéric élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire¹, quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon-homme parlait ainsi au milieu de sept cents femmes et de trois cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siège. Mais n'en déplaise, sire, à Salomon et à vous, ou bien à vous et à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
 Revenir couvert de lauriers
 Dans les bras de la Poésie ;
 Donner aux belles, aux guerriers,
 Opéra, bal, et comédie ;
 Se voir craindre, chéri, respecté,
 Et connaître au sein de la gloire
 L'esprit de la société,
 Bonheur si rarement goûté
 Des favoris de la Victoire ;
 Savourer avec volupté,
 Dans des moments libres d'affaire,
 Les bons vers de l'antiquité,
 Et quelquefois en daigner faire
 Dignes de la postérité :

Semblable vie à de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre majesté a fait bien des choses en peu de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton :

« Amongst unequals no society. »

Il y a encore un autre malheur, c'est que votre majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc., qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré en morale qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire, aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur qui a bien des talents, et qui joint à tous ces talents-là celui de plaire ? Or, s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer ? et l'aimerait-on moins parcequ'il porte une couronne ? Pour

moi, je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, etc.

52. — DU ROI.

A Berlin, le 8 janvier 1742.

Mon cher Voltaire, je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que Dieu a créé les ânes, les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres sont faits pour jouir des biens qu'il produit.

A présent me voilà à argumenter avec une vingtaine de Machiavels plus ou moins dangereux. L'aimable Poésie attend à la porte, sans avoir d'audience. L'un me parle de limites; l'autre, de droits; un autre encore, d'indemnisation; celui-ci, d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de dispositions, etc. On publie que vous avez fait telle chose à laquelle vous n'avez jamais pensé; on suppose que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouissez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel, que votre intérêt est de ménager: on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre satire; les voisins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de protestations d'amitié. Voilà le monde; et telles sont en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poésie pour la politique; la seule ressemblance qui se trouve entre l'une et l'autre, est que les politiques et les poètes sont le jouet du public, et l'objet de la satire de leurs confrères.

Je pars après demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais? Je vous écrirai de cette douce solitude avec plus de tranquillité d'esprit. Peut-être Calliope m'inspirera-t-elle encore. Je suis tout à vous. FÉDÉRIC.

53. — DU ROI.

A Olmutz, le 3 février.

Mon cher Voltaire, le démon qui m'a promené jusqu'à présent m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine, et de la paille hachée. Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* et en *oine*.

Laissez calmer cette tempête;

Attendez qu'à Berlin, sur les débris de Mars,

La paix ramène les beaux-arts.

Pour faire enfler les sons de ma tendre musette,

Il faut que la fin des hasards

Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être; cependant il n'y a rien à faire à présent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt j'en dévore votre *Siècle de Louis-le-Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma récréation. Vous, qui ne travaillez que par goût et que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par nécessité.

Aurait-on dû présumer, cher Voltaire, qu'un nourrisson des muses dût être destiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événements de l'Europe? Cependant c'est un fait qui est authentique, et qui n'est pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle, à ce propos, le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il y en a; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée superstitieuse des grandes révolutions des empires; mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mues par des ressorts communs, et par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La supercherie, la mauvaise foi, et la duplicité, sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'est une chose bien

humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets ; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite , les arts , mes amis , et mon indépendance.

Adieu , cher Voltaire ; peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis , avec tous les sentiments que vous pouvez imaginer , votre fidèle ami , FÉDÉRIC.

54. — DU ROI.

A Selovitz, le 23 mars.

Mon cher Voltaire , je crains de vous écrire , car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère , ou que vous abhorrez.

Si je vous disais , par exemple , que des peuples de deux contrées de l'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même , et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? parceque leur maître a fait un contrat avec un autre prince , et qu'ils voulaient , joints ensemble , en égorgé un troisième ; vous me répondriez que ces gens sont fous , sots , et furieux , de se prêter ainsi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous disais que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé , et les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous écrieriez : Ah , barbares ! ah , brigands ! inhumains que vous êtes , les injustes n'hé-

riteront point du royaume des cieux, selon saint Matthieu, chap. XII, vers. 24.

Puisque je prévois tout ce que vous me diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête assez folle, dont vous aurez entendu parler sous le nom de *roi de Prusse*, apprenant que les états de son allié l'empereur étaient ruinés par la reine d'Hongrie, a volé à son secours, qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diversion en Basse-Autriche, et qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie, pour le service de son allié.

Voilà de la générosité, direz-vous, voilà de l'héroïsme; cependant, cher Voltaire, le premier tableau et celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on fait voir d'abord en cornette de nuit, et ensuite avec son fard et ses pompons.

De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets? combien les jugements ne varient-ils point? Les hommes condamnent le soir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même soleil qui leur plaisait à son aurore les fatigue à son couchant. De là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous sommes assez insensés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation! Est-il possible qu'on ne soit pas détrompé de cette fausse monnaie depuis le temps qu'elle est connue?

Je ne vous écrit point de vers parceque je n'ai pas le temps de toiser des syllabes. Souffrez que je vous

fassé souvenir de l'*Histoire de Louis XIV* ; je vous menace de l'excommunication du Parnasse si vous n'achevez pas cet ouvrage.

Adieu, cher Voltaire ; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'Apollon qui s'est enrôlé chez Bellone. Peut-être reviendra-t-il un jour servir sous ses vieux drapeaux. Je suis toujours votre admirateur et ami.

FÉDÉRIC.

55. — DU ROI.

A Triban, le 12 d'avril.

C'est ici que l'on voit tous les saints ennichés,
 Dans les bois, sur les ponts, sur les chemins perchés,
 Et messieurs les gueux, leur cortège,
 Qui se morfondent sur la neige ;
 Tandis que, tranchant du Crésus,
 Les puissants comtes de Bohême,
 Prodiges de leurs revenus,
 Ruinent leurs sujets, et se mangent eux-même
 Pour entretenir leurs chevaux ;
 Et que nosseigneurs les bigots,
 Bien mieux instruits de leur cuisine
 Que des pauvres et de leurs maux,
 Chez les élus et leurs égaux
 S'en vont promener leur doctrine,
 Et se faire admirer des sots.

Vos Français, qui s'ennuient bien en Bohême, n'en sont pas moins aimables et malins. C'est peut-être la seule nation qui trouve dans l'infortune même une source de plaisanteries et de gaieté. C'est aux cris de M. de Broglio que je suis accouru à son secours, et que la Moravie restera en friche jusqu'à l'automne.

Vous me demandez pour combien messieurs mes

frères se sont donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en sais rien ; mais que c'est la mode à présent de faire la guerre, et qu'il est à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de Saint-Pierre, qui me distingue assez pour m'honorer de sa correspondance, m'a envoyé un bel ouvrage sur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la constater à jamais. La chose est très praticable, il ne manque pour la faire réussir que le consentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles semblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher Voltaire, du grandissime plaisir que vous me promettez en me faisant espérer de recevoir bientôt l'*Histoire de Louis XIV* !

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je suis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les-nous.
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'est point de salut sans vous.

Vous pensez peut-être que je n'ai point assez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer sur votre santé. Vous devriez prendre plus de soin de votre conservation : souvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéresse, et combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penser. J'aime Remusberg et les jours tranquilles ; mais il faut se plier à son état dans le monde, et se faire un plaisir de son devoir.

D'abord que la paix sera faite.

Je retrouve dans ma retraite
 Les Ris, les Plaisirs, et les Arts,
 Nos belles aux touchants regards,
 Maupertuis, avec ses lunettes,
 Algarotti le laboureur,
 Nos savants avec leurs lecteurs :
 Mais que me serviront ces fêtes,
 Cher Voltaire, si vous n'en êtes?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire sur le point de poursuivre ma marche. Adieu, cher Voltaire ; n'oubliez pas un pauvre Ixion qui travaille comme un misérable à la grande roue des événements, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime. FÉDÉRIC.

56. — DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

Sire, pendant que j'étais malade, votre majesté a fait de plus belles actions que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temesvar? vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à-la-fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, et d'image très pensante et très agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parceque j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges et des succès.

D'Esculape les favoris
 Semblaient même me faire accroire

Que j'irais dans le seul pays
 Où n'arrive point votre gloire ;
 Dans ce pays dont par malheur
 On ne voit point de voyageur
 Venir nous dire des nouvelles ;
 Dans ce pays où tous les jours
 Les ames lourdes et cruelles
 Et des Hongrois et des Pandours
 Vont au diable, au son des tambours ,
 Par votre ordre et pour vos querelles ;
 Dans ce pays dont tout chrétien ,
 Tout juif, tout musulman raisonne ;
 Dont on parle en chaire, en Sorbonne ,
 Sans jamais en deviner rien :
 Ainsi que le Parisien ,
 Badaud, crédule, et satirique ,
 Fait des romans de politique ,
 Parle tantôt mal, tantôt bien ,
 De Belle-Isle et de vous peut-être ,
 Et dans son léger entretien
 Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx ; mais je suis très fâché, sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai yus passer. Les uns arrivaient de Schar-
 ding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre
 Dont chacun sent les contre-coups ,
 Que ne vous en rapportez-vous
 A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément que Lycurgue partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des por-

tions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sully, qui ont fait ses Mémoires, en ont parlé; mais le secrétaire d'état Villeroy, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, sire, que la diète européenne, ou *europaine*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés et contents, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV*; car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, sire, d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime
 Tout autant que je vous aimai
 Lorsque vous étiez renfermé
 Dans Remusberg et dans vous-même;
 Lorsque vous borniez vos exploits
 A combattre avec éloquence
 L'erreur, les vices, l'ignorance,
 Avant de combattre des rois.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

57. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

Quand vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.

Aujourd'hui, mis au rang des rois,

Et plus qu'eux tous digne de l'être,

Vous servez cependant vingt maîtres à-la-fois.

Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,

Tyran dont vous aimez les fers,

Et qui met au bout de nos vers,

Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante Victoire.*

La Politique à son côté,

Moins éblouissante, aussi forte,

Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,

Vient mesurer vos pas, que cette Gloire emporte.

L'Intérêt, la Fidélité,

Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,

Des amis dangereux, de secrets adversaires ;

Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux ;

Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos ;

Payer les uns en espérance ;

Les autres, en raisons ; quelques uns, en bons mots ;

Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance :

Que d'embarras ! que de travaux !

Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.

Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien à vous, sire ; tout cela vous est naturel ; vous faites de grandes, de sages actions,

avec cette même facilité que vous faites de la musique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que votre majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint-Pierre¹ a envoyé à votre majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philosophe sait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de feseurs et de feseuses de cabrioles que votre majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines; mais c'est pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés; vous avez gagné des batailles et des villes à leur

¹ L'abbé de Saint-Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse et à d'autres princes des projets d'une pacification générale. Le cardinal Dubois appelait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien*.

tête : c'est à vous à danser, sire. Voiture vous aurait dit que vous avez l'air à la danse ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, sire, douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet Opéra, dont votre majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des âmes qui n'ont pas un seul goût ; votre âme les a tous, et si Dieu aimait un peu le genre humain, il accorderait cette universalité à tous les princes, afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre, et le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originellement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talents, et qui pourraient convenir à votre majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous, sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos états ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mes très profonds respects.

58. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

Le Salomon du nord en est donc l'Alexandre,
 Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!
 L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
 Au monde à jamais doit apprendre
 Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
 Comme on vit les savants la prendre.
 J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
 Je hais ces conquérants, fiers ennemis d'eux-même,
 Qui dans les horreurs des combats
 Ont placé le bonheur suprême,
 Cherchant partout la mort, et la faisant souffrir
 A cent mille hommes leurs semblables.
 Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
 O ciel! que je vous dois haïr!
 Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
 Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
 Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
 Font passer au sombre rivage.
 Vous êtes un héros; mais vous êtes un sage:
 Votre raison maudit les exploits inhumains
 Où vous força votre courage,
 Au milieu des canons, sur des morts entassés,
 Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
 Du sang des malheureux cimentant votre gloire,
 Je vous pardonne tout, si vous en gémissiez.

Je songe à l'humanité, sire, avant de songer à vous-même; mais après avoir, en abbé de Saint-Pierre, pleuré sur le genre humain, dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre

gloire. Cette gloire sera complète si votre majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux, Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en serez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne seront plus que pour vous.

La fortune, qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événements de ce monde. Je savais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau siècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte Dufour allait voir le maréchal de Broglio, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte Dufour aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations; mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros est toujours sensible, et que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de Rothembourg. Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plus tôt qu'il pourra, et qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son

sujet, de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui sera attaché à jamais à votre majesté avec le plus profond respect et la plus tendre vénération.

59. — DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

Les palmes de la Paix font cesser les alarmes;
 Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
 Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
 Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
 Et ces champs que la Gloire, en exerçant sa rage,
 Souillait de sang humain, de morts, et de carnage,
 Cultivés avec soin, fourniront dans trois mois
 L'heureuse et l'abondante image
 D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillants guerriers que l'intérêt du maître
 Ou rendait ennemis, ou le faisait paraître,
 De la douce amitié resserrant les liens,
 Se prêtent des secours et partagent leurs biens.

La Mort l'apprend, frémit; et ce monstre barbare,
 De la Discorde en vain secouant les flambeaux,
 Se replonge dans le Tartare,
 Attendant des crimes nouveaux.

O Paix! heureuse Paix! répare sur la terre
 Tous les maux que lui fait la destructive guerre!
 Et que ton front, paré de renaissantes fleurs,
 Plus que jamais serein, prodigue tes faveurs!
 Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde,
 Pense que tu n'auras rien fait,
 Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
 L'Ambition et l'Intérêt.

J'espère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour la sceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me la demandez.

Je ne puis vous entretenir encore jusqu'à présent que de marches, de retraites honteuses, de poursuites, de coïonnéries, et de toutes sortes d'événements qui, pour rouler sur des matières fort graves, n'en sont pas moins ridicules.

La santé de Rothembourg commence à se rétablir; il est entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais assez raisonnable pour ne choisir un mal que lorsqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui se détermine à se faire arracher une dent quand elle est cariée, livrera bataille lorsqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du sang dans une pareille conjoncture, c'est véritablement le ménager; c'est une saignée que l'on fait à son ennemi en délire, et qui lui rend son bon sens.

Adieu, cher Voltaire; croyez toujours, et jusqu'à ce que je vous dise le contraire, que je vous estimerai et aimerai toute ma vie. FÉDÉRIC.

60. — DU ROI.

Au camp de Kutenberg, le 20 juin.

Enfin ce Bork est revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Émilie
Il m'assure vous avoir vu,
Le corps languissant, abattu,

Mais toujours l'esprit plein de vie
 Et de cette aimable saillie
 Qui vous a rendu si connu
 Depuis ce pays malotru
 Jusqu'à Paris votre patrie..

Enfin le vieux Broglie a perdu,
 Non pas sa culotte salie
 Dont personne n'aurait voulu,
 Mais, brusquement tournant le cu
 Devant les pandours de Hongrie,
 Fuyant avec ignominie,
 Il perd tout, sans être battu,
 Et sous Pragne il se réfugie.
 Le jeune Louis l'a fait duc
 Pour honorer son savoir-faire;
 S'il l'eût été par l'archiduc,
 J'entendrais bien mieux ce mystère.

Notre genre de vie est assez différent de celui de Versailles, et plus encore de celui de Remusberg. Aujourd'hui un ambassadeur est venu me faire des propositions; hier il en est parti un chargé de fumée; et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs prisonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos hussards vont actuellement battre la campagne pour amener des paysans, des chariots, et des vivres; nous fesons transporter nos blessés et nos malades pour le pays où nous les suivrons bientôt.

Puissiez-vous jouir sans discontinuation d'une santé ferme et vigoureuse; puissiez vous, plus philosophie que vous n'êtes, préférer la solitude de Charlottenbourg aux charmes du palais d'Armide que vous habitez; puissiez-vous être le plus heureux des mortels,

comme vous en êtes le plus aimable ! Ce sont les souhaits que vous fait un ancien ami du fond de son cœur.
Adieu. FÉDÉRIC.

61. — DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

Sire, me voilà dans Paris ;
C'est, je crois, votre capitale ;
Tous les sots, tous les beaux esprits,
Gens à rabat, gens à sandale,
Petits-maitres, pédants rigris,
Parlent de vous sans intervalle.
Sitôt que je suis aperçu,
On court, on m'arrête au passage :
Eh bien ! dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi si brillant et si sage ?
Est-il vrai qu'avec sa vertu
Il est pourtant grand politique ?
Fait-il des vers, de la musique,
Le jour même qu'il s'est battu ?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous sans diadème,
Homme simple redevenu ?
Est-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il est mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même ?
On dit qu'il suit de près les pas
Et de Gustave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le soir, dans un repas,
C'est Catulle, Horace, et Mécène.
A mes côtés un raisonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur :
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il sera constant,

Il sera l'appui de la France.
 Une bégueule, en s'approchant,
 Dit, Que m'importe sa constance?
 Il est aimable, il me suffit ;
 Et voilà tout ce que j'en pense ;
 Puisqu'il sait plaire, tout est dit.

.....

Thiriot me dit tristement :
 Ce philosophe conquérant
 Daignera-t-il incessamment
 Me faire payer mes messages ?
 Ami, n'en doutez nullement ;
 On peut compter sur ses largesses ;
 Mon héros est compatissant,
 Et mon héros tient ses promesses :
 Car sachez que, lorsqu'il était
 Dans cet âge où l'homme est frivole,
 D'être un grand homme il promettait,
 Et qu'il a tenu sa parole.

C'est ainsi que tout le monde, en me parlant de votre majesté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, sire, prendrez-vous toujours des villes, et serai-je toujours à la suite d'un procès ? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre majesté, etc. ?

62. — DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

Sire, j'ai reçu des vers et de très jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous pensions que

votre majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de Broglio, votre ancien ami de Strasbourg. Votre majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui est si harmonieux à mon oreille. voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques, qui sembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le *saigneur* des nations, Frédéric III, Frédéric-le-Grand, a exaucé mes vœux, et à peine mon ode, bonne ou mauvaise ¹, a été faite, que j'ai appris que votre majesté avait fait un très bon traité, très bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes; l'autre moitié crie aussi, et ne sait ce dont il s'agit; quelques abbés de Saint-Pierre vous bénissent au milieu de la criailerie. Je suis un de ces philosophes; je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix, et que le héros du siècle sera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de vitesse

Ce vieillard vénérable à qui les destinées
 Ont de l'heureux Nestor accordé les années.

Achille a été plus habile que Nestor; heureuse habileté si elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre majesté pourra amuser cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires.

¹ Ode à la reine de Hongrie. Voyez tome XII de cette édition.

Soyez sûr, sire, qu'avant qu'il soit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curiosité, ou que je les ferai venir; il y a de petites choses qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que Frédéric-le-Grand en fait de si grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, sire; mais vous serez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouisse en paix de ses droits et de son héritage, et qu'il n'y ait point de troubles; ce sera la pierre philosophale de la politique, elle doit sortir de vos fourneaux: dites, Je veux qu'on soit heureux, et on le sera; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puissé-je être témoin à Berlin de vos plaisirs et de votre gloire!

63. — DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

O le plus extraordinaire de tous les hommes! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la musique et des vers, le tout si vite et si gaiement?

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille,
 Vous de qui la valeur imita ses exploits;
 C'est à moi de me taire, et ma muse stérile
 Ne peut accompagner votre héroïque voix.
 Vous, roi des beaux esprits, vous, bel esprit des rois,
 Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre;
 Rassurez-la par vos bienfaits,
 Et faites retentir les accents de la paix
 Après les éclats du tonnerre.
 Ainsi ce roi-berger, et poète, et soldat,

Moins poète que vous, moins guerrier, moins aimable,
 Par les sons de sa lyre, en sortant du combat,
 Adoucit de Saül la rigueur intraitable :
 Adoucissez vingt rois par des sons plus touchants ;
 Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
 Que la Discorde et ses enfants,
 Enchaînés à jamais par vos bras triomphants,
 Entendent vos aimables chants !
 Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle ;
 Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur ;
 Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie
 Aux concerts de votre harmonie,
 Dise, Je lui dois mon bonheur !

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de Saint-Pierre. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône et ses états ; et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes, qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de Saint-Pierre vous dira, sire, que, pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Silésiens. La relation de votre bataille de Chotsits, ¹ que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre ; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que Louis XIV fit ôter par le conseil de Despréaux ; car on n'est jamais loué que par

¹ Cette bataille est du 17 mai 1742 ; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

les faits : cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour Louis XIV.¹.

J'espère bientôt, sire, voir votre galerie de Charlottenbourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen, qui fait tant de choses de bonne heure. Je serai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotsits en vers ? quel triste nom que ce Chotsits ! n'êtes-vous pas honteux, sire, d'avoir gagné la bataille de Chotsits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles ? N'importe, je voudrais passer ma vie auprès du vainqueur de Chotsits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
 Je ne préfère point à sa cour glorieuse
 Ces tendres sentiments et la langueur flatteuse
 Que vous imputez à mon cœur.
 Vous prenez pour faiblesse une amitié solide ;
 Vous m'appelez Renaud de mollesse abattu :
 Grand roi, je ne suis point dans le palais d'Armide,
 Mais dans celui de la Vertu.

Oui, sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre majesté, si j'abandonnais, pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cor-

¹ Il en restait encore de très fastueuses ; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines.

neties, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuse et inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ses autels.

Puissè-je ainsi, dans le cours de ma vie,
Passer du ciel de mon héros
A la planète d'Émilie!

Voilà mes tourbillons et ma philosophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à votre majesté les papiers qu'elle demande, et elle aura le reste dès que je serai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et son ami,
Soyez donc celui de la France.

Ne soyez point vertueux à demi;
Avec le monde entier soyez d'intelligence.

Dieu et le diable savent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à votre majesté sur ce beau sujet, vers la fin du mois de juin, et comment elle est parvenue en d'autres mains; je suis fait, moi, pour ignorer le dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres tracasseries de ce monde; mais je suis si bon cosmopolite que je me réjouirai de tout.

64. — DU ROI.

A Potsdam, le 25 juillet.

Mon cher Voltaire, je vous paie à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très mau-

vaise ode¹ pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique; mais vous devez vous en prendre à vous-même; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poésie, quand même les vers alexandrins n'en seraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le raffinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne se soient pas vidés par procès; car, en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine et de vos talents, je n'aurais pu tenir contre Apollon et Vénus.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits et leurs prétentions à main armée; mais je me souviens d'un temps où, si vous eussiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les Desfontaines, les Rousseau, les Vanduren, etc., etc. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de Saint-Pierre n'aura pas lieu, il ne restera d'autres ressources aux rois, pour terminer leurs différends, que d'user des voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en résultent sont comme les maladies du

¹ Sur les jugements que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques.

corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a saisi l'Europe, et l'a quittée presque aussitôt.

Je m'embarrasse très peu des cris des Parisiens : ce sont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme les injures des perroquets, et leurs jugements, aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parents du grand Broglio soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de don-quistisme ; et, loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais Voltaire le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagements qu'autant que ses forces le permettent. Nous avons fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épouse. Mais comme dans le mariage les desirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, et le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article ; vous êtes assez instruit et assez politique pour le sentir.

— Envoyez-moi au plus tôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas, pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime.

Vale. FÉDÉRIC.

65. — DU ROI.

A Potsdam, le 7 août.

— Mon cher Voltaire, vous me dites poétiquement de si belles choses, que, si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres, depuis la paix, qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelques hémistiches de vers tragiques.

Vos vers, légers, mélodieux,
 Par un élégant badinage
 Amuseront et plairont mieux
 Que par l'encens et par l'hommage,
 Qui, vous soit dit, est un langage
 Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillants de votre imagination ne sont jamais plus charmants que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'est ni Dieu ni le diable, mais bien un misérable commis du bureau de la poste de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et

partout. Je crois que le vieux Nestor n'est pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher Voltaire, de restituer une syllabe au village de Cotuchitz, que vous lui avez si inhumainement ravie; et puisqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque chose, j'ose vous faire remarquer que Cotuchitz rime assez bien à Molvitz: me voilà quitte de la rime et de la raison.

Vous vous formalisez de ce que je vous crois de la passion pour la marquise du Châtelet; je pensais mériter des remerciements de votre part de ce que je présumais si bien de vous. La marquise est belle, aimable; vous êtes sensible; elle a un cœur; vous avez des sentiments, elle n'est pas de marbre; vous habitez ensemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaît, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre personnage. Je n'imaginai pas que les plaisirs fussent exilés du temple de la Vertu, que vous habitez.

Quoi qu'il en soit, vous m'avez promis de me sacrifier quelques uns de vos jours; ce qui me suffit. Plus je croirai que cette absence de la marquise vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaissance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choses,
Toutes nouvellement écloses,
Et des bons mots sur tous sujets.
Juvénal lancera vos traits,

L'aimable Anacréon vous ceindra de ses roses,

Horace fera vos portraits,
 Le bon, le simple La Fontaine
 Fera tout naturellement
 Quelque conte badin, sans gêne,
 Que nous écouterons voluptueusement.
 Ami, votre discernement
 Mélera ses préceptes graves,
 Et mettra de justes entraves
 A notre feu trop pétillant.
 Pour soutenir notre enjouement
 Et tout l'essor de la saillie,
 Le vin d'Ai, nectar charmant,
 Pourra vous servir d'ambrosie;
 Et dans cette bachique orgie
 L'on saura fuir également
 L'assoupissante léthargie
 Et le fougueux emportement.

Adieu, cher Voltaire; soyez juste envers vos amis.
 Sacrifiez aux autels de madame du Châtelet; mais dans
 le commerce des dieux n'oubliez pas les hommes qui
 vous estiment, et donnez-leur quelques uns de vos
 moments. FÉDÉRIC.

66. — DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 26 auguste.

De la source où la faculté
 Promet à la goutte et colique,
 Gravelle, chancre, et sciatique,
 La bonne humeur et la santé;

de cet endroit où tant de gens viennent pour se di-
 vertir, et d'où tant d'autres s'en retournent sans être
 guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intri-
 gues de l'amour, tiennent leur jeu également; où enfin

l'infirmité et les préjugés anéantissent tant de personnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite, comme un ancien infirme, à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel esprit.

Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après-demain ici. Je vous prie de m'apporter *Mahomet* tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris, et de ramasser ce que vous avez fait du *Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuser et pour m'instruire. Vous serez reçu avec tout le desir de l'impatience et avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.* FÉDÉRIC.

67. — DE M. DE VOLTAIRE.

29 août.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillants et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnasse habitez-vous?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des sots, et des fous,
Qu'un triste Esculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'est emparée de moi sur le chemin de Lille à Bruxelles, soit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-Chapelle. Cette fluxion me rend sourd, et il ne faut pas l'être avec votre majesté; ce serait être impuissant en présence de sa maîtresse. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je suis condamné

à rester dans mon lit, faire transcrire le *Mahomet* tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philosophes, et tel qu'il a révolté les dévots : c'est l'aventure du *Tartufe*. Les hypocrites persécutèrent Molière, et les fanatiques se sont soulevés contre moi. J'ai cédé au torrent sans dire un seul mot ; si Socrate en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë.

J'avoue que je ne sais rien qui déshonore plus mon pays que cette infame superstition, faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Prusse pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos Français, en général, ne sont que de grands enfants ; mais aussi c'est à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres pensants est excellent chez nous, et demande grace pour le reste.

A l'égard de mon bavardage historique, une première cargaison partit le 20 de ce mois de Paris, adressée au fidèle David Gérard, et la seconde est toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre majesté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différents écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai rassemblé.

Je m'imagine que le paquet est actuellement en chemin pour venir ennuyer votre majesté à Aix-la-Chapelle.

Je sais certainement (si ce mot est permis aux hommes) que ce n'est point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle est devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris dans un temps de crise, et c'est un espion de la personne que votre majesté soupçonne qui a fait tout le mal.

Votre majesté l'avait très bien deviné : elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Surtout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois, et que son ode sur cette matière toute neuve est pleine d'une poésie et d'une philosophie vraie et sublime !

Plût à Dieu que votre majesté eût également raison dans les beaux compliments qu'elle me fait dans son avant-dernière lettre, au sujet de la marquise !

Ah ! vous m'avez fait, je vous jure,
 Et trop de grace et trop d'honneur,
 Quand vous dites que la nature
 M'a fait pour certaine aventure
 D'autres dons que le don du cœur ;
 Plût au ciel que je l'eusse encore,
 Ce premier des divins présents,
 Ce don que toute femme adore,
 Et qui passe avec nos beaux ans !
 J'approche, hélas ! de la nuit sombre
 Qui nous engloutit sans retour ;
 D'un homme je ne suis que l'ombre,
 Je n'ai que l'ombre de l'amour.
 Adressez donc à des poètes
 Qui soient encor dans leur printemps
 Les très desirables fleurèttes
 Dont vous honorez mes talents.
 Gresset est dans cet heureux temps ;
 C'est Gresset qui devait se rendre
 Dans le Parnasse de Berlin ;
 Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
 Il n'osa faire ce chemin.
 Il languit dans sa Picardie
 Entre les bras de sa catin
 Et sur des vers de tragédie.

68. — DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 1^{er} septembre.

Federicus Virgilio, salut.

Je suis arrivé dans la capitale de Charlemagne et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court sous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puisse être, mériterait d'être sortie de votre plume. Elle a fait ma consolation dans un pays où il n'y a guère de société, où l'on boit les eaux du Styx, et dans lequel la charlatanerie des médecins étend sa domination jusque sur l'esprit. Je voudrais que les Français pensassent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partielle devînt plus équitable envers les étrangers; je voudrais enfin que vous eussiez fait cette lettre, et que vous me l'eussiez envoyée. Mais qu'ai-je besoin de vos lettres? l'auteur est dans le voisinage: si vous veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce *Mahomet* proscrit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu. FÉDÉRIC.

69. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes ;
 Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
 Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
 De vingt mille canons les bouches sont muettes.
 J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
 Des passe-pieds français, des fredons italiques,
 Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
 Gens sans esprit et fort brutaux.
 Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
 Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
 Quand verrai-je à Charlottenbourg
 Du fameux Polignac¹ les marbrés respectables,
 Des antiques Romains ces monuments durables,
 Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
 Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire,
 Que fesiions-nous à Rome au milieu des débris
 Et des beaux-arts et de l'empire,
 Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
 Arlequins en soutane et courtisans en mitre,
 D'homme et de citoyen abjurant le vain titre,
 Portant au Capitole, au temple des guerriers,
 Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
 Ah! loin des monsignors tremblants dans l'Italie,
 Restons dans ce palais, le temple du Génie;
 Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
 Rome n'est que la sainte, et l'autre est avec lui.

Sans doute, sire, que les statues du cardinal de Polignac vous disent souvent de ces choses-là; mais j'ai

¹ Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de Polignac avait formée.

aujourd'hui à faire parler une beauté qui n'est pas de marbre , et qui vaut bien toutes vos statues.

Hier je fus en présence
 De deux yeux mouillés de pleurs
 Qui m'expliquaient leurs douleurs
 Avec beaucoup d'éloquence.
 Ces yeux qui donnent des lois
 Aux ames les plus rebelles
 Font briller leurs étincelles
 Sur le plus friand minois
 Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux , sire , et ce très joli visage appartiennent à madame de Valstein , ou Vallenstein , l'une des petites-nièces de ce fameux duc de Valstein que l'empereur Ferdinand fit si proprement tuer au saut du lit par quatre honnêtes Irlandais ; ce qu'il n'eût pas fait assurément s'il avait pu voir sa petite-nièce.

Je lui demandai pourquoi
 Ses beaux yeux versaient des larmes.
 Elle , d'un ton plein de charmes ,
 Dit, C'est la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois , répondis-je ; ils ont fait pleurer de beaux yeux , sans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendresse , leur inconstance ,
 Leur àmbition , leurs fureurs ,
 Ont fait souvent verser des pleurs
 En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cause de sa douleur vient de ce que le comte de Furstemberg est pour six mois les bras croisés , par l'ordre de votre majesté , dans le

château de Vesel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fit pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières : la première, d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'assiéger Vesel ; la seconde, de se faire présenter à votre majesté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
 Ce premier roi de l'univers,
 L'Amour, qui de Valstein vous portait la demande,
 Et qui disait ces mots, que l'on doit retenir,
 Alors qu'une belle commande,
 Les autres souverains doivent tous obéir.

70. — DU ROI.

A Aix-la-Chapelle, le 2 septembre.

Je ne sais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière, aussi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaisir si vous l'aviez suivie de près ; mais à présent je crois être privé du plaisir de vous voir. Je pars le 7 pour la Silésie.

C'est bien ici le pays le plus sot que je connaisse. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'unisson de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne pensent point ; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le sens commun, et que l'occupation de la santé doit tenir lieu de toute autre chose.

M. Chapel et M. Cotzvilier ne veulent absolument pas que l'on fasse des vers : ils disent que c'est un crime de lèse-faculté, et qu'on ne peut boire de l'Hippocrène et de leurs eaux bourbeuses en même temps

dans le petit empire d'Aix. Je suis obligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu sait comme je m'en dédommagerai lorsque je serai de retour chez moi !

Je n'ai rien reçu de vous , ni gros ni petit paquet. Je suppose que le prudent David Gérard aura tout gardé à Berlin jusqu'à mon arrivée. Je vous assure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous m'envoyez , et que vous faites par vos ouvrages la plus solide consolation de ma vie.

Adieu , mon cher Voltaire ; je vous charge de la nourriture de mon esprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets solides qui donnent des forces , et tantôt de ces mets fins dont la saveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez persuadé de l'estime , de l'amitié , et de tous les sentiments distingués que j'ai pour vous. FÉDÉRIC.

71. — DU ROI.

A Remusberg, le 13 octobre.

J'étais justement occupé à la lecture de cette histoire¹ réfléchie , impartiale , dépouillée de tous les détails inutiles , lorsque je reçus votre lettre. La première espérance que je conçus fut de recevoir la suite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le desir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui soit aussi capable que le vôtre de donner des idées justes , de former le goût , d'adoucir et de polir les mœurs. Il sera l'ornement de notre siècle , et un monument qui attestera à la postérité la supériorité

¹ *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

du génie des modernes sur les anciens. Cicéron disait qu'il ne concevait pas comment les augures fesaient pour s'empêcher de rire quand ils se regardaient : vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, etc. ; mais j'ose dire, à son honneur, qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédents ; moins de fourberies, moins de fanatisme, plus d'humanité et de politesse. Après la guerre de Pharsale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts discutés que dans la guerre présente ; il s'agit de la prééminence des deux plus puissantes maisons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre ; ce sont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la suite de l'histoire que vous vous proposez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde est couvert,
 Ces nœuds que la Discorde a su l'art de dissoudre :
 Les aigles prussiens ont suspendu leur foudre
 Au temple de Janus, que mes mains ont ouvert.
 N'insultez point, ami, l'intrépide courage
 Que mes vaillants soldats opposent à l'orage ;
 L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers ;
 Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
 Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
 Le repos leur est dû, et c'est sous leurs lauriers
 Que les Arts, les Plaisirs, vont élever leur temple,
 Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouirez lorsque vous le

voudrez bien , et dont , en attendant , les instructions et les plaisirs sortiront pour nous autres.

J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de Polignac ,

Que Polignac , ce savant homme ,
Escamota jadis à Rome ,
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de *Mahomet* ; elle est pleine de réflexions vraies et d'allusions très fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut parfois de vos bons mots ;
Leurs sottises , leurs momeries ,
Leur vierge , leurs saints , leurs folies ,
Et le non-sens de leurs héros ,
Leurs fourbes et leurs tromperies ,
Et leurs saintes supercheries ,
Mériteraient que leurs chapeaux
Fussent tout ornés de grelots ;
Que du saint-père jusqu'au diacre ,
Au lieu de tonsure et de sacre ,
On eût tranché certains morceaux
Qui , par le vœu de pucelage ,
Chez eux ne sont d'aucun usage ,
Et scandalisent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de Valstein : je sais bien que son soi-disant neveu a eu de très mauvais procédés avec ses supérieurs , et que même il a voulu se battre à toute force.

Faites des vers et des histoires à l'infini , mon cher Voltaire , vous ne rassasiez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages , ni ne tarirez jamais la source de ma reconnaissance. Adieu. FÉDÉRIC.

72. — DE M. DE VOLTAIRE.

À Bruxelles, novembre.

Sire, je suis bien heureux que le plus sage des rois soit un peu content de ce vaste tableau que je fais des folies des hommes. Votre majesté a bien raison de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages sur ces siècles de ténèbres et de cruauté,

Et qu'il vaut mieux, ô blasphèmes maudits !
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes eussent pu penser comme mon héros ! il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que Dieu est dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend saint Thomas. Il y a un casuiste qui examine si la Vierge eut du plaisir dans la coopération de l'obombration du Saint-Esprit ; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raisons. On a écrit contre lui de beaux volumes ; mais il n'y a eu dans cette dispute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partisans de Luther, de Zuingle, de Calvin, et du pape, en avaient usé de même, il n'y aurait eu que du plaisir à vivre avec ces gens-là.

Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le janséniste et le moliniste y entretiennent une discorde qui pourrait bien devenir sérieuse, parcequ'on traite ces chimères sérieusement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en

riront ; mais les princes qui ont des confesseurs sont rarement des rois philosophes.

J'envoie à votre majesté une petite cargaison d'impertinences humaines qui seront une nouvelle preuve de la grande supériorité du siècle de Frédéric sur les siècles de tant d'empereurs ; mais, sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre majesté se fait représenter paisiblement des comédies dans son palais. La troupe qui a joué devant elle n'est pas probablement comme ses troupes guerrières ; elle n'est pas, je crois, la première de l'Europe.

Je pense avoir trouvé un jeune homme d'esprit et de mérite, qui fait fort joliment des vers, et qui sera très capable de servir aux plaisirs de mon héros, de conduire ses comédiens, et d'amuser celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus positives à votre majesté.

J'espère aussi lui envoyer deux ou trois siècles de plus ; mais il me faut autant de livres que vous avez de soldats, et ce n'est guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenses recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à présent votre majesté jouit de la belle collection du cardinal de Polignac.

Roi très sage, voilà donc comme

Vous avez pour vingt mille écus

Tout le salon de Marius !

Mais pour ces antiques vertus
 Qu'on ne rapporte plus de Rome,
 Le don de penser toujours bien,
 D'agir en prince, et vivre en homme,
 Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Hessois en ordre de bataille ; ce sont de belles troupes , mais cela n'approche pas encore de celles de votre majesté , et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles sortent de leur garnison. On disait qu'elles allaient à Dunkerque ; le chemin est un peu scabreux , quoiqu'il paraisse assez beau.

Sire , que votre majesté conserve ses bontés à son éternel admirateur !

73. — DU ROI.

A Postdam, le 18 novembre.

J'ai vu ce monument durable
 Qu'au genre humain vous érigez ;
 J'ai lu cette histoire admirable
 De fous, de saints, et d'enragés,
 De chevaliers infortunés
 Guerroyant pour un cimetière,
 Et de ces successeurs de Pierre
 Que joyeusement vous bernez.
 Que je suis heureux, cher Voltaire,
 D'être né ton contemporain !
 Ah ! si j'avais vécu naguère,
 Quelque trait mordant et sévère
 M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes.

C'est un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez si fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une épître, une comédie, et des mémoires qui, j'espère, seront fort curieux. Lorsque les deux premières pièces seront corrigées de façon que j'en sois satisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous communiquer que des fragments de la troisième; l'ouvrage en entier n'est pas de nature à être rendu public. Je suis cependant persuadé que vous y trouveriez quelques endroits passables.

Je vois que vous avez une idée assez juste de nos comédiens; ce sont proprement des danseurs dont la famille de la Cochois fait la comédie. Ils jouent passablement quelques pièces du Théâtre Italien et de Molière; mais je leur ai défendu de chausser le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de Polignac est arrivée à bon port, sans que les statues aient souffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
 Les décombres de Rome entière,
 Ce marbre, et cette antique pierre;
 Et pourquoi chercher les portraits
 De Virgile, Horace, et d'Homère?
 Leur esprit et leur caractère,
 Plus estimables que leurs traits,
 Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apostolique, qui pouvait vous posséder, avait donc grand tort de ramasser tous ces bustes; mais moi, qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos

écrits dans ma bibliothèque, et ces antiques dans ma galerie.

Je souhaite que messieurs les Anglais se divertissent aussi bien cet hiver en Flandre, que je me propose de passer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe, comme une coquette donne certaines faveurs cuisantes à ses galants. J'en suis guéri heureusement, et je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. La fortune ballotte le pauvre empereur et la reine de Hongrie; je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera.

Au moins souvenez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de *l'Histoire générale*, etc., comme les chrétiens le sont de leurs moments envers leur doux Sauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher Voltaire; ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car, si je m'en croyais, il y aurait longtemps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre partout où je vous trouverais.

Adieu; portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et surtout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu. FÉDÉRIC.

74. — DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'ai reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs arguments s'engage.
L'homme d'esprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre humanité est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre majesté*. Cela est bon pour des princes de l'empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthousiasme, j'oublie dans mon ivresse le monarque pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art sublime
Vous avez pu faire à-la-fois
Tant de progrès dans l'art des rois
Et dans l'art charmant de la rime.
Cet art des vers est le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre, guerrier ;
Celui-ci, gai, doux, et paisible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier ;

Cet autre ne fut que terrible.
 J'admire leurs talents divers,
 Moi qui compile leur histoire ;
 Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
 De faire de si jolis vers.
 O mon héros ! esprit fertile,
 Animé de ce divin feu,
 Régner et vaincre n'est qu'un jeu,
 Et bien rimer est difficile.
 Mais non, cet art noble et charmant
 N'est pour vous qu'un délassement :
 Homme universel que vous êtes !
 Vous saisissez également
 La lyre aimable des poètes,
 Et de Mars le foudre assommant.
 Tout est pour vous amusement,
 Vos mains à tout sont toujours prêtes ;
 Vous rimez non moins aisément
 Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon seigneur et maître voyaient la lettre de votre majesté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, et même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, et qui se moque de ses galants dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les César, et les Antoine, et les Octave, vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois ; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien :
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Que fait votre muse infidèle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers ; mais comme votre majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz , elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les *Étrennes de la Saint-Jean* , ni par les grossièretés de l'abbé Desfontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sybarites de Paris. Voici le seul trait digne , je crois , d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleury , après avoir été assez malade , s'avisa il y a deux jours , ne sachant que faire , de dire la messe à un petit autel , au milieu d'un jardin où il gelait. M. Amelot et M. de Breteuil arrivèrent , et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon , bon , messieurs* , dit-il , *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans , quel homme ! Sire , vivez autant , dussiez-vous dire la messe à cet âge , et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect , etc.

75. — DU ROI.

A Berlin, le 5 décembre.

Au lieu de votre *Pucelle* et de votre belle Histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de Césarion, et encore a-t-elle été fort mal jouée. D'Éguille*, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère: je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de *la Pucelle* que l'alpha et l'oméga; si je pouvais avoir les iv^e, v^e, vi^e, et vii^e chants, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur paiement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris est l'île de Cythère, vous êtes assurément le satellite de Vénus; vous circulez à l'entour de cette planète, et suivez le cours que cet astre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puisse vous y attirer, à moins que nos astronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'occident; les hommes chez nous

* Le frère du marquis d'Argens.

sont moins efféminés, et par conséquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de sybarite que l'on mène à Paris, dont vous faites tant d'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux.

Surtout, en écoutant ces tristes aventures,
 Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
 Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
 Mais que ma bouche enfin ne peut dissimuler.

Adieu, cher Voltaire; écrivez-moi souvent, et surtout envoyez-moi vos ouvrages et *la Pucelle*. J'ai tant d'affaires que ma lettre se sent un peu du style laconique. Elle vous ennuiera moins, si je n'en ai pas déjà trop dit. FÉDÉRIC.

76. — DU ROI.

Le 22 février 1743.

Nous avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous faisait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites: je viens de recevoir ce matin une lettre charmante, et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le car-

dinal mort, et les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir. J'ai participé vivement à vos trophées; il m'a semblé que j'avais fait *Méropé*, et que c'était à moi que le public rendait justice.

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps; après quoi je renouvellerai mon commerce avec les muses. Envoyez-moi, je vous prie, *la Pucelle* (j'ai la rage de la dépuceler), et votre histoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'espère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point injustice sur mon caractère: d'ailleurs il vous est permis de badiner sur mon sujet comme il vous plaira.

Adieu, cher Voltaire; je vous aime, je vous estime, et vous aimerai toujours. FÉDÉRIC.

77: — DU ROI.

Le 26 mars.

J'ai bien cru que vous seriez content de ma sœur de Brunsvick. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'esprit, cette vivacité par où elle vous ressemble, et dont malheureusement la nature est trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
 Que l'audacieux Prométhée
 Du ciel pour vous sembla ravir,
 Mais dont sa main trop limitée
 Ne put assez bien se munir
 Pour que la cohue effrontée
 Des humains en pût obtenir.

C'est là cependant leur folie ;
 Chacun d'eux prétend au génie,
 Même le sot croit en avoir,
 Et du matin jusques au soir
 Prend pour esprit l'étourderie.
 La bégueule, avec son miroir,
 Le met dans sa minauserie ;
 Le gros savant, qui fait valoir
 L'assommant poids de son savoir,
 Se chatouille, et se glorifie
 Que le ciel l'ait voulu pourvoir
 Du sens dont sa tête est bouffie.

Il n'est pas jusqu'au Mirepoix
 Qui n'ait l'audace d'y prétendre ;
 Pour s'en désabuser, je crois
 Qu'il doit suffire de l'entendre.

Je ne sais trop où vous êtes à présent, mais je suis toutefois persuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y serez oublié. C'est de quoi vous assure votre admirateur, FÉDÉRIC.

P. S. Mon souvenir chez vous s'efface,
 S'il faut qu'un maudit barbouilleur
 Tant bien que mal vous le retrace¹ ;
 Je ne veux point, sur mon honneur,
 Briller chez vous en d'autre place
 Que dans le fond de votre cœur.

78. — DU ROI.

A Potsdam, le 6 avril.

Mon cher Voltaire, vous me comblez de biens pendant que je garde sur vous un morne silence : je re-

¹ M. de Voltaire avait fait demander le portrait du roi.

çois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles, et de votre étude, lorsque je cours encore de province en province, sans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens errements.

Me voilà enfin de retour de Breslau, après avoir politiqué, financé, et martialisé de reste. Je compte de goûter à présent quelque repos, et de recommencer mon commerce avec les muses. Je vous enverrai bientôt l'avant-propos de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela, parcequ'il est écrit en toute vérité, et que je ne me suis éloigné en quoi que ce soit de la fidélité qu'un historien doit mettre dans ses récits. Votre histoire de l'esprit humain est admirable; mais qu'elle est humiliante pour notre espèce et pour la Providence même! si pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et servir de ressort aux changements qui arrivent sur la terre.

Je suis bien fâché d'apprendre que lagrippe vous ait si fort abattu. Je me flatte que l'esprit soutiendra le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'Argens a fait représenter sa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris; mais je l'en ai dissuadé, car il aurait été sifflé, à coup sûr. Vous êtes unique: vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poème épique à vingt; mais tout le monde n'est pas Voltaire.

Les tracasseries ridicules des dévots de Paris sont parvenues jusqu'au nord. Je m'attendais bien que

Voltaire serait réprouvé dès qu'il comparait devant un aréopage de Midas crossés-mitrés. Gagnez sur vous de mépriser une nation qui méconnaît le mérite des Belle-Isle et des Voltaire, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'est point bigot. Adieu.
FÉDÉRIC.

La Pucelle! la Pucelle! la Pucelle! et encore la Pucelle! Pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la-moi.

79. — DU ROI.

A Potsdam, le 21 mai.

Depuis quand, dites-moi, Voltaire,
Êtes-vous donc dégénéré?
Chez un philosophe épuré,
Quoi, la grace efficace opère!
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obstiné,
Allez-vous devenir ermite?
D'un ton saintement nazillard,
Et marmottant quelque prière,
En bâillant lisant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se disputant avec saint Pierre,
Auquel, en partage, des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint faisant une oraison,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique

L'œuvre de la conception,
 Tandis qu'au Parnasse Apollon
 Se plaint, et voit avec grand'peine
 Qu'on enlève au sacré vallon
 L'élégance de votre veine,
 Et que ce cygne harmonieux
 Qui charmait les bords de la Seine
 Profanera l'eau d'Hippocrène
 Pour des prêtres audacieux.
 Mais quel objet me frappe, ô dieux!
 Locke à la main, désespérée,
 Et de douleur tout éplorée,
 Je vois la triste Châtelet;
 Hélas! mon perfide me troque,
 Dit-elle, et me plante là net,
 Pour qui? pour Marie Alacoque!

C'est ce que je présume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et sur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma surprise et de l'étonnement d'un esprit philosophique, lorsqu'il voit le ministre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la superstition.

Les Midas mitrés triomphent, dans ce siècle, des Voltaire et des grands hommes! mais c'est apparemment le siècle où les ignorants doivent en tous genres être préférés, en France, aux savants et aux habiles gens. *O tempora! ô mores!*

Quarante savants perroquets,
 Tour-à-tour maîtres et valets
 De l'usage et de la grammaire,
 Placés au Parnasse français,
 Vous en ont donc exclu, Voltaire?
 C'est sans doute par vanité;
 Ce refus n'est pas ridicule :

Une aussi brillante clarté
Eût de leur faible crépuscule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France est le seul pays en Europe où les ânes¹ et les sots puissent à présent faire fortune. Je vous envoie l'avant-propos de mes *Mémoires*; le reste n'est point ostensible.

Je ne vous écris point aussi souvent que je le voudrais; ne vous en prenez point à moi, mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher Voltaire; ne m'oubliez point, malgré mon silence, et croyez que sur le sujet de l'amitié, je ne pense pas moins à vous qu'autrefois. FÉDÉRIC.

80. — DU ROI.

À Potsdam, le 15 juin.

Quand votre ami, tranquille philosophe,
Sur son vaisseau, qu'il a soustrait aux vents,
Voit à regret l'illustre catastrophe
Que le destin fait tomber sur les grands,

je voudrais que vous vinssiez une fois à Berlin pour y rester, et que vous eussiez la force de soustraire votre légère nacelle aux bourrasques et aux vents qui l'ont battue si souvent en France. Comment, mon cher Voltaire, pouvez-vous souffrir que l'on vous exclue ignominieusement de l'académie, et qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville, je ne m'accommoderais point de ce contraste;

¹ Voyez ce qui est dit de Boyer, évêque de Mirepoix, dans le Commentaire sur la vie de l'auteur de *la Henriade*, tome I^{er} de cette édition.

et de plus , la légèreté des Français ne leur permet pas d'être jamais constants dans leurs suffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ses jugements à votre égard ; quittez un pays où les Belle-Isle, les Chauvelin , et les Voltaire , ne trouvent point de protection. Adieu. FÉDÉRIC.

Envoyez-moi *la Pucelle* , ou je vous renie.

81. — DU ROI.

A Magdebourg, le 25 juin.

Oui, votre mérite proscrit
Et persécuté par l'envie,
Dans Berlin, qui vous applaudit,
Aura son temple et sa patrie.

Je suis jusqu'à présent plus errant que le juif que d'Argens fait écrire et voyager. Nouveau Sisyphe, je fais tourner la roue à laquelle je suis condamné de travailler ; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulsion au mouvement de mon petit état, affermissant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus, et donnant lieu à de nouveaux ; enfin corrigeant des fautes et en faisant de semblables. Cette vie tumultueuse pourra durer deux mois, si le lutin qui me promène n'a résolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les ressorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui parfois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaisir de vous y voir, ce me sera très agréable ; car je crois,

Pour tout malade inquiété,

A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
 Exilé par la faculté
 Pour se baigner et se morfondre,
 Et se tuer pour la santé,
 Que Voltaire est un grand remède;
 Que deux mots et son air malin
 Savent dissiper le chagrin,
 Et que son pouvoir ne le cède
 A Hippocrate ni Galien.

De là, si vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établissement dont je me flatte que vous serez satisfait, et surtout d'être au-dessus des tracasseries et des persécutions des bigots. Vous avez souffert trop d'avaries en France pour y pouvoir rester avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des Midas occupent les premiers emplois.

Adieu, cher Voltaire; mandez-moi, je vous prie, vos sentiments, et soyez sûr des miens. FÉDÉRIC.

82. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, le 28 juin.

Sous vos magnifiques lambris,
 Très dorés autrefois, maintenant très pourris,
 Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
 O mon maître, je vous écris,
 Navré d'une douleur profonde!
 Je suis dans votre vieille cour,
 Mais je veux une cour nouvelle,
 Une cour où les arts ont fixé leur séjour,
 Une cour où mon roi les suit et les appelle,
 Et les protège tour-à-tour.
 Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à David Gérard, et le dessus était à M. Frédéric-Hof. Or David Gérard n'est pas sans doute assez imbécile pour ne pas sentir que ce M. Frédéric-Hof est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à La Haye, chez M. de Podevilz, les ordres de votre humanité, et le forespan de votre majesté.

Que je voie encore une fois le grand Frédéric, et que je ne voie point ce cuistre de Boyer, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand roi, si votre diable
 Vous promène au son du tambour
 Dans Stetin ou dans Magdebourg,
 Mon bon ange, plus favorable,
 Va me conduire à votre cour
 Au son de votre lyre aimable.

Je suis ici chez votre digne et aimable ministre, qui est inconsolable, et qui ne dort ni ne mange parceque les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province,
 Pour voir mon héros et mon prince?

(*Le reste manque.*)

83. — DU ROI.

A Reinsberg, le 3 juillet.

Je vous envoie le passeport pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne seront pas des Bucéphales qui vous mèneront, ce ne seront pas des Pégases non plus ; mais je les aimerai davantage, puisqu'ils amèneront Apollon à Berlin.

Vous y serez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stetin, de là pour la Silésie ; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu.

FÉDÉRIC.

84. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, dans votre vaste et ruiné palais,
ce 13 juillet.

Mon roi, je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte ; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez donc, mon adorable monarque, que l'ame qui est si mal à son aise dans ce chétif corps ne se mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre majesté. Si elle est pour quelques semaines à Berlin, j'y vole ; si elle court toujours, et si du fond de la Silésie elle va à Aix-la-Chapelle, j'irai l'y attendre

dans un bain chaud, qui le sera moins que votre imagination.

J'ai l'honneur de lui envoyer une dose d'opium dans ses courses; c'est un paquet de phrases académiques. Sa majesté y verra le discours de Maupertuis, accompagné de quelques remarques de madame du Châtelet. Plût à Dieu que les Français ne fissent pas d'autres fautes que celles que madame du Châtelet a crayonnées! L'empereur aurait la Bohême, et du moins souperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage; les seuls mousquetaires, au nombre de deux cent cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant; la grande quantité de notre noblesse tuée ou blessée est une preuve de valeur assez incontestable. Que ne ferait point cette nation si elle était commandée par un prince tel que vous!

Si elle a du courage, son ministère a de la fermeté; et une nouvelle armée sur la Meuse donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Espagne à peu près conclu; c'est une nouvelle scène sur le théâtre; et ce qui se passe en Suède peut encore changer la face du nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
 Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
 Ses yeux toujours perçants, ses yeux toujours ouverts,
 Regardent les erreurs du chétif univers:

Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'empire;
 Il voit les fiers Anglais, ces souverains des mers,
 Faux désintéressés qu'un faux espoir attire,
 S'enivrant sur le Mein de succès fort légers,
 Traîner sous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
 Ces Bataves pesants dont la moitié soupire;
 Il voit Broglio qui se retire,
 Agissant, raisonnant, et parlant de travers;
 Il voit tout, et n'en fait que rire,
 Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre;
 mais le plus grand de mes transports est le desir de
 voir votre majesté. Où la verrai-je? où serai-je heu-
 reux? sera-ce à Berlin? sera-ce à Aix-la-Chapelle?

Je suis à vos pieds, monarque charmant, homme
 unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

85. — DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

Grand roi, j'aime fort les héros,
 Lorsque leur esprit s'abandonne
 Aux doux passe-temps, aux bons mots;
 Car alors ils sont en repos,
 Et ne font de tort à personne.
 J'aime César, ce bel esprit,
 César dont la main fortunée,
 A tous les lauriers destinée,
 Agrandit Rome, et lui prescrit
 Un autre ciel, une autre année.
 J'aime César entre les bras
 De la maltresse qui lui cède;
 Je ris et ne me fâche pas
 De le voir, jeune et plein d'appas,
 Dessus et dessous Nicomède.
 Je l'admire plus que Caton,

Car il est tendre et magnanime,
 Éloquent comme Cicéron,
 Et tantôt gai, tantôt sublime
 Comme un roi dont je tais le nom.
 Mais je perds un peu de l'estime
 Quand il passe le Rubicon,
 Et je pleure quand ce grand homme,
 Bon poète et bon orateur,
 Ayant tant combattu pour Rome,
 Combat Rome pour son malheur.

Vous êtes plus heureux, sire, après votre prise de la Silésie, que votre devancier après Pharsale. Vous écrivez comme lui des commentaires; vous aimez comme lui la société; vous en faites le charme; vous m'envoyez des vers bien jolis, et une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repousse. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui écrivit, et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ses pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raison doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand roi, avec ma franchise impertinente, que je trouve que vous vous sacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos Mémoires. Pardon, ou plutôt point de pardon; vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher? N'aviez-vous pas des droits très réels sur la Silésie; du moins sur la plus grande partie; et le déni de justice ne vous autorisait-il pas

assez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais sur tous les articles je trouve votre majesté trop bonne , et elle est bien justifiée de jour en jour. Votre majesté est avec moi une coquette bien séduisante ; elle me donne assez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller passer quelques jours auprès de mon héros ? il a serré tous ses tonnerres , et il badine avec sa lyre ; ici on ne badine point , et s'il tonne , c'est sur nous. Ce vilain Mirepoix est aussi dur , aussi fanatique , aussi impérieux , que le cardinal de Fleury était doux , accommodant , et poli. Oh ! qu'il fera regretter ce bon-homme ! et que le précepteur de notre dauphin est loin du précepteur de notre roi ! Le choix que sa majesté a fait de lui est le seul qui ait affligé notre nation ; tous nos autres ministres sont aimés ; le roi l'est. Il s'applique , il travaille , il est juste , et il aime de tout son cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que Mirepoix qui obscurcisse la sérénité du ciel de Versailles et de Paris ; il répand un nuage bien sombre sur les belles-lettres ; on est au désespoir de voir Boyer à la place des Fénélon et des Bossuet : il est né persécuteur. Je ne sais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été aussi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingt mille livres de rente ; le premier appartement qu'il a eu à Paris est celui de la reine , et tout le monde s'attend à voir au premier jour sa tête , que votre majesté appelle si bien une tête d'âne , ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

Il est vrai que ce n'est pas lui qui a fait *Marie-Ala-coque* ; mais, sire, il n'est pas vrai non plus que j'aie écrit à l'auteur de *Marie-Ala-coque* la lettre qu'on s'est plu à faire courir sous mon nom ; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me suis plaint à lui très vivement et très inutilement des calomnies de ses délateurs et de ses espions. Je ne fléchis point le genou devant Baal ; et autant que je respecte mon roi, autant je méprise ceux qui, à l'ombre de son autorité, abusent de leur place, et qui ne sont grands que pour faire du mal.

Vous seul, sire, me consolez de tout ce que je vois ; et quand je suis prêt à pleurer sur la décadence des arts, je me dis, Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui est la gloire de son siècle ; je me dis enfin, Je le verrai bientôt, ce monarque charmant, ce roi homme, ce Chaulieu couronné, ce Tacite, ce Xénophon ; oui, je veux partir ; madame du Châtelet ne pourra m'en empêcher ; je quitterai Minerve pour Apollon. Vous êtes, sire, ma plus grande passion, et il faut bien se contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très profond respect, etc.

86. — DU ROI.

A Potsdam, le 20 août.

Je ne suis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison et le dieu des beaux vers
Président tous les deux à vos brillants concerts ;

Vous déridant le front et voulant nous instruire,
 Vos vers de Juvénal empruntent la satire.
 Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
 Et de l'hyssope au cèdre il n'est rien d'épargné.
 Malheur à Mirepoix si son panégyrique
 Se prononce jamais en style académique !
 Les arts, qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
 Renverseront sa tombe avec leurs propres mains ;
 Et la fade oraison que lui fera Neuville
 Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser,
 car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules
ad secula seculorum.

Je ne vais point à Aix, comme je me l'étais proposé.
 Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome poli-
 tique, et qu'en cette qualité mon estomac est obligé de
 prendre ses combinaisons des affaires européennes ; ce
 qui ne l'accommodé pas toujours.

Il me semble, mon cher Voltaire, que vous êtes un
 peu dans le goût de la girouette du Parnasse, et que
 vous ne vous êtes pas encore décidé sur le parti que
 vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus ;
 car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je
 pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de
 la France est peint avec de très belles couleurs, mais
 vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui
 fuit trois ans de suite, et qui est battue partout où elle
 se présente, n'est pas assurément une troupe de Cé-
 sars ni d'Alexandres.

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre ;
 ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale.*

87. — DU ROI.

A Potsdam, le 24 août.

Ce sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'Apollon français descendre de son Parnasse en ma faveur, et s'humaniser un peu avec la canaille pro-saïque ! Je vous prie, mon cher Voltaire, apportez avec vous bonne provision d'indulgence, et surtout qu'aucun grammairien ne mesure à la toise la longueur de nos phrases, et ne nous punisse de la sottise d'un solécisme. Vous verrez une troupe de comédiens qui se forment, une académie naissante, mais surtout beaucoup de personnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'âne de Mirepoix. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par devant et les autres par derrière, plus versés dans la théologie d'Épicure que dans celle de saint Paul, par conséquent bonnes gens, qui ne persécutent personne, et qui ne disposent précisément que des charges de marguillier et des places de chantre, auxquelles vous n'aspirez point.

Apportez au moins en venant
 Cette vierge si découpée
 Qui brillait plus dans la mêlée
 Que tous vos héros d'à présent ;
 Que ce Broglio toujours fuyant,
 Réduisant sa troupe en fumée ;
 Que Maillebois toujours errant,
 Menant promener son armée ;
 Que Ségur le capituleur,
 Et les autres transis de peur.

Je vous montrerai de mes Mémoires ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils sont vrais, et par conséquent d'une nature à ne paraître qu'après le siècle.

Adieu, cher Voltaire; à revoir. FÉDÉRIC.

88. — DU ROI.

A Potsdam, le 15 septembre.

Vous me dites tant de bien de la France et de son roi, qu'il serait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets, et toutes les républiques de semblables citoyens. C'est ce qui fait véritablement la force des états, lorsqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à souhaiter que la France et la Suède eussent eu des militaires qui pensassent comme vous; mais il est bien sûr, quoi que vous puissiez dire, que la faiblesse des généraux et la timidité des conseils ont presque perdu de réputation ces deux nations; dont le nom seul inspirait, il n'y a pas un demi-siècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ses alliés? Quel exemple pour l'Europe que la paix secrète que fit le cardinal de Fleury à l'insu de l'Espagne et du roi de Sardaigne! il abandonna le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, et acquit la Lorraine. Quel exemple inouï que la manière dont la France abandonne l'empereur, sacrifie la Bavière, et réduit ce prince si respectable dans la dernière misère; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la situa-

tion la plus affreuse où puisse se trouver un particulier ! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Russie, lorsque nous étions le mieux liés ! Quelles propositions n'a-t-on pas faites à Mayence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire afin d'allumer une nouvelle guerre ! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorsqu'ils devraient montrer de la fermeté ; et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs discours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles !

Cependant cette nation est la plus charmante de l'Europe ; et si elle n'est pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne sagement, et qui s'acquiert l'estime de l'Europe entière, peut lui rendre son ancienne splendeur, que les Broglio et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipsee.

C'est assurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite que de rétablir ce que les autres ont gâté ; et jamais souverain ne peut acquérir plus de gloire que lorsqu'il défend ses peuples contre des ennemis furieux, et que, faisant changer la situation des affaires, il trouve le moyen de réduire ses adversaires à lui demander la paix humblement.

J'admire tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains de l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès.

Mais je n'y pense pas de vous parler politique ; c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poésie ; mais ne peut pas qui veut ; et lorsque

vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanton qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en rasade à un fluet qui tout au plus peut supporter de l'eau.

Adieu, cher Voltaire; veuille le ciel vous préserver des insomnies, de la fièvre, et des fâcheux! FÉDÉRIC.

89. — M. DE VOLTAIRE.

C'est vous qui savez captiver
 Mon cœur aux autres rois rebelle;
 C'est vous en qui je dois trouver
 Une douceur toujours nouvelle :
 C'est chez vous qu'il faut achever
 Ma vieille histoire universelle,
 Dépuceler, enjoliver,
 Dans vingt chants, Jeanne la Pucelle,
 Et surtout à jamais braver
 Des dévots l'infame séquelle.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous serais moins agréable si je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre majesté, j'aurai l'ame plus à l'aise.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme Destouches et Prior, deux poètes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, sans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes

m'écrire de Potsdam, qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Mayence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre majesté a su que le roi de France a donné des subsides à l'empereur, et vous ne doutez pas, je crois, à présent, que ce Hatzel, qui a négocié ou plutôt brouillé à Mayence, ne soit un téméraire qui serait puni si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'ose dire qu'ils feront un très bon effet; car si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires, et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables. Ils feront de plus le bonheur de ma vie; je montrerai votre lettre au roi; et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai.

Soyez très persuadé du bon effet qu'elle fera: je ne serai point suspect, et ce sera le second de mes beaux

jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours, ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

90. — DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE PRUSSE,

AVEC LES RÉPONSES DE CELUI-CI EN MARGE*.

Votre majesté aurait-elle assez de bonté pour mettre en marge ses réflexions et ses ordres?

VOLTAIRE.

1^o Votre majesté saura que le sieur Bassecour, premier bourgmestre d'Amsterdam, est venu prier M. de Laille, ministre de France, de faire des propositions de paix. Laille a répondu que si les Hollandais avaient des offres à faire, le roi son maître pourrait les écouter.

FRÉDÉRIC.

1^o Ce Bassecour est apparemment celui qui a soin d'engraisser les chapons et les coqs-d'Inde pour leurs hautes-puissances?

* Cette note ou lettre, dont Voltaire fait mention dans ses *Mémoires* (tome I^{er} de cette édition), a été imprimée dans la *Décade philosophique*, du 10 messidor an VII, avec la note suivante :

N. B. Nous imprimons cette pièce sur une copie au bas de laquelle est écrit, de la main de Beaumarchais :

« Je certifie cette lettre et la réponse exactement conformes à l'original écrit de la main de Voltaire et de Frédéric, lequel est entre mes mains. »

Ce 9 thermidor an VI de la république française.

Signé CARON BEAUMARCHAIS.

2° N'est-il pas clair que le parti pacifique l'emportera infailliblement en Hollande, puisque Bassecour, l'un des plus déterminés à la guerre, commence à parler de paix? N'est-il pas clair que la France montre de la vigueur et de la sagesse?

3° Dans ces circonstances, si votre majesté parlait en maître, si elle donnait l'exemple aux princes de l'empire d'assembler une armée de neutralité, n'arracherait-elle pas le sceptre de l'Europe des mains des Anglais, qui vous bravent, et qui parlent hautement de vous d'une manière révoltante, aussi bien que le parti des Bentinck, des Fagel, des Obdam? Je les ai entendus, et je ne vous dis rien que de très véritable.

4° Ne vous couvrez-vous pas d'une gloire immortelle en vous déclarant efficacement le protecteur de l'empire? et n'est-il pas de votre plus pressant intérêt d'empêcher que les Anglais ne fassent votre ennemi le grand-duc roi des Romains?

5° Quiconque a parlé seulement un quart d'heure au duc d'Aremberg, au comte de Har-

2° J'admire la sagesse de la France; mais Dieu me préserve à jamais de l'imiter.

3° Ceci serait plus beau dans une ode que dans la réalité. Je me soucie fort peu de ce que les Hollandais et Anglais disent, d'autant plus que je n'entends point leur patois.

4° La France a plus d'intérêt que la Prusse de l'empêcher; et en cela, cher Voltaire, vous êtes mal informé; car on ne peut faire une élection de roi des Romains sans le consentement unanime de l'empire; ainsi vous sentez bien que cela dépend toujours de moi.

5° On les y recevra, biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

rac, au lord Stairs, à tous les partisans d'Autriche, leur a entendu dire qu'ils brûlent d'ouvrir la campagne en Silésie; avez-vous en ce cas, sire, un autre allié que la France? et, quelque puissant que voussoyez, un allié vous est-il inutile? Vous connaissez les ressources de la maison d'Autriche, et combien de princes sont unis à elle. Mais résisteraient-ils à votre puissance jointe à celle de la maison de Bourbon?

6° Si vous faites seulement marcher des troupes à Clèves, n'inspirez-vous pas la terreur et le respect, sans craindre que l'on ose vous faire la guerre? N'est-ce pas au contraire le seul moyen de forcer les Hollandais à concourir, sous vos ordres, à la pacification de l'empire et au rétablissement de l'empereur, qui vous devra deux fois son trône, et qui aidera à la splendeur du vôtre?

7° Quelque parti que votre majesté prenne, daignera-t-elle se confier à moi comme à son serviteur, comme à celui qui desire de passer ses jours à votre cour? voudra-t-elle que j'aie l'honneur de l'accompagner à Bareithl? et si elle a cette bonté, veut-elle bien me le déclarer,

6° Vous voulez donc qu'en vrai dieu de machine
J'arrive pour le dénouement;
Qu'aux Anglais, aux pandours, à ce peuple insolent,
J'aïlle donner la discipline?
Mais examinez mieux ma mine;
Je ne suis pas assez méchant.

7° Si vous voulez venir à Bareithl, je serai bien aise de vous y voir, pourvu que le voyage ne dérange pas votre santé. Il dépendra donc de vous de prendre quelles mesures vous jugerez à propos.

afin que j'aie le temps de me préparer pour ce voyage ? Pour peu qu'elle daigne m'écrire quelque chose de favorable dans la lettre projetée, cela suffira pour me procurer le bonheur où j'aspire depuis six ans de vivre auprès d'elle.

8° Si pendant le court séjour que je dois faire cette automne auprès de votre majesté elle pouvait me rendre porteur de quelque nouvelle agréable à ma cour, je la supplierais de m'honorer d'une telle commission.

8° Je ne suis dans aucune liaison avec la France. Je n'ai rien à craindre ni à espérer d'elle. Si vous voulez, je ferai un panégyrique de Louis XV, où il n'y aura pas un mot de vrai ; mais quant aux affaires politiques, il n'en est aucune à présent qui nous lie ensemble ; et d'autant plus, ce n'est point à moi à parler le premier. Si l'on me demande quelque chose, il est temps d'y répondre ; mais vous, qui êtes si raisonnable, sentez bien le ridicule dont je me chargerais si je donnais des projets politiques à la France sans à-propos, et de plus écrits de ma propre main.

9° Faites tout ce qu'il vous plaira : j'aimerai toujours votre majesté de tout mon cœur. V. des folies et des choses qui me donneraient à jamais un ridicule dans l'Europe, et seraient dans le fond contraires à mes intérêts et à ma gloire. La seule commission que je puisse vous donner pour la France, c'est de leur conseiller de se conduire plus sagement qu'ils n'ont fait jusqu'à présent.

9° Je vous aime de tout mon cœur, je vous estime, je ferai tout pour vous avoir, hormis

^ Cette monarchie est un corps très fort, sans ame, et sans nerf. F.

91. — DU ROI.

Le 7 octobre.

La France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher Voltaire, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir ; et pour obliger un homme, il faut entrer dans sa façon de penser.

Choisissez appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie ; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'est à moi à pourvoir au reste. Vous serez toujours libre et entièrement maître de votre sort : je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, et je profiterai des moments qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je serai toujours le même envers vous. Adieu. FÉDÉRIC.

92. — DE M. DE VOLTAIRE.

A La Haye, ce 28 octobre.

Sire, vous voyagez toujours comme un aigle, et moi, comme une tortue ; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre majesté ? J'arrive enfin en Hollande ; la première chose que j'y vois, c'est un

papier anglais où votre *Anti-Machiavel* est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France.

Ainsi donc vous êtes cité
 Par les auteurs comme auteur grave;
 Comme roi politique et brave,
 Des rois vous êtes respecté;
 Chacun vous craint; nul ne vous brave:
 Le taciturne et froid Batave,
 Amoureux de sa liberté,
 Le Russe, né pour être esclave;
 Ménagent votre majesté.
 Vous auriez, ma foi, tout dompté
 Sur le Danube et sur la Save,
 Et le double cou si vanté
 De l'aigle jadis redouté
 Eût été coupé comme rave;
 Mais vous vous êtes arrêté:
 Maintenant votre main se lave
 Des malheurs du monde agité;
 Pour comble de félicité,
 Vous possédez dans votre cave
 De ce tokai dont j'ai tâté:
 Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je songe à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard, mes chers amis,
 Dépêchez, préparez ma chambre,
 Un pupitre pour mes écrits,
 Avec quelques flacons remplis
 De ce jus divin de septembre,
 Non cet ennemi du gôsier

Fabriqué de la main profane
 De ce Liégeois nommé Lognier;
 Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
 Et je l'ai dit à haute voix;
 Je le redis, je le condamne
 A n'être bu que par des rois.
 J'aime mieux la simple nature
 Du vin qu'on recueille à Bordeaux;
 Car je préfère la lecture
 D'un écrivain sage en propos,
 A ce frelaté de Voiture,
 Et plus encore à Marivaux.

93. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre.

Est-il vrai que dans votre cour
 Vous avez placé, cette automne,
 Dans les meubles de la couronne,
 La peau de ce fameux tambour
 Que Zisca fit de sa personne?

La peau d'un grand homme enterré
 D'ordinaire est bien peu de chose;
 Et, malgré son apothéose,
 Par les vers il est dévoré.

Le seul Zisca fut préservé
 Du destin de la tombe noire:
 Grâce à son tambour conservé,
 Sa peau dure autant que sa gloire.

C'est un sort assez singulier.
 Ah! chétifs mortels que nous sommes!
 Pour sauver la peau des grands hommes,
 Il faut la faire corroyer.

O mon roi! conservez la vôtre;

Car le bon Dieu, qui vous la fit,
Ne saurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'esprit.

Il n'est pas infiniment respectueux de pousser un grand roi de questions; mais on en usait ainsi avec Salomon, et il faut bien, sire, que le Salomon du nord s'accoutume à éclairer son monde.

Sa majesté me permettra donc que j'ose lui demander encore ce que c'est qu'un arc trouvé à Glatz. Votre majesté me dira peut-être qu'il faut m'adresser à Jordan; mais ce Jordan, sire, est un paresseux, tout aimable qu'il est; et vous avez plus tôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille, qui est une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de Titus. Votre majesté, et la reine-mère, et madame la princesse Ulrique, ne se remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cent mille hommes avec laquelle je devais enlever la princesse, mais en récompense le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cent vingt-cinq mille hommes y compris les invalides: ce sont trois cent mille chiens de chasse qu'on a peine à retenir; ils jappent, ils crient, ils se débattent, et cassent leurs laisses pour courir sus aux Anglais, et à leurs pesants serviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureusement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus semblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre majesté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai osé faire force questions à votre majesté, je lui ferai un petit conte, mais c'est en cas qu'elle ne le sache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame Adélaïde, troisième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans sa poche, se releva pendant la nuit, s'habilla toute seule, et sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et secourir l'empereur; mais si elle apprend que votre majesté s'en mêle, elle dormira tranquillement désormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté, nos troupes sont en marche pour aller prendre le Vieux-Brisach. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une singulière anecdote dans cette ville de Lille: c'est que, tandis qu'elle fut assiégée par le duc de Marlborough, on y joua la comédie tous les jours, et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, sire, que voilà une nation née pour le plaisir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre majesté pour ce pauvre Courtils, qui est à Spandau sans nez¹.

Je suis pour jamais aux pieds de votre humanité, etc.

¹ Voyez le *Commentaire historique*, tome I^{er} de cette édition.

94. — DU ROI.

A Berlin, le 4 décembre.

La peau de ce guerrier fameux
 Qui parut encor redoutable
 Aux Bohêmes, ses envieux,
 Après que le trépas hideux
 Eut envoyé son ame au diable,
 Est ici pour les curieux.
 Quand un jour votre ame légère
 Passera sur l'esquif fameux
 Pour aller dans cet hémisphère
 Inventé par les songe-creux,
 Les restes de votre figure,
 Immortels malgré le trépas,
 Donneront de la tablature
 A nos modernes Marsyas.

Oui, la peau de Ziscã, ou pour mieux dire le tambour de Zisca, est une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je suis bien aise que vous soyez arrivé en bonne santé à Lille; je craignais toujours les chutes de carrosse.

Vous voilà plus enthousiasmé que jamais de quinze cents galeux de Français qui se sont placés sur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de sortir. Il faut que vous soyez bien pauvres en grands événements, puisque vous faites tant de bruit pour ces vétilles, mais trêve de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous serez à

La Haye, de fameux ministres lorsque Carteret y passera, et des héros lorsque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à son île.

Federicus Voltarium salutat.

95. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier 1744.

Sire, je reçois à-la-fois de quoi faire tourner plus d'une tête : une ancienne lettre de votre majesté, datée du 29 de novembre ; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie ; le portrait de sa majesté la reine-mère, celui de madame la princesse Ulrique ; et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmants du grand Frédéric, qui commencent ainsi :

Quitterez-vous bien sûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie ?

M. le marquis de Fénélon avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des Hollandais. Enfin me voilà en possession ; j'ai baisé tous les portraits ; madame la princesse Ulrique en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas ;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

J'en ai fait autant, sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la

miniature de son altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son ?
 D'où vient cette profusion
 De belles rimes redoublées ?
 Par qui les muses appelées
 Ont-elles quitté l'Hélicon ?
 Est-ce Bernard, mon compagnon,
 Qui de fleurs sème les allées
 Des jardins du sacré vallon ?
 Est-ce l'architecte Amphion,
 Par qui les pierres assemblées
 S'arrangent sous son violon ?
 Est-ce le charmant Arion
 Chantant sur les plaines salées ?
 C'est mon prince, ou c'est Apollon.

Au doux son de tant de merveilles,
 J'entends braire près d'un chardon
 L'animal à longues oreilles
 De qui vous devinez le nom¹.
 Il nous dit de sa voix pesante :
 N'admirez plus la voix brillante
 De ce roi, poète, orateur ;
 Auprès de moi que peut-il être ?
 Il n'est que roi, je suis son maître ;
 Car des rois je suis précepteur.

Oui, tu l'es ; autrefois Achille
 Soumit son enfance docile
 A ce singulier animal
 Moitié sage, moitié cheval :
 Mon cher précepteur, c'est dommage ;
 Mais quand le ciel t'a fabriqué,
 Il n'acheva pas son ouvrage :
 Une des moitiés a manqué.

¹ Il est probablement ici question de Boyer.

96. — DU ROI.

Du 7 avril.

.....

 Enfin, malgré que j'en aie, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inspirait !

Votre *Méropé* m'a été rendue, et j'ai fait la commission de l'auteur en distribuant son livre. Je ne m'étonne point du succès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites la rendent, par la sagesse, la conduite, la vraisemblance, et l'intérêt, supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique *Mahomet* ait plus de force, et *Brutus*, de plus beaux vers.

Ma sœur Ulrique voit votre rêve^r accompli en partie; un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ses talents lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à Rothembourg, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés, comme les charmes de Circé; mais j'espère que Rothembourg échappera à la métamorphose.

^r Voyez la petite pièce de vers, *Souvent un peu de vérité*, etc., POÉSIES, tome XIV, et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal par les vers infames que les vils détracteurs de M. de Voltaire ont osé supposer.

Adieu, admirable historien, grand poète, charmant auteur de cette *Pucelle*, invisible, et triste prisonnière de Circé; adieu à l'amant de la cuisinière de Valori, de madame du Châtelet, et de ma sœur. Je me recommande à la protection de tous vos talents, et surtout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amusements. FÉDÉRIC.

On démeuble la maison que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

97. — DE M. DE VOLTAIRE¹.

Paris, 22 septembre 1746.

Sire, votre personne me sera toujours chère, comme votre nom sera toujours respectable à vos ennemis mêmes, et glorieux dans la postérité. Le sieur Thiriot m'apprit, il y a quelques mois, que vous aviez perdu, dans le tumulte d'une de vos victoires, ce commencement de l'*Histoire de Louis XIV*, que j'avais eu l'honneur de remettre entre les mains de votre majesté. J'envoyai quelques jours après à Cirey chercher le manuscrit original sur lequel je fis faire une nouvelle copie. M. de Maupertuis partit de Paris avant que cette copie fût prête, sans quoi je l'en aurais chargé; il me dit l'étrange raison alléguée par le sieur Thiriot à votre majesté même, par laquelle ledit Thiriot s'excusait de faire cet envoi. C'est ce qui m'a déterminé à presser les copistes, et à leur faire quitter tout autre ouvrage. J'ai donc porté l'*Histoire de Louis XIV* chez

¹ On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes.

le correspondant du sieur Jordan, et votre majesté la recevra probablement avec cette lettre.

Si vous aviez, sire, daigné vous adresser à moi, vos ordres n'en auraient pas été, à la vérité, exécutés plus tôt, puisqu'il a fallu le temps d'envoyer à Cirey; mais vous m'auriez donné une marque de confiance et de bonté que j'étais en droit d'attendre. Car, quoique ma destinée m'ait forcé de vivre loin de votre cour, elle n'a pu assurément rien diminuer des sentiments qui m'attacheront à vous jusqu'au dernier jour de ma vie.

Non seulement je vous envoie, sire, cette Histoire; mais je ferai tenir aussi à votre majesté la tragédie de *Sémiramis*, que j'avais faite pour la dauphine*, qui nous a été enlevée. Je n'ai pu vous donner *la Pucelle*; il faudrait pour cela user de violence, et la violence n'est bonne qu'avec les pandours et les hussards¹. C'est malgré moi que je ne remets pas entre vos mains tout ce que j'ai pu jamais faire; il est juste que l'homme de la terre le plus capable d'en juger en soit le possesseur. Je ne crois pas que dorénavant ma santé me permette de travailler beaucoup, je suis tombé enfin dans un état auquel je ne crois pas qu'il y ait de ressource. J'attends la mort patiemment; et si votre majesté veut le permettre, j'aurai soin que tous mes manuscrits vous soient fidèlement remis après ma mort, et votre majesté en disposera comme elle voudra. C'est

* Voyez l'avertissement mis à la tête de cette tragédie.

¹ Voyez, pour l'explication de ce passage, la lettre de M. de Voltaire de la fin de juillet 1737, dans laquelle il dit que *la Pucelle* est entre les mains de madame du Châtelet, qui ne veut pas s'en saisir.

déjà pour moi une idée bien consolante de penser que tout ce qui m'a occupé pendant ma vie ne passera que dans les mains du grand Frédéric.

Je sais que votre majesté a ordonné au sieur Thriot de lui envoyer toutes les éditions qu'il aura pu recouvrer ; mais elles sont toutes si informes et si fautives, qu'il n'y en a aucune que je puisse adopter. Celle des Ledet est une des plus mauvaises ; et surtout leur sixième volume serait punissable, si on savait en Hollande punir la licence des libraires.

Votre majesté ne sera peut-être pas fâchée d'apprendre que les armes du roi mon maître et ses succès en Flandre ont prévenu de nouvelles prévarications de la part des libraires hollandais. Un secrétaire, que malheureusement madame du Châtelet m'avait donné elle-même, avait pris la peine de transcrire à Bruxelles plusieurs de mes lettres et de celles de madame du Châtelet, plusieurs même de votre majesté, et les avait mises en dépôt chez une marchande de Bruxelles nommée Desvignes, qui demeure à l'en-seigne du *Ruban bleu**. Cette femme en avait vendu une partie aux Ledet, qui les ont imprimées dans leur sixième volume ; et elle était en marché du reste, lorsque le roi mon maître prit Bruxelles. Nous nous adressâmes sur-le-champ à M. de Sechelles, nommé intendant des pays conquis. Il fit une descente chez la Desvignes, se saisit des papiers, et les renvoya à madame la marquise du Châtelet.

Au reste, sire, madame du Châtelet et moi nous sommes toujours pénétrés de la même vénération pour

* Voyez plus bas la lettre 105.

votre majesté, et elle vous donne sans difficulté la préférence sur toutes les monades de Leibnitz. Tout sert à la faire souvenir de vous : votre portrait, qui est dans sa chambre à la droite de Louis XIV ; vos médailles *, qui sont entre celles de Newton et de Marlborough ; votre couvert avec lequel elle mange souvent ; enfin votre réputation qui est présente partout et à tous les moments.

Pour moi, sire, je n'ai d'autre regret dans ce monde que celui de ne plus voir le grand homme qui en est l'ornement. J'achève paisiblement ma carrière ; et je la finirai en vous protestant que j'aurai toujours vécu avec le plus véritable attachement et le plus profond respect, etc.

98. — DÙ ROI.

A Berlin, le 18 décembre.

Le marquis de Paulmi sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par Apollon même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de Richelieu ne le conduise pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talents de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade ; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris, la France, et l'Europe entière.

* Voir ci-dessus la lettre 95.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agréments dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laisserai faire. Confessez-vous, faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles, recevez à-la-fois les sept sacrements, si vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre soi-disant agonie, je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de Saxe. Certes vous autres Français vous êtes étonnants. Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres, et vos poètes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes !

Les anecdotes sur la vie privée de Louis XIV m'ont fait bien du plaisir, quoique à la vérité je n'y aie pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44, et que vous missiez la dernière main au *Siècle de Louis-le-Grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'est en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'est aux hommes de faire de grandes choses, et à la postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs actions.

Croyez-moi, achevez *la Pucelle*. Il vaut mieux déri-der le front des honnêtes gens que de faire des ga-

zettes pour des polissons. Un Hercule enchaîné et retenu par trop d'entraves doit perdre sa force et devenir plus flasque que le lâche Paris.

Il semble que le dauphin ne se marie que pour exercer votre génie. *Sémiramis* fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville s'intéresse à son sort; c'est notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aie faite de ma vie. Pour vous, qui n'êtes qu'un inconstant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, si je ne faisais grâce à vous et à tous les Français en faveur de Louis XV!

Adieu; les vêpres de la comédie sonnent. Barbarin, Cochois, Hauteville, m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'est pourquoi je ne saurais refuser mon estime à l'auteur de *la Henriade*. FÉDÉRIC.

99. — DE M. DE VOLTAIRE:

A Paris, ce 9 février 1747.

Sire, eh bien! vous aurez *Sémiramis*, elle n'est pas à l'eau rose; c'est ce qui fait que je ne la donne pas à notre peuple de sybarites; mais à un roi qui pense comme on pensait en France du temps du grand Corneille et du grand Condé, et qui veut qu'une tragédie soit tragique, et une comédie, comique.

Dieu me préserve, sire, de faire imprimer l'*Histoire*

de la guerre de 1741 ! Ce sont de ces fruits que le temps seul peut mûrir ; je n'ai fait assurément ni un panegyrique, ni une satire ; mais plus j'aime la vérité, et moins je dois la prodiguer. J'ai travaillé sur les mémoires et sur les lettres des généraux et des ministres. Ce sont des matériaux pour la postérité ; car sur quels fondements bâtirait-on l'histoire, si les contemporains ne laissaient pas de quoi élever l'édifice ? César écrivit ses *Commentaires*, et vous écrivez les vôtres ; mais où sont les acteurs qui puissent ainsi rendre compte du grand rôle qu'ils ont joué ? Le maréchal de Broglie était-il homme à faire des commentaires ? Au reste, sire, je suis très loin d'entrer dans cet horrible et ennuyeux détail de journaux de sièges, de marches, de contre-marches, de tranchées relevées, et de tout ce qui fait l'entretien d'un vieux major et d'un lieutenant colonel retiré dans sa province. Il faut que la guerre soit par elle-même quelque chose de bien vilain, puisque les détails en sont si ennuyeux. J'ai tâché de considérer cette folie humaine un peu en philosophe. J'ai représenté l'Espagne et l'Angleterre dépensant cent millions à se faire la guerre pour quatre-vingt-quinze mille livres portées en compte ; les nations détruisant réciproquement le commerce pour lequel elles combattent ; la guerre au sujet de la Pragmatique devenue comme une maladie qui change trois ou quatre fois de caractère, et qui de fièvre devient paralysie, et de paralysie, convulsion ; Rome qui donne la bénédiction et qui ouvre ses portes aux têtes de deux armées ennemies en un même jour ; un chaos d'intérêts divers qui se croisent à tout moment ; ce qui était

vrai au printemps devenu faux en automne; tout le monde criant, *La paix! la paix!* et faisant la guerre à outrance; enfin tous les fléaux qui fondent sur cette pauvre race humaine; au milieu de tout cela, un prince philosophe qui prend toujours bien son temps pour donner des batailles et des opéra; qui sait faire la guerre, la paix, et des vers et de la musique, qui réforme les abus de la justice, et qui est le plus bel esprit de l'Europe. Voilà à quoi je m'amuse, sire, quand je ne meurs point; mais je me meurs fort souvent, et je souffre beaucoup plus que ceux qui dans cette funeste guerre ont attrapé de grands coups de fusil.

J'ai revu M. le duc de Richelieu, qui est au désespoir de n'avoir pu faire sa cour au grand homme de nos jours. Il ne s'en console point, et moi je ne demande à la nature un mois ou deux de santé que pour voir encore une fois ce grand homme, avant d'aller dans le pays où Achille et Thersite, Corneille et Danchet, sont égaux. Je serai attaché à votre majesté, jusqu'à ce beau moment où l'on va savoir à point nommé ce que c'est que l'ame, l'infini, la matière, et l'essence des choses; et tant que je vivrai, j'admirerai et j'aimerai en vous l'honneur et l'exemple de cette pauvre espèce humaine. V.

100. — DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre *Sémiramis* pour Paris; on ne se donne pas non plus la peine de tra-

vaille avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un portefeuille. Je vous devine ; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, et que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciements à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues et les cabales qui puissent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe ; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événements et sur les différents effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minutes, et vous avez raison sur ce sujet ; cependant il

faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brellan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre, qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille: aussi bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté Lucrèce et Virgile jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Élysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci; ma curiosité sur l'infini et sur les

principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai , car je n'ajoute pas grand foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ;

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien ,

Et ma facilité fait grace à ta faiblesse ;

Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vu des dauphines , des fêtes , des cérémonies , et des fats : c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le petit Paulmi aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant , et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation ; il doit être à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes compliments , et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre *Pucelle* à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et les seuls qui méritent votre confiance , ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier , sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu ; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci , et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain !

101. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Versailles, ce 9 mars.

Les fileuses des destinées,
 Les Parques, ayant mille fois
 Entendu les ames damnées
 Parler là-bas de vos exploits,
 De vos rimes si bien tournées,
 De vos victoires, de vos lois,
 Et de tant de belles journées,
 Vous crurent le plus vieux des rois.
 Alors des rives du Cocyte
 A Berlin vous rendant visite,
 La Mort s'en vint avec le Temps,
 Croyant trouver des cheveux blancs,
 Front ridé, face décrépite,
 Et discours de quatre-vingts ans.
 Que l'inhumaine fut trompée !
 Elle aperçut de blonds cheveux,
 Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
 Et votre flûte, et votre épée ;
 Elle songea, pour mon bonheur,
 Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
 Et qu'Alcide par sa valeur,
 La bravèrent dans son empire.
 Dans vous, dans mon prince, elle vit*

* Variante de l'édition de Kehl :

Elle trembla quand elle vit
 Ce grand homme qui réunit
 Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide,
 Doublement elle vous craignit,
 Et, jetant son ciseau perfide,
 Chez ses sœurs elle s'en alla,
 Et pour vous le trio fila
 Une trame toute nouvelle,

Le seul homme qui réunit
 Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide;
 Doublement elle vous craignit,
 Et laissant son dard homicide,
 S'enfuit au plus vite, et partit
 Pour aller saisir la personne
 De quelque pesant cardinal,
 Ou pour achever dans Lisbonne
 Le prêtre-roi de Portugal.

Vraiment, sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je serais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaieté. La Renommée, qui a toujours ses cent-bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos états. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible; vous auriez senti toute

Brillante, dorée, immortelle,
 Et la même que pour Louis;
 Car vous êtes tous deux amis :
 Tous deux vous forcez des murailles,
 Tous deux vous gagnez des batailles
 Contre les mêmes ennemis :
 Vous régnez sur des cœurs soumis :
 L'un, à Berlin; l'autre, à Versailles.
 Tous deux un jour... mais je finis.
 Il est trop aisé de déplaire
 Quand on parle aux rois trop long-temps :
 Comparer deux héros vivants
 N'est pas une petite affaire.

la douceur d'être chéri d'une nation qui , avec tous ses défauts , est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que des Anglais ; les Italiens ne sont rien ; les Espagnols n'ont plus guère de héros , et n'ont pas un écrivain ; les monades de Leibnitz en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliseront aucun grand homme. Vous savez , sire , que je n'ai pas de prévention pour ma patrie ; mais j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monuments à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi , sire , votre péril me fit frémir , et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de Paulmi qui m'apprit que votre majesté se portait bien , et qui me rendit ma joie.

Je serais tenté de croire que les pilules de Stahl doivent faire du bien au roi de Prusse ; elles ont été inventées à Berlin , et elles m'ont presque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommo^dé mon corps cacochyme , que ne feront-elles point au tempérament d'un héros ?

* Si quelque jour elles me rendent un peu de forces , je vous demanderai assurément la permission de venir encore vous admirer ; peut-être votre majesté ne serait-elle pas fâchée de me donner ses lumières sur ce qu'elle a fait et sur ce qu'elle pense de grand. Je lui jure qu'elle ne se plaindrait pas que j'eusse donné à madame la duchesse de Virtemberg ce que je devais donner au grand Frédéric **. Elle a peut-être copié une page ou

* Tout ce qui suit manque dans l'édition de Kehl.

** Il s'agit de *la Pucelle*. Voyez la lettre du roi du 22 février précédent.

deux de ce que vous avez ; mais il est impossible qu'elle ait ce que vous n'avez pas ; je vous jure encore que le reste est à Cirey, et n'est point fait du tout pour être à présent à Paris.

La dame de Cirey, qui a été aussi alarmée que moi, vous demande la permission de vous témoigner sa joie et son attachement respectueux.

Vivez, sire, vivez, grand homme, et puissé-je vivre pour venir encore une fois baiser cette main victorieuse qui a fait et écrit de quoi aller à la postérité la plus reculée ! Vivez, vous qui êtes le plus grand homme de l'Europe, et que j'oserai aimer tendrement jusqu'à mon dernier soupir, malgré le profond respect qui empêche, dit-on, d'aimer*.

* *Note de M. Boissonade.*

J'ai trouvé attaché à cette lettre le billet suivant, écrit de la main de M. de V.

« A Versailles, le 10 août.

« Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus que la religion des anciens mages, mon cher ami. Je suis à Babylone, entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de l'*Histoire de Louis XIV*. Sémiranis dit qu'elle demande la préférence, que ses jardins valaient bien ceux de Versailles ; et qu'elle croit égaler tous les rois modernes, excepté peut-être ceux qui gagnent trois batailles en un an, et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi. Mon ami, une tragédie engloutit son homme ; il n'y aura pas de raison avec moi, tant que je serai sur les bords de l'Euphrate avec l'ombre de Ninus, des incestes, et des parricides. Je mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme ; jugez si ma besogne est aisée. Adieu, bonsoir. Prenez patience à Bercy. C'est votre lot que la patience. »

Le reste de la page a été coupé. — Je crois que ce billet était adressé à Thriot, qui était alors à Paris l'agent littéraire du roi de Prusse, et en même temps celui de sa correspondance. M. de Voltaire le lui

102. — DU ROI.

24 avril.

Vous rendez la Mòrt si galante,
 Et le Tartare si charmant,
 Que cette image décevante
 Séduit mon esprit et le tente
 D'en tâter pour quelque inoment;
 Mais de cette demeure sombre
 Où Proserpine avec Pluton
 Gouverne le funeste nombre
 D'habitants du noir Phlégéthon,
 Je n'ai point vu revenir d'ombre.
 J'ignore si dans ce canton
 Les beaux esprits ont le bon ton;
 Et le voyage est de nature
 Qu'en s'embarquant avec Caron
 La retraite n'est pas trop sûre.
 Laissons donc à la Fiction
 La tranquille possession
 Du royaume de l'autre monde,
 Source où l'Imagination,
 En nouveautés toujours féconde,
 Puisse le système où se fonde
 La populaire opinion.
 Qu'un fanatique ridicule

avait probablement écrit en lui envoyant la lettre qui précède, et par distraction l'avait daté du 10 août au lieu du 10 mars. Thiriot, en faisant passer à Berlin la lettre de son ami, y joignit aussi ce billet, parceque les éloges qu'il contenait des victoires du roi lui donnaient l'occasion de faire sa cour d'une manière à-la-fois délicate et adroite, et surtout parceque les derniers mots, *Prenez patience à Bercy; c'est votre lot que la patience*, pouvaient servir à rappeler à Frédéric qu'il lui devait depuis douze ans le paiement de sa pension. Voyez dans la *Correspondance générale*.

Y place son plus doux espoir ;
 Qu'on prépare pour ce manoir
 Un quidam que la fièvre brûle ,
 S'il faut lui dorer la pilule
 Pour l'envoyer tout consolé,
 Bien lesté, saintement huilé,
 Passer en pompe triomphale
 Au bord de la rive infernale ;
 Moi, qui ne suis point affublé
 De vision théologale,
 Je préfère à cette morale
 La solide réalité
 Des voluptés de cette vie.
 Je laisse la félicité
 Dont on prétend qu'elle est suivie
 A quelque docteur entêté,
 Dont l'ame au plaisir engourdie
 Ne vit que dans l'éternité ;
 A cette engeance triste et folle
 Des Malebranches de l'école,
 Grands alambiqueurs d'arguments,
 Dont la raison et le bon sens
 Subtilement des bancs s'envole,
 Attendant un Roland nouveau
 Qui, par pitié pour leur cerveau,
 Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi, qui me ris de ces fous,
 Je m'abandonne sans faiblesse
 Aux plaisirs que m'offrent mes goûts ;
 Et lorsque mon démon m'opresse,
 Aux riches sources du Permesse
 J'ose encor puiser quelquefois.
 Mais l'âge fane ma jeunesse ;
 Mon front, sillonné par ses doigts,
 M'apprend, hélas ! que la vicillesse
 Vient pour me ranger sous ses lois.

Adieu, beaux jours, plaisirs, folie,
 Brillante imagination,
 Enfants de mon naissant génie;
 Adieu, pétillante saillie,
 Vos charmes sont hors de saison;
 Et la sagesse, me dit-on,
 Doit, sur la physionomie
 D'un républicain de Platon,
 Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,
 Frénétique métromanie,
 Immortelle cour d'Apollon,
 Qui jurez dans la compagnie
 De la pourpre et de la raison;
 Ma muse, du Pinde proscrite,
 M'avertit que son dieu la quitte.
 Ainsi donc j'abandonnerai
 Cette séduisante carrière;
 Mais tant que je vous y verrai,
 Assis auprès de la barrière,
 Battant des mains, j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'est en vérité rien au-dessus de vos vers. J'en ai vu que vous adressez à Algarotti qui sont charmants, mais ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres.

La *Sémiramis* m'est parvenue en même temps remplie de grandes beautés de détail et de ces superbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne sais cependant si les spectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitième siècle se prête à ce merveil-

leux lorsqu'il est en récit, et c'est un peu hasarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand Ninus fasse des prosélytes. Ceux qui croient à peine en Dieu doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle sur le théâtre.

Je hasarde peut-être trop de vous exposer mes doutes sur une chose dont je ne suis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeste, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raisonner plus à mon aise, et bavarder politique; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes.

Je me suis à présent enfoncé dans l'histoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de savoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à présent, je vous conserve toujours mon estime, et je suis toujours dans les dispositions de vous recevoir ici avec empressement. Adieu. FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes compliments à madame du Châtelet, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

103. — DU ROI.

A Potsdam, le 29 novembre 1748.

En vain veux-je vous arrêter;
Partez donc, indiscrete muse,
Allez vous-même déclamer
Vos vers, que Vaugelas récuse,
Et chez l'Homère des Français
Étaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuse.

Quels sont vos étranges exploits!
 A-t-on jamais entendu l'âne
 Provoquer de sa voix profane
 Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
 Allez, sans raison, sans sujet,
 Auprès du plus fameux poète,
 Afin d'exciter sa trompette
 Par les sons de mon flageolet.
 Partez donc, je n'y sais que faire.
 Puisqu'il le faut, voyez, Voltaire,
 Le fatras énorme et complot
 De mille rimes insensées
 Qui malgré moi, comme il leur plaît,
 Ont défiguré mes pensées;
 Mais surtout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. Voltaire, leur disais-je, est malheureux; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous; mais, sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour-propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mène une vie fort heureuse; on dit qu'il enfume madame du Châtelet et le gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV, c'est-à-dire qu'il ne peut se

passer de vous deux. Cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi, pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Savez-vous bien que je me suis mis en colère contre vous, et cela tout de bon? Comment pourrait-on ne point se fâcher? car

Du plus bel esprit de la France,
Du poète le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'est, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tisiphone
Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuse,
Où, vainqueur de ses ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuse
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime et profond.
D'où vient donc ce silence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous a transporté chez Pluton,
Dans ce manoir funeste et sombre
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais ne sortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.
Cependant un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire est à Lunéville:

Mais quels contes ne fait-on pas ?

Un instant m'en rappelle mille :

Deux rois , dit-on , sont vos galants ;

L'un roi sans peuple et sans couronne ,

L'autre si puissant qu'il en donne

A ses beaux-fils , à ses parents.

Au nombre des rois vos amants

J'en ajouterais un troisième ;

Mais la décence et le bon sens

M'ont empêché depuis long-temps

D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce silence , j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de Télémaque , ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat , et que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais achevez *l'Histoire de Louis-le-Grand* ; et , ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile , ajoutez-y la gloire de lui donner un Arioste.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que , comme vous n'êtes point à Paris , vous seriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame du Châtelet est une femme à composition , je lui propose de lui emprunter son Voltaire à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel esprit ; mais qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au marché , il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme ; et une courbe nouvelle qu'il calcule à présent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse ;

et recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu. FÉDÉRIC.

104. — DE M. DE VOLTAIRE.

Cirey, janvier 1749.

Le jeune d'Arnaud qui, par ses mœurs et par son esprit, paraît digne de servir votre majesté¹, me manda, il y a quelque temps, que vous aviez daigné vous souvenir du plus ancien serviteur que vous ayez en France, et de l'admirateur le plus passionné que vous ayez en Europe : mais je ne suis pas né heureux. Je n'ai point reçu les ordres dont votre majesté m'honorait ; j'étais en Lorraine, à la cour du roi Stanislas. Je sais bien que tous les gens de bon sens demanderont pourquoi je suis à la cour de Lunéville, et non pas à celle de Berlin. Sire, c'est que Lunéville est près des eaux de Plombières, et que je vais là souvent pour faire durer encore quelques jours une malheureuse machine dans laquelle il y a une ame qui est toute à votre majesté. Je suis revenu de Lunéville à cet ancien Cirey où vous m'avez donné tant de marques de vos bontés, où nous avons vu votre ambassadeur Kaiserling, dont nous déplorons la mort, et qui vous aimait si véritablement ; où nous avons vos portraits en toile et en or, et où nous parlons tous les jours des espérances que vous donniez en ce temps-là et que vous avez tant passées depuis. Enfin, sire, le courrier qui s'était chargé de votre paquet ne l'a rendu ni à Lunéville ni à Cirey. Je

¹ Il était correspondant littéraire du roi de Prusse.

le fais chercher partout, et en attendant je vous expose ma douleur. Il n'y a pas d'apparence que le paquet soit perdu. Mais il y a eu tant de contre-temps que probablement je ne l'aurai de plus de quinze jours. Soit prose, soit vers, je sens bien la perte que j'ai faite.

J'ai appris que votre majesté n'abandonnait pas tout-à-fait la poésie, et qu'en se donnant à l'histoire, elle se prêtait encore aux fictions. Vous mettez à vous instruire et à instruire les hommes un temps que d'autres perdent à suivre des chiens qui courent après un renard ou un cerf. Vous avez envoyé à M. de Maurepas des vers charmants. Je vous assure qu'il n'y a aucun de nos ministres qui pût répondre en vers à votre majesté, et que tous les conseils des rois de l'Europe pétris ensemble ne pourraient pas seulement vous fournir une ode, à moins que milord Chesterfield ne fût du conseil d'Angleterre : encore ne vous donnerait-il que des vers anglais, dont votre majesté ne se soucie guère. Pour moi, sire, qui aime passionnément vos vers, et qui n'en fais plus guère, je me borne à la prose en qualité de chétif historiographe ; je compte les pauvres gens qu'on a tués dans la dernière guerre, et je dis toujours vrai, à plusieurs milliers près. Je démolis les villes de la barrière hollandaise ; je donne une vingtaine de batailles qui m'ennuient beaucoup ; et quand tout cela sera fait, je n'en ferai rien paraître ; car, pour donner une histoire, il faut que les gens qui peuvent vous démentir soient morts. J'ai vu un temps où votre majesté s'amusait à un pareil ouvrage ; mais c'était César qui faisait ses *Commentaires* ; et moi je suis un commis de ministre, qui extrais, dans les bureaux,

les archives vraies ou fausses des malheurs, des sottises, et des méchancetés de notre siècle. Si votre majesté était curieuse de voir le commencement de ma bavarderie historique, j'aurais l'honneur de le lui envoyer, en la suppliant très humblement de daigner corriger l'ouvrage de cette main qui écrit comme elle combat. Les maux continuels auxquels je suis condamné pour ma vie ne m'ont pas permis d'avancer beaucoup ma besogne. L'honneur d'entretenir votre majesté quelques heures me fournirait plus de lumières que toutes les pancartes de nos ministres. Mais je suis d'une faiblesse inconcevable, et Berlin est loin des eaux chaudes. Je n'ai plus de ressources que dans l'espérance d'un petit voyage de votre majesté aux bains de Charlemagne votre devancier, ou à quelques autres bains où on étouffe de chaud. En ce cas je m'empaqueterais pour avoir encore la consolation de voir Frédéric-le-Grand avant de mourir, et pour rassasier mes yeux et mes oreilles; mais on passe sa vie à souhaiter et à faire le contraire de ce qu'on voudrait faire. On peut bien répondre de ses sentiments, mais il n'y a personne qui puisse dire ce qu'il fera demain. La destinée nous mène et se moque de nous. Ma destinée, sire, sera de vous être attaché jusqu'au dernier soupir de ma vie, et je lui demande de me permettre de pouvoir voir encore le premier des rois et des hommes. Je lui renouvelle mes très profonds respects; madame du Châtelet y joint les siens.

105. — DE M. DE VOLTAIRE*.

A Cirey, le 26 janvier.

Sire, je reçois enfin le paquet dont votre majesté m'a honoré, du 29 novembre. Un maudit courrier qui s'était chargé de ce paquet, enfermé très mal à propos dans une boîte envoyée de Paris à madame du Châtelet, l'avait porté à Strasbourg, et de là dans la ville de Troyes, où j'ai été obligé de l'envoyer chercher.

Tous les amiraux d'Albion
 Auraient eu le temps de nous rendre
 Les ruines du Cap-Breton,
 Et nous, le temps de les reprendre,
 Pendant que cet aimable don
 De mon Frédéric-Apollon
 A Cirey se faisait attendre.

On revient toujours à ses goûts; vous faites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie,
 Que rien n'a jamais limité,
 S'élançe avec rapidité
 Du haut du mont inhabité
 Où baille la Philosophie,
 Jusqu'aux lieux pleins de volupté
 Où folâtre la Poésie.

Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et

* Cette lettre, placée par erreur dans l'édition de Kehl à l'année 1747, appartient à 1749. Elle reparait ici avec des changements et des additions considérables tirées du manuscrit original, sur lequel l'a imprimée M. Boissonade en 1802.

aux Saxons, vous donnez la paix dans Dresde, vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, et vous en faites plus que moi; qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont votre majesté a régalé M. de Maurepas; mais j'en avais déjà vu quelques uns de l'épître à votre président des X. X. et des beaux-arts.

Le neveu de Duguai-Trouin,
Demi-homme et demi-marsonin,

avait déjà fait fortune. Nos connaisseurs disent: Voilà qui est du bon ton, du ton de la bonne compagnie; car, sire, vous seriez cent fois plus héros, nos beaux esprits, nos belles dames vous sauront gré surtout d'être du bon ton. Alexandre, sans cela, n'aurait pas réussi dans Athènes, ni votre majesté dans Paris.

L'épître *sur la Vanité et sur l'Intérêt* m'a fait encore plus de plaisir que ce bon ton et que la légèreté des graces d'une épître familière. Le portrait de l'insulaire

Qui de son cabinet pense agiter la terre,
De ses propres sujets habile séducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, etc.

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Ce ne sont pas là des portraits de fantaisie. Tous les travers de notre pauvre espèce sont d'ailleurs très bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés;

De nos vaines témérités
 Vos vers sont la fidèle histoire :
 On peut fronder les vanités
 Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'ode *sur la Guerre* est de quelque pauvre citoyen, bon poète d'ailleurs, lassé de payer le dixième, et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre pour les querelles des rois. Point du tout, elle est du roi qui a commencé la noise, elle est de celui qui a gagné, les armes à la main, une province et cinq batailles. Sire, votre majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde.

Toutefois qui sait si vous ne pensez pas réellement tout cela quand vous l'écrivez? Il se peut très bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé des ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par la passion des héros; demain on pense en philosophie. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les ressorts de la machine pensante sont montés. C'est une preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté.

J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique; il fait trembler. Plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre majesté. J'avais grande envie que nous fusions libres; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est construite, et de ce qu'elle a été montée pour écrire l'épître à *Hermitime*.

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
 Dans le rapide cours de ses brillants exploits,
 Estimait Aristote et méditait son livre.
 Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
 Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
 N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus ! etc.*

Personne en France n'a jamais fait de meilleurs vers que ceux-là. Boileau les aurait adoptés; et il y en a beaucoup de cette force, de cette clarté, et de cette élégance harmonieuse dans votre épître à *Hermotime*. Votre majesté a déjà peut-être lu *Catilina*: elle peut voir si nos académiciens écrivent aussi purement qu'elle.

Sire, grand merci de ce que dans votre ode sur votre académie** vous daignez, aux chutes des strophes, employer la mesure des trois petits vers de trois pieds ou de six syllabes. Je croyais être le seul qui m'en étais servi; vous la consacrez. Il y a peu de mesures à mon gré aussi harmonieuses; mais aussi il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne¹, dont votre majesté parle, n'en sait rien. Nous

* L'édition de Kehl ajoute ces deux vers, qui ne sont pas dans le manuscrit,

Mais ce même Alexandre, apaisant sa furie,
 En faveur de Pindare épargna sa patrie.

** (*Édit. de Kehl.*) « Vous daignez employer dans les chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds; c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais guère de mesure plus harmonieuse; il y a peu d'oreilles qui... »

¹ Léonard Euler, l'un des plus grands hommes de notre siècle. Il avait perdu un œil, et il est très vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français.

sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons ; le reste n'en sait pas plus qu'un géomètre suisse. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

¹ J'avais en quelque sorte prévenu la lettre de votre majesté, en lui parlant de la cour de Lorraine, où j'ai passé quelques mois entre le roi Stanislas et son apothicaire, personnage plus nécessaire pour moi que son auguste maître, fût-il souverain dans la cohue de Varsovie.

J'aime fort cette Épiphanie
 Des trois rois que vous me citez ;
 Tous trois différents de génie,
 Tous trois de moi très respectés.
 Louis, mon bienfaiteur, mon maître,
 M'a fait un fortuné destin ;
 Stanislas est mon médecin ;
 Mais que Frédéric veut-il être ?

Vous daignez, sire, vouloir que je sois assez heureux pour vous venir faire ma cour ? Moi ! voyager pendant l'hiver dans l'état où je suis ! Plut à Dieu ! mais mon cœur et mon corps ne sont pas de la même espèce. Et puis, sire, pourrez-vous me souffrir ? J'ai eu une maladie qui m'a rendu sourd d'une oreille et qui m'a fait perdre mes dents. Les eaux de Plombières m'ont laissé languissant. Voilà un plaisant cadavre à transporter à Potsdam, et à passer à travers vos gardes ! Je vais me tapir à Paris, au coin du feu. Le roi mon maître a la bonté de me dispenser de tout service. Si je me raccommode un peu cet hiver, il serait bien doux de venir me mettre à vos pieds dans le

¹ Ce qui suit manque dans l'édition de Kehl.

commencement de l'été : ce serait pour moi un rajeunissement. Mais dois-je l'espérer? Il me reste un souffle de vie, et ce souffle est à vous. Mais je voudrais venir à Berlin avec M. de Séchelles, que votre majesté connaît : elle en croirait peut-être plus un intendant d'armée, qui parle gras et qui m'a rendu le service de faire arrêter à Bruxelles la nommée Desvignes¹, laquelle était encore saisie de tous les papiers qu'elle avait volés à madame du Châtelet, et dont elle avait fait déjà marché avec les coquins de libraires d'Amsterdam. Votre majesté pourrait très aisément s'en informer. Je vous avoue, sire, que j'ai été très affligé que vous ayez soupçonné que j'eusse pu rien déguiser. Mais si les libraires d'Amsterdam sont des fripons à pendre, le grand Frédéric, après tout, doit-il être fâché qu'on sache, dans la postérité, qu'il m'honorait de ses bontés? Pour moi, sire, je voudrais n'avoir jamais rien fait imprimer; je voudrais n'avoir écrit que pour vous; avoir passé tous mes jours à votre cour, et passer encore le reste de ma vie à vous admirer de près. J'ai fait une très grande sottise de cultiver les lettres pour le public. Il faut mettre cela au rang des vanités dangereuses dont vous parlez si bien; et en vérité tout est vanité, hors de passer ses jours auprès d'un homme tel que vous.

Faites comme il vous plaira, mais mon admiration, mon très profond respect, mon tendre attachement, ne finiront qu'avec ma vie.

¹ Voyez plus haut, lettre du 22 septembre 1746.

106. — DU ROI.

A Potsdam, le 13 février.

Je reçois avec plaisir deux de vos lettres à-la-fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est Thersite qui veut faire assaut de valeur contre Achille. J'espérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en usiez autrefois, lorsque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre Kaiserling, que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais Voltaire, devenu courtisan, ne sait donner que des louanges ; le métier en est, je l'avoue, moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de présumer qu'un Allemand fasse de bons vers français.

La critique douce et civile
 Pour un auteur est un grand bien ;
 Dans son amour-propre imbécile,
 Sur ses défauts il ne voit rien.
 Ce flambeau divin qui l'éclaire
 Blesse à la vérité ses yeux,
 Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
 Il corrige, il devient sévère.
 Qui tend à la perfection,
 Limant, polissant son ouvrage,
 Distingue la correction
 De la satire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je sens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me disiez comment.

Ne pensez-vous pas que de bien faire des vers est un acheminement pour bien écrire en prose? le style n'en deviendrait-il pas plus énergique, surtout si l'on prend garde de ne point charger la prose d'épithètes, de périphrases; et de tours trop poétiques?

J'aime beaucoup la philosophie et les vers. Quand je dis philosophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphysique: la première, quoique sublime, n'est point faite pour le commerce des hommes; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglais; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira; je m'en tiens à la planète que j'habite: pour la métaphysique, c'est, comme vous le dites très bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abîmes; et je me persuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie; et ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir, ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osais hasarder mon sentiment sur cette matière, il me semble que ce sont nos passions et les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers; tant bons que mauvais; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force: toutefois lui devrais-je savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon ode *sur la Guerre*; ce

sont, je vous assure, mes sentiments. Distinguez l'homme d'état du philosophe, et sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, et philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix : de là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres, et de princes mauvais.

Si tout était bien assorti
 Sur ce ridicule hémisphère,
 L'ouvrier, quittant son outil,
 Serait amiral ou corsaire ;
 Le roi, peut-être charbonnier ;
 Le général, un maltôtier ;
 Le berger, maître de la terre ;
 L'auteur, un grand foudre de guerre ;
 Mais rassurons-nous là-dessus,
 Chacun couservera sa place ;
 Le monde va par ses vieux us ;
 Et jusqu'à la dernière race
 On y verra mêmes abus.

A propos de vers, v^{ous} me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de *Rhadamiste*, d'*Électre*, et de *Sémiramis*, qui sont de toute beauté ; et le *Catilina* de Crébillon me paraît l'*Attila* de Corneille, avec cette différence que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que Crébillon a trop défigur^é un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la républicaine romaine, et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que

les noms. Par cela même Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine, un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les supports de sa liberté, aussi généreux que sages et vertueux; alors le parterre serait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé; on ignore quel était le véritable dessein de Catilina; et il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à Catilina: on peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, Lentulus et les ambassadeurs gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persifflage; et dans le cinquième acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parceque l'auteur avait besoin d'une catastrophe. Il n'y a aucune raison valable qui l'amène là; il semble qu'il devait sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de Catilina qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré rempli d'ambition doit l'être.

C'est l'usage des sens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de Cicéron et de Caton :

Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes ! etc.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée et que l'art est difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été ; si cela se peut, et que vous fassiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poème épique de quatre mille vers ou environ, dont Valori est le héros ; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux séditioneux que sa pudeur sut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux, et sans jambes, si vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne sais quoi, qui vous fait penser et qui vous inspire de si belles choses, soit du voyage, cela me suffit. Je recevrai volontiers les fragments des campagnes de Louis XV, mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage seul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poète français, et que Voltaire et Montesquieu qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les muses, à qui sera-t-il désormais permis d'écrire ? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on soutenir la lecture ?

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitiez

point le dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, qui punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paie au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la postérité en seront les dupes. Malgré la vétusté des temps, nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome : les cris d'Eschine n'obscurcissent point la gloire de Démosthène ; et quoi qu'en dise Lucain, César passe et passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche, et d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie et des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

107. — DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, 17 février.

Sire, ce n'est pas le tout d'être roi, et d'être un grand homme dans une douzaine de genres, il faut secourir les malheureux qui vous sont attachés. Je suis arrivé à Paris paralytique, et je suis encore dans mon lit. Vespasien guérit bien un aveugle* : vous valez mieux que lui. Pourquoi ne me guéririez-vous pas ? Je n'ai encore trouvé rien qui me fit plus de bien que les vraies pilules de Stahl, et nous n'en avons à Paris que de mal contrefaites. Je vois bien que tout mon salut est

* Voyez Suétone, *Vespas.*, c. vii.

à Berlin. Votre majesté me dira peut-être que le roi Stanislas est *mon médecin*, et elle me renverra à lui. Eh bien ! sire, je prends le roi Stanislas pour mon médecin, et le roi de Prusse pour mon sauveur.

Je supplie votre majesté de daigner m'envoyer une livre des vraies pilules des Stahl. Elle peut ordonner qu'on me les adresse par la poste, sous l'enveloppe de M. de La Reynière, fermier-général des postes de France, si elle n'aime mieux m'envoyer ce petit restaurant par les sieurs Mettra, comme elle faisait autrefois.

Mettez-moi, sire, en état de pouvoir vous faire ma cour au commencement de cet été. Ce serait ce voyage-là qui me donnerait encore quelques années de vie. Je viendrais ranimer, auprès de mon soleil, le feu de mon ame qui s'éteint.

Le flambeau du fils de Japet
Et la fontaine de Jouvence
Feraient sur moi bien moins d'effet
Que deux jours de votre présence.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, l'attachement, le profond respect, l'admiration de votre ancien serviteur, de votre ancien protégé, de celui dont l'ame a été toujours à genoux devant la vôtre.

108. — DU ROI.

De Potsdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules soient

des dragées ; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget de vous envoyer de ces pilules qui ont une si grande réputation en France, et que le défunt Stahl faisait faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
 A l'égard de vos médecins,
 Qui, pour vous dorer la pilule,
 N'en sont pas moins des assassins !
 Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
 Et je vois mon dévot Voltaire
 Nasiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé ; que ce soit les pilules, le séné, ou les clystères qui vous rétablissent, peu importe : les moyens sont indifférents, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre, car il ne sera plus possible de vous voir ; vous devez être tout-à-fait invisible à présent.

Malgré la Sorbonne plénière,
 J'avais fermement dans l'esprit
 Que l'homme n'est qu'une matière
 Qui naît, végète, et se détruit :
 De cette opinion qu'on blâme
 Je reconnais enfin les torts ;
 Car j'admire votre belle ame,
 Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai

d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement: c'est mon délasement que de faire des vers. Si je pêche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choses dans mes épîtres, et point de ce paralogisme vain, de cette crème fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres, Virgiles et Horaces français, qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours, de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuses de la poésie française. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'état, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure. Les muses demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux presque jouir. Souvent, après avoir fait trois vers, on m'interrompt; ma muse se refroidit, et mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les prisons de la Bastille, comme sur des paillasses en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre: c'est un ananas qui porte dans des serres, et qui périt en plein air.

Adieu; passez par tous les remèdes que vous vou-

dre, mais surtout ne trompez pas mes espérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre usage, et des vers en votre honneur.

109. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 17 mars.

Sire, cet éternel malade répond à-la-fois à deux lettres de votre majesté: dans votre première, vous jugez de la conduite de *Catilina* avec ce même esprit qui fait que vous gouvernez bien un vaste royaume, et vous parlez comme un homme qui connaît à fond les gens qui gouvernaient autrefois le monde, et que Crébillon a défigurés. Vous aimez *Rhadamiste* et *Électre*. J'ai la même passion que vous, sire; je regarde ces deux pièces comme des ouvrages vraiment tragiques, malgré leurs défauts, malgré l'amour d'Itys et d'Iphianasse, qui gâtent et qui refroidissent un des beaux sujets de l'antiquité, malgré l'amour d'Arsame, malgré beaucoup de vers qui pèchent contre la langue et contre la poésie. Le tragique et le sublime l'emportent sur tous ces défauts: et qui sait émouvoir sait tout. Il n'en est pas ainsi de la *Sémiramis*. Apparemment votre majesté ne l'a pas lue. Cette pièce tomba absolument; elle mourut dans sa naissance, et n'est jamais ressuscitée; elle est mal écrite, mal conduite, et sans intérêt. Il me sied mal peut-être de parler ainsi; et je ne prendrais pas cette liberté s'il y avait deux avis différents sur cet ouvrage proscrit au théâtre. C'est même parce que cette *Sémiramis* était absolument abandonnée

que j'ai osé en composer une. Je me garderais bien de faire *Rhadamiste* et *Électre*.

J'aurai l'honneur d'envoyer bientôt à votre majesté ma *Sémiramis*, qu'on rejoue à présent avec un succès dont je dois être très content. Vous la trouverez très différente de l'esquisse que j'eus l'honneur de vous envoyer il y a quelques années. J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs, et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoique avec peine. Je n'ai guère vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies. Sire, voilà pourquoi *Zaïre* et *Alzire* arrachent toujours des larmes, et sont toujours redemandées. La religion, combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les cœurs des hommes. Sur cent personnes il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, sire, tous les discours politiques, tous les profonds raisonnements, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié; mais point de succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse, et soutenue de la poésie d'expression. Permettez-moi, sire, de dire que cette pureté et cette élégance manquent absolument à *Catiline*. Il y a dans cette pièce quelques vers nerveux, mais il n'y en a jamais dix de suite où il n'y ait des

fautes contre la langue, ou dans lesquels cette élégance ne soit sacrifiée.

Il n'y a certainement point de roi dans le monde qui sente mieux le prix de cette élégance harmonieuse que Frédéric-le-Grand. Qu'il se ressouvienne des vers où il parle d'Alexandre, son devancier, dans une épître morale, et qu'il compare à ces vers ceux de *Catilina*, il verra s'il retrouvera dans l'auteur français le même nombre et la même cadence qui sont dans les vers d'un roi du nord, qui m'étonnèrent. Quand je dis qu'il n'y a point de roi qui sente ce mérite comme votre majesté, j'ajoute qu'il y a aussi peu de connaisseurs à Paris qui aient plus de goût, et aucun auteur qui ait plus d'imagination.

Votre apologie des rois a un autre mérite que celui de l'imagination. Elle a la profondeur, la vérité, et la nouveauté.

J'étais occupé à corriger une ancienne épître sur *l'Égalité des conditions*, et je faisais quelques vers précisément sur le même sujet, lorsque j'ai reçu votre épître à *Darget*. J'effleurais en passant ce que vous approfondissez.

Votre majesté a bien raison de dire que je ne trouverai ni clinquant ni crème fouettée dans cet ouvrage. C'est le chef-d'œuvre de la raison. Elle est remplie d'images vraies et bien peintes. Ne me dites pas, sire, que je vous parle en courtisan : quand il s'agit de vers, je ne connais personne. Je révère, comme je le dois, Frédéric-le-Grand, qui a délivré son royaume des procureurs, et qui a donné la paix dans Dresde; mais je parle ici à mon confrère en Apollon.

Je ne suis pas sévère sur la rime, mais je ne peux passer la rime d'*ennuis* et *soucis*.

On ne se sert du mot *desservir* que pour une chapelle, un bénéfice. On ne l'emploie pas même pour la messe; car on dit *servir* la messe, et non pas *desservir*; ainsi,

. Les différents emplois
 Qui *desservent* la cour, les finances, les lois,

est une expression vicieuse; mais elle est aisée à corriger.

Et lorsque dans les fers on pense l'enchaîner,
 Il s'échappe, et revient hardiment vous braver.

Braver et *enchaîner* ne riment pas. Il faudrait *captiver*. *Enchaîner dans les fers* est un pléonasme; *enchaîner* seul suffit.

On ne dit point *faire l'or*; on dit *faire de l'or*, comme on dit *cuire du pain*, *faire du velours*, *bâtir des maisons*, et non *cuire le pain*, *faire le velours*, *bâtir les maisons*, à moins que ce *les* ne se rapporte à quelque chose qui précède ou qui suit. D'ailleurs en vers il y a toujours plus de mérite à faire entendre les choses connues qu'à les nommer. Molière, par exemple, dans le style même familier, au lieu de faire dire à un de ses personnages *vous faites de l'or apparemment*, le fait parler ainsi :

Vous avez donc trouvé cette bénite pierre
 Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre.

Dans un des plus beaux morceaux de cette épître excellente, vous dites *la haine embrasée*! Ce mot est impropre. La haine peut embraser des villes et même

des cœurs; mais la personne de la Haine ne peut être *embrasée*. Elle est ardente, étincelante, implacable, funeste, etc.

Privilégiés est de cinq syllabes, et non de quatre; et c'est un mot dont les syllabes sourdes et maigres déplaisent à l'oreille. Il ne doit point entrer dans la poésie.

Tout trafic est rompu. On rompt un traité. On interrompt, on arrête, on ruine, on fait languir un trafic. D'ailleurs le *trafic d'honneur et de droiture* est une expression qui veut dire la *mauvaise foi*. Votre intention est de dire, *tout commerce d'honneur est détruit*; or *trafic* est un terme qui signifie *vendre son honneur*; et c'est précisément le contraire que vous entendez. Si vous dites,

Tout commerce est détruit d'honneur et de droiture,

ou quelque chose de semblable, cette faute ne subsistera plus.

Un monarque insensible et presque inanimé,
D'un marbre dur et blanc doit bien être estimé.

Il semble par cette construction que le monarque doive être estimé par un marbre dur et blanc. On peut aisément encore corriger cette faute.

Vous voyez que je ne suis pas si courtisan, et que je vous dis la vérité, parceque vous en êtes digne. C'est avec la même sincérité que je vous dirai combien j'admire cette épître, la sagesse qui y règne, le tour aisé et agréable, les vers bien frappés, les transitions heureuses, tout l'art d'un homme éloquent, et toute la finesse d'un homme dont l'esprit est supérieur. Vous

êtes le seul homme sur la terre qui sachiez employer ainsi votre peu de loisir. C'est Achille qui joue de la flûte en revenant de battre les Troyens. Les Autrichiens valent bien les troupes de Troie, et votre lyre est bien au-dessus de la flûte d'Achille.

Voilà une lettre bien longue pour être adressée à un roi, et pour être écrite par un malade. Mais vous me ranimez un peu. Votre génie et vos bontés font sur moi plus d'effet que les pilules de Stahl.

J'ai pris la liberté de demander à votre majesté de ces pilules, parcequ'elles m'ont fait du bien : je ne crois que faiblement aux médecins, mais je crois aux remèdes qui m'ont soulagé. Le roi Stanislas me donnait de bonnes pilules de votre royaume à Lunéville. Il y a un peu d'insolence à faire de deux rois ses apothicaires, mais ils auront la bonté de me le pardonner.

Si la nature traite mon individu cet été comme cet hiver, il n'y a pas d'apparence que j'aie la consolation de me mettre encore aux pieds de l'immortel et de l'universel Frédéric-le-Grand. Mais s'il me reste un souffle de vie, je l'emploierai à venir lui faire ma cour. Je veux voir encore une fois au moins ce grand homme. Je vous ai aimé tendrement, j'ai été fâché contre vous, je vous ai pardonné, et actuellement je vous aime à la folie. Il n'y a jamais eu de corps si faible que le mien, ni d'ame plus sensible. J'ose enfin vous aimer autant que je vous admire.

Une fille pucelle ou non pucelle ! Vraiment c'est bien là ce qu'il me faut ! J'ai besoin de fourrure en été, et non de fille. Il me faut un bon lit, mais pour moi tout seul, une seringue, et le roi de Prusse.

Je me porte trop mal pour envoyer des vers à votre majesté, mais en voici qui valent mieux que les miens. Ils sont d'un capitaine dans les gardes du roi Stanislas ; ils sont adressés au prince de Beauvau. L'auteur, nommé Saint-Lambert, prend un peu ma tournure, et l'embellit. Il est comme vous, sire, il écrit dans mon goût. Vous êtes tous deux mes élèves en poésie ; mais les élèves sont bien supérieurs pour l'esprit au pauvre vieux maître poète.

Songez combien vous devez avoir de bontés pour moi, en qualité de mon élève dans la poésie, et de mon maître dans l'art de penser.

110. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Versailles, ce 19 avril.

Sire, vous vous plaignez que je vous traite avec trop de douceur. Il est vrai que je ne dis pas de duretés à votre majesté ; mais quand je loue, et que je cite ce qui m'a paru bon dans les ouvrages qu'elle daigne me communiquer, n'est-ce pas vous dire la vérité, n'est-ce pas vous prier de la chercher et de la sentir vous-même ? Ne pouvez-vous pas comparer ces beaux morceaux avec les autres ? N'est-ce pas à celui qui les a faits d'en apercevoir la différence ?

Par exemple ce morceau, dans votre épître à *son altesse royale madame la margrave de Bareith*, est excellent, et vous devez, en le relisant, vous rendre à vous-même ce témoignage :

Il n'est rien de plus grand *dans ton sort glorieux*

(il faudrait pourtant un hémistiche moins faible)

Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
Ni rien de plus divin dans ton beau caractère
Que cette volonté toujours prête à les faire,
Osait dire à César, ce consul orateur,
Qui de Ligarius se rendit protecteur;
Et c'est à tous les rois qu'il paraît encor dire,
Pour faire des heureux vous occupez l'empire.
Astres de l'univers, votre éclat est pour vous;
Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.

Vous devez sentir que, dans tous ces vers, la rime, la césure, le nombre, ne coûtent rien au sens, que la netteté de la construction en augmente la force. Les deux derniers surtout sont admirables. Je ne crois pas que votre majesté doive trouver mauvais que j'aie lu ce morceau singulier au roi Stanislas, qui au moins fait de la prose, et à la reine sa fille. Elle en a été bien étonnée. Ce ne sont pas là des vers de roi, ce sont des vers du roi des poètes. Voilà comment il en faut faire. Une douzaine de vers dans ce goût marquent plus de génie et font plus de réputation que cent mille vers médiocres. D'ailleurs je n'en laisse point tirer de copie, et jamais aucun des vers que vous m'avez daigné envoyer n'a couru, mais ceux-ci mériteraient d'être sus par cœur.

Voilà donc des pièces de comparaison que vous vous êtes faites vous-même. Voilà votre poids du sanctuaire. Pesez à ce poids tous les vers que vous ferez, et surtout avant que d'en envoyer à nos ministres; et soyez bien sûr, sire, qu'ils ne s'intéressent pas tant à ce petit avantage, aux charmes de ce talent, et à votre personne, que moi, et que je me connais mieux en vers qu'eux.

Quand vous avez fait un morceau aussi parfait que celui que je viens de vous citer, ne sentez-vous pas, sire, dans le fond de votre cœur, combien cet art des vers est difficile? Je vous en crois convaincu; mais si vous ne l'étiez pas, je vous prierais de relire votre lettre à Darget, que je renvoie à votre majesté soulignée et chargée de notes. Ne croyez pas que j'aie tout remarqué. Dites-vous à vous-même tout ce que je ne vous dis point. Examinez ce que j'ose vous dire, et puis, sire, si vous l'osez, accusez-moi d'en user avec trop de douceur.

Pourquoi vous parlé-je aujourd'hui si franchement? pourquoi vous fais-je des critiques si détaillées? pourquoi dorénavant vous traiterai-je durement (si cela ne déplait pas à la majesté)? C'est que vous en êtes digne; c'est que vous faites en effet des choses excellentes: je ne dis pas excellentes pour un homme de votre rang, qu'on loue d'ordinaire comme on loue les enfants; je dis excellentes pour le meilleur de nos académiciens. Vous avez un prodigieux génie, et ce génie est cultivé. Mais si dans l'heureux loisir que vous vous êtes procuré avec tant de gloire, vous continuez à vous occuper des belles-lettres, si cette passion des grandes âmes vous dure, comme je l'espère; si vous voulez vous perfectionner dans toutes les finesses de notre langue et de notre poésie, à qui vous faites tant d'honneur, il faudrait que vous eussiez la bonté de travailler avec moi deux heures par jour pendant six semaines ou deux mois; il faudrait que je fisse avec votre majesté des remarques critiques sur nos meilleurs auteurs. Vous m'éclaireriez sur tout ce qui est du ressort du génie, et

je ne vous serais pas inutile sur ce qui dépend de la mécanique, et sur ce qui appartient au langage, et surtout aux différents styles. La connaissance approfondie de la poésie et de l'éloquence demande toute la vie d'un homme. Je n'ai fait que ce métier, et, à l'âge de cinquante-cinq ans, j'apprends encore tous les jours. Ces occupations vaudraient bien des parties de jeu, ou des parties de chasse. Les amusements de Frédéric-le-Grand doivent être ceux de Scipion.

Si vous me permettiez alors d'entrer dans les détails, j'ose croire que vous conviendriez que la *Sémiramis* ancienne dont votre majesté me parle¹ ne vaut rien du tout, et que le public, qui jamais ne s'est trompé à la longue ni sur les rois ni sur les auteurs, a eu très grande raison de la réprover. Et pourquoi l'a-t-il condamnée unanimement? C'est que l'amour d'une mère pour son fils, cet amour qui brava les remords, est révoltant, odieux. L'amour de Phédre avait besoin de remords dans Euripide et dans Racine pour trouver grace, pour intéresser. Comment voulez-vous donc qu'on supporte l'amour d'une mère, quand d'ailleurs il joint à l'horreur d'un inceste dégoûtant la fadeur des expressions d'un amour de ruelle jointe à un style toujours dur et vicieux? Qu'est-ce qu'un Bélus qui parle toujours des dieux et de vertu, en faisant des actions de malhonnête homme? Quelle conspiration que la sienne! Comme elle est embrouillée et peu vraisemblable! comme le roman sur lequel tout cela est bâti est mal tissu, obscur, et puénil! Enfin quelle versification! Voilà, sire, les raisons qui justifient notre public depuis trente ans

¹ Lettre du 13 février 1749.

que cette pièce fut donnée. Comment pouvez-vous soupçonner qu'une cabale ait fait tomber cet ouvrage? Tous les rois de la terre ne seraient pas assez puissants pour gouverner pendant trente ans le parterre de Paris. Passe pour quelques représentations. On ne s'acharne point contre Crébillon en disant ainsi avec tout le monde que ce qui est mauvais est mauvais. On lui rend justice, comme quand on loue les très belles choses qui sont dans *Électre* et dans *Rhadamiste*. Je parle de lui avec la même vérité que je parle de votre majesté à vous-même.

Ne croyez pas non plus que dans notre académie nous nous reprochions sans cesse nos incorrections. Nous avons trouvé très peu de fautes contre la pureté de la langue dans Racine, dans Boileau, dans Pascal, et ces fautes, qui sont légères, ne dérobent rien à l'élégance, à la noblesse, à la douceur du style. L'académie de la Crusca a repris beaucoup de fautes dans le Tasse; mais elle avoue qu'en général le style du Tasse est fort bon.

Je ne parlerai ici de moi que par rapport à mes fautes. J'en ai laissé échapper beaucoup de ce genre, et je les corrige toutes. Car actuellement je m'occupe à revoir toute l'édition de Dresde. Je change souvent des pages entières, afin de n'être pas indigne du siècle dans lequel vous vivez.

J'ai eu en dernier lieu une attention scrupuleuse à écrire correctement ma dernière tragédie. Cependant, après l'avoir revue avec sévérité, j'avais encore laissé trois fautes considérables contre la langue, que l'abbé d'Olivet m'a fait corriger.

La difficulté d'écrire purement dans notre langue ne doit pas vous rebuter. Vous êtes parvenu, sire, au point où beaucoup d'habitants de Versailles ne parviendront jamais. Il vous reste peu de pas à faire. Vous avez arraché les épines, il ne vous coûtera guère de cueillir les roses; et votre puissant génie triomphe des petits détails comme des grandes choses. Mais j'ai bien peur que vous n'alliez cueillir des lauriers aux dépens des Russes, au lieu de cultiver en paix ceux du Parnasse. Votre majesté ne m'a point envoyé l'épître à *M. Algarotti*. Je crois qu'à la place on a mis dans le paquet une seconde copie de celle à *M. Darget*.
 Je me mets aux pieds de votre majesté.

III. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'aurai l'honneur d'être purgé
 De la main royale et chérie
 Qu'on vit, bravant le préjugé,
 Saigner l'Autriche et la Hongrie.

Grand prince, je vous remercie
 Des salutaires petits grains
 Qu'avec des vers un peu malins
 Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poésie,
 Ce dieu que si bien vous servez,
 Ce dieu dont l'esprit vous domine,
 Fut aussi, comme vous savez,
 L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
 Fait connaître à toute la terre

Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Étendu votre renommée ;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'homme,
Avec ardeur il entreprend :
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre majesté à Neiss ou à Glogau, faisant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, sire, d'en faire aussi contre le mois de mai, qui mérite si peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont votre majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de Valori ; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue ; j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grace qui vous coûtera peu ; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ce pays-là, où l'on a toujours chaud. Votre majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y serais un courtisan très assidu. Je vous par-

lerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jetterais des fleurs sur les tombeaux de Kaiserling et du successeur de Lacroze¹, que votre majesté avait si heureusement arraché à l'Église pour l'attacher à votre personne; et je voudrais comme eux mourir, mais fort tard, à votre service: car, en vérité, sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de Frédéric-le-Grand.

112. — DU ROI.

Le 16 mai.

Voilà ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers, que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure, et la rime, se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond, vous ont rendu poète sans qu'il vous en ait rien coûté: je rends justice à l'infériorité de mes talents: je nage dans cet océan poétique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi bien que je pense; mes idées sont souvent plus fortes que

¹ Érudit célèbre, qui de bénédictin s'était fait luthérien, et était devenu bibliothécaire du roi de Prusse. Jordan, mort en 1745, lui avait succédé. Voir les lettres de 1737 à 1740.

mes expressions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes ; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire : si l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion, peut vous récompenser de vos peines, vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne Cicéron. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres sont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne sait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songes-creux d'algébristes auront carrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable ne vaut rien. Quant aux choses utiles, elles sont toutes trouvées ; et pour les agréables, j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poétique dont vous pourrez faire la dissection ; cela vaut mieux que de critiquer Crébillon ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes

aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Neva, et point de lauriers ; ne vous imaginez point que j'aïlle là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici , pacifique citoyen de Sans-Souci , menant la vie d'un particulier philosophe.

Si vous aimez à présent le bruit et l'éclat, je vous conseille de ne point venir ici ; mais si une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et remplissez vos promesses. Mandez-moi précisément le jour que vous partirez ; et si la marquise du Châtelet est une usurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour son poète, son bel esprit, son..., etc.

Adieu ; j'attends votre réponse. FÉDÉRIC.

113. — DU ROI.

Le 10 juin.

Jamais on n'a fait d'aussi jolis vers pour des pilules ; ce n'est point parceque j'y suis loué. Je connais en cela l'usage des rois et des poètes ; mais en faisant abstraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmants.

Si des purgatifs produisent d'aussi bons vers, je pourrais bien prendre une prise de séné, pour voir ce qu'elle opérera sur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme se trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme

contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaise humeur contre leurs procédés; j'ai la goutte, et ils ont pensé me tuer à force de sudorifiques.

Écoutez : j'ai la folie de vous voir ; ce sera une trahison si vous ne voulez pas vous prêter à me faire passer cette fantaisie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loisir cette année, Dieu sait si j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par lesquels vous apprendrez que ce climat n'est pas tout-à-fait sans aménité.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'ame dit, Marche, il obéit. Voilà un de vos propres apophthegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Madame du Châtelet accouche dans le mois de septembre; vous n'êtes pas une sage-femme; ainsi elle fera fort bien ses couches sans vous; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens sans se faire tirer l'oreille sont de meilleure grace et plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

Si je vous gronde, c'est que c'est l'usage des gouteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je n'en serai pas la dupe, et je verrai bien si vous m'aimez sérieusement, ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie. FÉDÉRIC.

114. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, 29 juin.

Votre muse à propos s'irrite
 Contre ce vilain Bestuchef;
 Et ce gros buffle moscovite,
 Qui voulait nous porter méchef,
 Est traité selon son mérite.

Je crois qu'autrefois Apollon,
 Avant que d'un trait redoutable
 Il perçât le serpent Python,
 Fit contre lui quelque chanson,
 Ou quelque épigramme agréable.

De ce dieu beaucoup vous tenez.
 Vous avez ses traits et sa lyre,
 Vous battez et vous chansonnez
 Les ennemis de votre empire.

Sire, on ne peut guère dire des choses plus fortes contre les Moscovites, ni faire de meilleures plaisanteries sur les médecins, que ce que j'ai lu dans les derniers vers que votre majesté a bien voulu m'envoyer.

Bien est-il vrai qu'il y a toujours quelques petites fautes contre la langue qui échappent à la rapidité de votre style et à la beauté de votre imagination.

Quel est le feu céleste
 Ou quelle ardeur funeste
 Embrasa ces glaçons?

M. le maréchal de Belle-Isle, qui est à présent l'un de nos quarante, vous dira qu'après ce vers,

Quel est le feu céleste,

il faudrait un *qui*, ou bien il vous dira qu'on aurait pu mettre,

Quelle flamme funeste,
Infernale, ou céleste,
Embrasa ces glaçons ?

La strophe qui suit est admirable. Mais des critiques sévères vous diront que la Discorde ne vomit guère de tisons. J'examinerais auprès de vous ces grandes beautés et ces petites fautes, si je pouvais partir, comme votre majesté me l'ordonne, et comme je le souhaite. Mais ni M. Bartenstein, ni M. Bestuchef, tout puissants qu'ils sont, ni même Frédéric-le-Grand, qui les fait trembler, ne peuvent à présent m'empêcher de remplir un devoir que je crois très indispensable. Je ne suis ni feseur d'enfants, ni médecin, ni sage-femme, mais je suis ami, et je ne quitterai pas, même pour votre majesté, une femme qui peut mourir au mois de septembre. Ses couches ont l'air d'être fort dangereuses; mais si elle s'en tire bien, je vous promets, sire, de venir vous faire ma cour au mois d'octobre. Je tiens toujours pour mon ancienne maxime, que quand vous commandez à une âme, et que cette âme dit à son corps, Marche, le corps doit aller, quelque chétif et quelque cacochyme qu'il soit. En un mot, sire, sain ou malade, je m'arrange pour partir en octobre, et pour arriver tout fourré auprès du Salomon du nord, me flattant que dans ce temps-là vous n'assiégerez point Pétersbourg, que vous aimerez les vers, et que vous me donnerez vos ordres. Je remercie très fort la Providence de ce qu'elle ne veut pas que je quitte ce monde avant de m'être mis à vos pieds.

115. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 15 juillet.

Des lois de l'homicide Mars
 Belle-Isle peut m'instruire en maître ;
 Mais du bon goût et des beaux-arts
 Il n'est que vous qui pouvez l'être,
 Vous qui parlez comme les dieux
 Leur sublime et charmant langage,
 Vous qu'un talent victorieux
 Rend immortel par chaque ouvrage,
 Vous qui menez vingt arts de front,
 Et qui joignez dans votre style
 A la prose de Cicéron
 Des vers tels qu'en fesait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, et le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le maréchal de Belle-Isle vêtillera sur la pureté du langage, Bruhl donnera des leçons militaires et fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne, et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaisante dans ses choix. Ces juges de la langue française vont abandonner Vaugelas pour le bréviaire ; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
 Va faire un couvent de dévots ;
 L'art de penser et le génie
 En sont exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime

De ces quarante perroquets
N'a qu'à savoir son catéchisme,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous, et Belle-Isle.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'Apollon, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poème quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. Darget, alors secrétaire de Valori, fut enlevé de nuit, par un partisan autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poème n'est que fiction ; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de Raphaël et le pinceau de Rubens, j'essaierais mes forces en peignant les grandes actions des hommes ; mais avec les talents de Callot on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV ; je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles ; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que *Nanine* avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit, à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici ; sinon, craignez l'épigramme : le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poète, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser. FÉDÉRIC.

116. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, ce 28 juillet.

Sire, votre majesté m'a ramené à la poésie. Il n'y a pas moyen d'abandonner un art que vous cultivez. Permettez que j'envoie à votre majesté une épître un peu longue que j'ai faite, avant mon départ de Paris, pour une de mes nièces, qui est aussi possédée du démon de la poésie*. Vous y verrez, sire, la vie de Paris.

* L'épître à madame Denis, sur la vie de Paris et de Versailles.

peinte assez au naturel. Celle qu'on mène à Potsdam auprès de votre majesté est un peu différente, et j'attends vos ordres pour jouir encore de l'honneur que vous daignez me faire. Sain ou malade, il n'importe : je vous ai promis que je partirais dès que madame du Châtelet serait relevée de couches ; ce sera probablement pour le milieu de septembre, ou au plus tard pour la fin. Ainsi, je ferai bientôt, pour voir mon Auguste, un voyage un peu plus long que Virgile n'en faisait pour voir le sien. J'apporterai à vos pieds tout ce que j'ai fait, et vous daignerez me faire part de vos ouvrages. Après cela, je mourrai content, et je pourrai bien me faire enterrer dans votre église catholique. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci gît l'ami du chevalier Sidney*. Je ferai mettre sur le mien : *Ci gît l'admirateur de Frédéric-le-Grand*.

Il n'y a pas long-temps qu'un prince, en lisant une nouvelle édition qu'on vient de faire de votre *Anti-Machiavel*, fut fâché de ce que vous y dites de Charles XII. « Il a beau faire, dit-il en colère, il ne l'effacera pas. » On lui répondit : « Charles XII a été le premier des grenadiers, et le roi de Prusse est le premier des rois. »

Croyez, sire, que mon enthousiasme pour vous a toujours été le même, et que si vous étiez roi des Indes, je ferais le voyage de Lahor et de Delhi. Croyez que rien n'égale le profond respect et l'éternel attachement de V.

117. — DU ROI.

A Sans-Souci, le 15 d'auguste.

Si mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir, je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette épître s'écria dans une espèce d'enthousiasme : « Voltaire et le « maréchal de Saxe ont le même sort ; ils ont plus de « vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine « santé. »

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux : vous m'assurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poètes, les zéphyr les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être Français et posséder vos talents pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface, je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantités de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et surtout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un Virgile qui veut bien me servir de Quintilien. Lucine est bien oiseuse, à mon gré ; je

voudrais que madame du Châtelet se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens, les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église; et à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez dès chevaux. Je sais bien que Pégase vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité : je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne serez pas reçu avec moins d'empressement que vous n'êtes attendu avec impatience. FÉDÉRIC.

118. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 d'auguste.

J'ai reçu vos vers très plaisants

Sur notre triste académie.

Nos quarante sont fort savants,

Des mots ils sentent l'énergie,

Et de prose et de poésie

Ils donnent des prix tous les ans;

Ils font surtout des compliments;

Mais aucun n'a votre génie.

Votre majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'in-

térêt, chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois, mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre majesté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre *Lutrin*, ou votre *Batrachomyomachie* homérique sur M. de Valori.

Mais un ministre d'importance,
 Envoyé du roi très chrétien,
 Et sa bedaine, et sa prestance,
 Le courage du Prussien,
 La fuite de l'Autrichien,
 Que votre active vigilance
 A cinq fois battu comme un chien;
 Tout ce grand fracas héroïque,
 Vos aventures, vos combats,
 Ont un air un peu plus épique
 Que les grenouilles et les rats
 Chantés par ce poète unique
 Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre majesté, en me parlant des maréchaux de Belle-Isle et de Saxe, dit qu'il faut que chacun fasse son métier: vraiment, sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à-la-fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, qui pis est, le mien, qu'assurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina*: en voici le premier acte; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que Crébillon avait mis vingt-huit ans à achever; je ne me croyais pas capable d'une si épouvan-

table diligence; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre majesté m'avait écrit sur le *Catilina* de mon confrère: elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue; elle trouvait qu'on avait fait jouer à Catilina le rôle d'un bandit extravagant, et à Cicéron, celui d'un imbécile. Je me suis souvenu de vos critiques très justes; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous desiriez; c'est vous qui m'avez fait travailler; jugez ce premier acte; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre majesté; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réliabilité Cicéron, et si j'ai attrapé la ressemblance de César.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus.

César, je le prévois, aura la préférence:
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai cru qu'une petite fille que son maître épouse ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si votre majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter les suffrages de Frédéric-le-Grand,

De qui je suis avec ardeur
Le très prosterné serviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur.

119. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 août.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre datée de votre Tusculum de Sans-Souci, du Linterne de Scipion. Je suis bien consolé que mon agonie vous amuse. Ceci est le chant du cygne. Je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina*, telle que votre majesté en a vu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Électre*, que je voudrais bien venir au plus vite achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si votre majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complait dans son indigence. Votre majesté saura qu'à la dernière séance de notre académie, où je me trouvais pour l'élection du maréchal de Belle-Isle, je proposai cette petite question : Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère*, comme on dit *un événement soudain*? « Non, » répondit-on; car *soudain* n'appartient qu'aux choses « inanimées. — Eh, messieurs! l'éloquence ne consiste-t-elle pas à transporter les mots d'une espèce « dans une autre? N'est-ce pas à elle d'animer tout? « Messieurs, il n'y a rien d'inanimé pour les hommes « éloquents. » J'eus beau faire, sire, Fontenelle, le cardinal de Rohan, mon ami l'ancien évêque de Miran-

poix, jusqu'à l'abbé d'Olivet, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, sire, que si M. Bestuchef ou Bartenstein disait de votre majesté,

Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
De notre politique il rompt tous les ressorts ;

croit-on, dis-je, que Bartenstein ou Bestuchef s'exprimât d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à votre majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée; elle a plus de peine à mettre au monde un enfant qu'un livre. Tous nos accouchements, sire, à nous autres poètes, sont plus difficiles à mesure que nous voulons faire de bonne besogne. Les vers didactiques surtout se font beaucoup plus difficilement que les autres. Belle matière à dissertation quand je serai à vos pieds!

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

Votre majesté se souvient d'un certain *Anti-Machiavel*, dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du roi à la cour de qui on accouche. Il y a deux endroits où l'on rend une justice un peu sévère au roi de Suède, et où le monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, sire, comme vous voudrez, parceque les

héros ont toujours beau jeu : mais moi , qui ne suis qu'un pauvre diable , j'essuie tout l'orage ; et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher Isac-Onis¹, fort aimable chambellan de votre majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée, et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à sa sainteté. Votre majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien ; c'est un grand point : mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir, cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs ; et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de votre majesté sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer votre majesté que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec madame du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-père de son maître. Voilà mes raisons, sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de

¹ Le marquis d'Argens.

ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de votre majesté, et que je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge que je possède auprès du roi mon maître ¹, étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non seulement très compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin c'est l'ordre du mérite, et je veux tenir mon mérite de vos bontés. Au reste je me dispose à partir le mois d'octobre; et que j'aie du mérite ou non, je suis à vos pieds.

120. — DU ROI.

A Potsdam, le 4 septembre.

Je reçois votre *Catilina*, dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique, et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en Apollon et mon concitoyen le comte Bar m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire,

Tyran par la parole, il faut finir ton règne ².

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois

¹ La charge de gentilhomme ordinaire de la chambre.

² Ce vers ne se trouve plus dans *Rome sauvée*.

qu'on peut dire, *Son éloquence l'a rendu le tyran de sa patrie, il faut finir son règne.* Mais, selon la construction du vers, nous autres Allemands, qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue, nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.*

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit *Brutus, la Mort de César*, etc., etc.

Votre lettre est charmante; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différents siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame du Châtelet fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par distraction: Dites-lui donc qu'elle se dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous, et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme Cicéron, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances; celle de la langue française, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que si, car vous n'êtes point un faussaire; et si l'on

vous accusait d'être indiscret, je dirais que cela peut être; de vous laisser voler, j'y acquiescerais; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens *Fédéric, par la grace de Dieu, roi de Prusse, électeur de Brandebourg, possesseur de Voltaire, etc., etc.*

121. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le...

Sire, voici une des tracasseries que j'eus l'honneur de vous prédire il y a dix ans, lorsque, après avoir envoyé votre *Anti-Machiavel* en Hollande par les ordres de votre majesté, je fis ce que je pus pour supprimer cet ouvrage.

J'avais tort, à la vérité, de vouloir étouffer un si bel enfant, qui s'est conservé malgré moi, et qui est un des plus beaux monuments de votre génie et de votre gloire.

Mais vous vous exprimez dans cet ouvrage avec une liberté qui n'est guère permise qu'à un homme qui a cent mille hommes à ses ordres. Je courus, comme vous le savez, sire, chez l'imprimeur, et j'osai raturer sur le manuscrit les endroits dont David pourrait se plaindre s'il revenait au monde, et ceux qui pourraient être désagréables à des princes contemporains, et surtout à des têtes couronnées que vous avez toujours aimées.

Votre majesté peut se souvenir que le fripon Vanduren , qui se dit aujourd'hui votre libraire , n'eut pas plus d'égard à mes ratures que le grand pensionnaire à mes représentations. Ce coquin avait fait transcrire le manuscrit , et je ne pus pas obtenir des chefs de la république qu'on l'obligeât à rendre pour de l'argent ce qu'on lui avait donné *gratis*.

Le livre parut donc , malgré tous mes efforts réitérés , et il parut avec quelques passages contre la personne d'un roi que vous avez imité par des victoires¹ , et contre un autre monarque que vous chérissez² , et qui eût été votre allié naturel contre les Russes , si les Polonais avaient été assez heureux et assez fermes pour soutenir celui qu'ils ont si légitimement élu. Ses vertus et son alliance avec la maison de France sont des nœuds qui vous unissent avec lui. Ce monarque est très affligé de la manière dont vous vous êtes expliqué sur Charles XII et sur lui-même. Il est très aisé de réparer ce qui peut être échappé à votre plume sur ces deux princes qui vous sont chers. Je vous supplie , sire , de faire une édition qui sera la seule authentique , et dans laquelle je ne doute pas que votre majesté ne rende plus de justice à deux rois ses amis.

Votre majesté doit approuver aujourd'hui plus que jamais le dessein qu'avait Charles XII de chasser les Russes de la Livonie et de l'Ingrie , et de mettre une barrière entre eux et l'Europe. Si le roi de Pologne était sur le trône où il doit être , les Polonais pourraient alors se souvenir de ce qu'ils ont été , et contri-

¹ Charles XII , roi de Suède. — ² Stanislas Leczinski , roi de Pologne.

buer à renvoyer les ours moscovites dans leurs forêts ; ce sont là vos sentiments et vos desirs.

Quelques lignes conformes à vos idées , et qui rendraient justice aux deux monarques , feraient un effet désiré de tous ceux qui admirent votre livre ; et votre plume serait comme la lance d'Achille , qui guérit la blessure qu'elle avait faite.

122. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 15 octobre.

Sire , je viens de faire un effort , dans l'état affreux où je suis , pour écrire à M. d'Argens ; j'en ferai bien un autre pour me mettre aux pieds de votre majesté.

J'ai perdu un ami de vingt-cinq années , un grand homme , qui n'avait de défaut que d'être femme¹ , et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie , et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle comme vous auriez fait , si elle avait eu l'honneur d'être connue de votre majesté. Mais une femme qui a été capable de traduire Newton et Virgile , et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme , aura sans doute part à vos regrets.

L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guère d'espérance de vous revoir jamais ; mais je vous dirai hardiment que si vous connaissiez mieux mon cœur , vous pourriez avoir aussi la bonté de regretter un homme qui certainement dans votre majesté n'avait aimé que votre personne.

¹ La marquise du Châtelet.

Vous êtes roi, et par conséquent vous êtes accoutumé à vous défier des hommes. Vous avez pensé, par ma dernière lettre, ou que je cherchais une défaite pour ne pas venir à votre cour, ou que je cherchais un prétexte pour vous demander une légère faveur. Encore une fois, vous ne me connaissez pas. Je vous ai dit la vérité, et la vérité la plus connue à Lunéville. Le roi de Pologne Stanislas est sensiblement affligé, et je vous conjure, sire, de sa part et en son nom, de permettre une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, où l'on adoucira ce que vous avez dit de Charles XII et de lui; il vous en sera très obligé. C'est le meilleur prince qui soit au monde; c'est le plus passionné de vos admirateurs, et j'ose croire que votre majesté aura cette condescendance pour sa sensibilité, qui est extrême.

Il est encore très vrai que je n'aurais jamais pu le quitter pour venir vous faire ma cour, dans le temps que vous l'affligiez et qu'il se plaignait de vous. J'imaginai le moyen que je proposai à votre majesté: je crus et je crois encore ce moyen très décent et très convenable. J'ajoute encore que j'aurais dû attendre que votre majesté daignât me prévenir elle-même sur la chose dont je prenais la liberté de lui parler. Cette faveur était d'autant plus à sa place, que j'ose vous répéter encore ce que je mande à M. d'Argens: oui, sire, M. d'Argens a constaté, a relevé le bruit qui a couru que vous me retiriez vos bonnes grâces; oui, il l'a imprimé. Je vous ai allégué cette raison, qu'il aurait dû appuyer lui-même. Il devait vous dire: « Sire, rien n'est plus vrai, ce bruit a couru; j'en ai parlé; voilà l'en-

« droit de mon livre où je l'ai dit : et il sera digne de la
 « bonté de votre majesté de faire cesser ce bruit, en
 « appelant pour quelque temps à votre cour un homme
 « qui m'aime et qui vous adore, et en l'honorant d'une
 « marque de votre protection. »

Mais au lieu de lire attentivement l'endroit de ma lettre à votre majesté, où je le citais, au lieu de prendre cette occasion de m'appeler auprès de vous, il me fait un quiproquo où l'on n'entend rien. Il me parle de libelles, de querelles d'auteur; il dit que je me suis plaint à votre majesté qu'il *ait dit* de moi des choses *injurieuses*; en un mot, il se trompe, et il me gronde, et il a tort : car il sait bien ce que je vous ai dit dans ma lettre, que je l'aime de tout mon cœur.

Mais vous, sire, avez-vous raison avec moi? Vous êtes un très grand roi; vous avez donné la paix dans Dresde; votre nom sera grand dans tous les siècles; mais toute votre gloire et toute votre puissance ne vous mettent pas en droit d'affliger un cœur qui est tout à vous. Quand je me porterais aussi bien que je me porte mal, quand je serais à dix lieues de vos états, je ne ferais pas un pas pour aller à la cour d'un grand homme qui ne m'aimerait point, et qui ne m'enverrait chercher que comme un souverain. Mais si vous me connaissiez, et si vous aviez pour moi une vraie bonté, j'irais me mettre à vos pieds à Pekin. Je suis sensible, sire, et je ne suis que cela. J'ai peut-être deux jours à vivre, je les passerai à vous admirer, mais à déplorer l'injustice que vous faites à une ame qui était si dévouée à la vôtre, et qui vous aime toujours comme M. de Fénelon aimait Dieu pour lui-même. Il

ne faut pas que Dieu rebute celui qui lui offre un encens si rare.

Croyez encore, s'il vous plaît, que je n'ai pas besoin de petites vanités, et que je ne cherchais que vous seul.

123. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 10 novembre.

Sire, j'ai reçu presque à-la-fois trois lettres de votre majesté; l'une du 10 septembre, venue par Francfort, adressée de Francfort à Lunéville, renvoyée à Paris, à Cirey, à Lunéville, et enfin à Paris, pendant que j'étais à la campagne dans la plus profonde retraite: les deux autres me parvinrent avant-hier par la voie de M. Chambrier, qui est encore, je crois, à Fontainebleau.

Hélas! sire, si la première de ces lettres avait pu me parvenir, dans l'excès de ma douleur, au temps où je devrais l'avoir reçue, je n'aurais quitté que pour vous cette funeste Lorraine; je serais parti pour me jeter à vos pieds; je serais venu me cacher dans un petit coin de Potsdam ou de Sans-Souci; tout mourant que j'étais, j'aurais assurément fait ce voyage; j'aurais retrouvé des forces. J'aurais même des raisons que vous devinez bien pour aimer mieux mourir dans vos états que dans le pays où je suis né.

Qu'est-il arrivé? Votre silence m'a fait croire que ma demande vous avait déplu; que vous n'aviez réellement aucune bonté pour moi; que vous aviez pris ce que je vous proposais pour une défaite et pour

une envie déterminée de rester auprès du roi Stanislas. Sa cour, où j'ai vu mourir madame du Châtelet d'une manière cent fois plus funeste que vous ne pouvez le croire, était devenue pour moi un séjour affreux, malgré mon tendre attachement pour ce bon prince, et malgré ses extrêmes bontés. Je suis donc revenu à Paris; j'ai rassemblé autour de moi ma famille; j'ai pris une maison, et je me suis trouvé père de famille sans avoir d'enfants. Je me suis fait ainsi dans ma douleur un établissement honorable et tranquille, et je passe l'hiver dans ces arrangements, et dans celui de mes affaires, qui étaient mêlées avec celles de la personne que la mort ne devait pas enlever avant moi. Mais puisque vous daignez m'aimer encore un peu, votre majesté peut être très sûre que j'irai me jeter à ses pieds l'été prochain, si je suis en vie. Je n'ai plus besoin actuellement de prétexte, je n'ai besoin que de la continuation de vos bontés. J'irai passer huit jours auprès du roi Stanislas; c'est un devoir que je dois remplir; et le reste sera à votre majesté. Soyez, je vous en conjure, bien persuadé que je n'avais imaginé ce chiffon noir que parcequ'alors le roi Stanislas n'aurait pas souffert que je le quittasse. Je croyais que vous aviez fait cette grâce à M. de Mauvertuis. Il est encore très vrai, et je vous le répète, et ce n'est point une tracasserie, que le bruit avait couru, à mon dernier voyage à votre cour, que vous m'aviez retiré vos bonnes grâces. Je ne disais pas à votre majesté que M. d'Argens avait écrit contre moi; je vous disais et je vous dis encore que, dans un certain livre de morale dont le titre m'a échappé, et qui est rempli de portraits,

il avait relevé ce bruit dont je vous ai parlé; je lui ai même cité dans la lettre que je lui ai écrite l'endroit où il parle de moi; il doit s'en souvenir. C'est après le portrait d'Orcan, qu'il dépeint comme un courtisan dangereux par sa langue. Il me fait paraître sous le nom d'Euripide. Il dit « qu'Euripide arrive à la cour
« d'un grand roi, qu'il y est d'abord bien reçu, mais
« que bientôt le roi se dégoûte; qu'alors les courti-
« sans, comme de raison, le déchirent: que faut-il,
« ajoute-t-il, pour que la cour dise du bien d'Euripide?
« qu'il revienne, et que le roi jette un coup d'œil sur
« lui. »

Voilà à peu près les paroles de son livre, qu'il m'envoya lui-même; voilà ce que j'ai en dernier lieu remis dans sa mémoire, et ce que j'ai mandé à votre majesté. J'étais bien loin d'écrire et de penser qu'il eût écrit pour m'offenser. Encore une fois, sire, je vous disais qu'il avait relevé le bruit qui courait que j'étais mal auprès de vous. C'est ce que j'affirmé encore, non pas assurément pour me plaindre de lui, que j'aime tendrement, mais pour faire voir à votre majesté que j'avais besoin d'une marque publique de votre bonté pour moi, si vous vouliez que je parusse dans votre cour.

Voilà bien des paroles. Mais il faut s'entendre, et ne rien laisser en arrière à ceux à qui on veut plaire, dût-on les fatiguer.

Vous avez bien raison, sire, de me dire que je suis fait pour être volé; car on m'a volé *Sémiramis*, et cette petite comédie de *Nanine* dont on avait parlé à votre majesté. On les a imprimées de toute manière à mes

dépens, pleines de fautes absurdes, et de sottises beaucoup plus fortes que celles dont je suis capable. Je compte dans quatre ou cinq jours envoyer à votre majesté les véritables éditions que je fais faire.

Je vais aussi faire transcrire *Catilina*, ou plutôt *Rome sauvée*; car ce monstre de Catilina ne mérite pas d'être le héros d'une tragédie; mais Cicéron mérite de l'être.

Voici, en attendant, la réponse à votre objection grammaticale*.

J'attends de votre plume d'autres présents, et je me flatte que la cargaison que vous recevrez de moi incessamment m'en attirera une de votre part. J'aurai

* Le roi de Prusse, dans sa lettre du 4 septembre 1749, avait critiqué ce vers de *Rome sauvée*,

Tyran par la parole, il faut finir ton règne,

comme étant construit d'une manière équivoque. M. de Voltaire consulta l'abbé d'Olivet par un billet au bas duquel il le pria d'écrire sa réponse, et qu'il envoya au roi. Le voici d'après l'original:

A M. l'abbé d'Olivet.

« Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;

« Tyran par la parole, il faut finir ton règne.

« Mon cher maître, ce tyran par la parole est-il ou une hardiesse heureuse ou une témérité condamnable? Mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce billet. » V.

Réponse de l'abbé d'Olivet.

« Je ne vois rien là qui ne soit très grammatical. Je vous rends les papiers que vous m'avez confiés, et qui sûrement ne sont pas sortis de mes mains. »

Au reste ces deux vers ne se trouvent plus dans *Rome sauvée*. Ils faisaient partie d'un monologue de Catilina qui n'a pas été conservé. (Voyez les *Variantes* de cette tragédie.)

l'honneur de faire ce petit commerce cet hiver; et je crois, sire, sauf respect, que vous et moi nous sommes dans l'Europe les deux seuls négociants de cette espèce. Je viendrai ensuite revoir nos comptes, dissenter, parler grammaire et poésie; je vous apporterai la grammaire raisonnée de madame du Châtelet, et ce que je pourrai rassembler de son Virgile; en un mot, je viendrai mes poches pleines, et je trouverai vos portefeuilles bien garnis. Je me fais de ces moments-là une idée délicieuse; mais c'est à la condition expresse que vous daignerez m'aimer un peu; car sans cela je meurs à Paris.

124. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 17 novembre.

Sire, voilà *Sémiramis* en attendant *Rome sauvée*. Je suis très sûr que *Rome sauvée* vous plaira davantage, parceque c'est un tableau vrai, une image des temps et des hommes que vous connaissez et que vous aimez. Votre majesté s'intéressera aux caractères de Cicéron et de César. Elle regardera avec curiosité ce tableau que je lui en présenterai; elle sera empressée de voir s'il y a un peu de ressemblance. Mais il n'en sera pas ainsi avec *Sémiramis* et *Ninias*. Je m'imagine que ce sujet intéressera bien moins un esprit aussi philosophe que le vôtre. Il arrivera tout le contraire à Paris. Le parterre et les loges ne sont point du tout philosophes, pas même gens de lettres. Ils sont gens à sentiment, et puis c'est tout. Vous aimerez *la Mort de César*; nos Parisiennes aiment *Zaire*. Une tragédie où l'on pleure

est jouée cent fois ; une tragédie où l'on dit, *Vraiment voilà qui est beau ; Rome est bien peinte* ; une telle tragédie, dis-je, est jouée quatre ou cinq fois. J'aurai donc fait une partie de mes ouvrages pour Frédéric-le-Grand, et l'autre partie pour ma nation. Si j'avais eu le bonheur de vivre auprès de votre majesté, je n'aurais travaillé que pour elle. Si j'étais plus jeune, je ferais une requête à la Providence ; je lui dirais : « O Fortune ! fais-moi passer six mois à Sans-Souci et six « mois à Paris. »

125. — DU ROI.

Le 25 novembre.

D'Olivet me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste, et de parler de ce que je n'entends pas ; mon silence me préservera des foudres des d'Olivet et des Vaugelas. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages : si vous laissez voler les vôtres, que serait-ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation ; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement ; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans, et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le Misanthrope,

Si j'en faisais d'aussi méchants,
Je me garderais bien de les montrer aux gens.

Nous avons à Berlin un ambassadeur russe qui, depuis vingt ans, étudiait la philosophie sans y avoir

compris grand'chose. Le comte de Kaiserling, dont je parle, et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent; il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poète à vingt ans ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissemens. Je veux *imiter de Conrad le silence prudent*; mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages, que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'Argens bavarde sur Euripide: qui vous dit que c'est vous? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi Virgile plutôt qu'Euripide? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau; et dans le passage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point: ou si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangements que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses ; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangements domestiques ; ou bien le roi Stanislas, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie, que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *Élégie*.... serait-elle de vous ? Voici le premier vers :

Un sommeil éternel a donc fermé ces yeux, etc.

Mandez-le-moi, je vous prie ; j'ai quelques doutes là-dessus ; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai, tout ingrat et absent que vous êtes, parcequ'il je ne saurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de Roland, et les héroïques sottises de Coriolan. Je vous souhaite tranquillité, joie, et longue vie. FÉDÉRIC.

126. — BILLET DE M. DE VOLTAIRE.

27 novembre.

Ceci n'est guère digne de votre majesté ; mais il faut offrir à son dieu tous les fruits de sa terre. Vous aurez incessamment le manuscrit de *Rome sauvée*. Le sujet au moins sera plus digne d'un héros éloquent.

127. — DU ROI.

Décembre.

Dans votre prose délicate
 Vous avancez très poliment
 Que je ne suis qu'un automate,
 Un stoïque sans sentiment;
 Mes larmes coulent pour Électre,
 Je suis sensible à l'amitié;
 Mais le plus héroïque spectre
 Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal Quirini est bien digne du temps des spectres et des sortilèges : vous connaissez votre monde, et c'était bien s'adresser de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de Ninus ; je vous réponds que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis*, ce n'en est pas moins l'ombre de Ninus : c'est cette ombre qui inspire des remords dévorants à sa veuve parricide ; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils ; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterrer la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mère. Il est si vrai que défaut Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves et les

apparitions différentes de cette ame errante , la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie , je prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité , que les caractères sont soutenus à merveille , que la vérité parle par vos acteurs , que l'enchaînement des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux Assur, mis en opposition avec le fier et généreux Niuias, forme un contraste admirable ; on déteste le premier : aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action , parcequ'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à Niuias , mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azéma qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe. Toute la pièce est versifiée avec force ; les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de *la Henriade*. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter , parceque le spectre me paraîtrait risible, et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement , de pleurer à la tragédie , et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
 Le parterre morigéné
 Suivait ce goût sage et solide ;
 Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie ? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre ; je sens

une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon ame par la force de son éloquence ; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle ; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puérides. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance ; Charles XII a été le seul homme de tout ce siècle qui eût ce caractère théâtral ; mais, pour le bonheur du genre humain, les Charles XII sont rares. Il y a une *Mariamne* de Tristan qui commence par ce vers,

Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'est pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'est le langage des habitants de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action : pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais puiser leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette discussion ; je vous parle comme fesait la servante de Molière ; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre, ce qui est digne de vous ; et j'ai été surpris que nous nous soyons rencon-

trés sans le savoir dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance, et je composai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'esprit; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que le mien est en vers, et celui du poète en prose. Racine n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant que lorsqu'il traitait le même sujet que Pradon. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je sois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adresserai sera conçue en ces termes :

O dieux, qui douez les poètes
De tant de sublimes faveurs !
Ah ! rendez vos graces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Souci, et si vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler.

Vale.

128. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 31 décembre.

Vous êtes pis qu'un hérétique,
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la *Bible* est véridique.

Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

Et moi aussi, sire, je prends la liberté de m'en moquer. Mais quand je travaille pour le public, je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions. Je ne voudrais pas qu'il y eût deux tragédies comme *Sémiramis*; mais il est bon qu'il y en ait une, et ce n'est pas une petite affaire d'avoir transporté la scène grecque à Paris, et d'avoir forcé un peuple frivole et plaisant à frémir à la vue d'un spectre. Votre majesté sent bien que je pouvais me passer de cette ombre. Rien n'était plus aisé; mais j'ai voulu faire voir qu'on peut accoutumer les hommes à tout, et qu'il n'y a que manière de s'y prendre. Vous les accoutumez à des choses plus rares et plus difficiles.

Ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander à propos de la petite commémoration* que j'ai faite de nos pauvres officiers tués et oubliés, me ravit en admiration. Quoi! vous roi, vous avez eu la même idée, et l'avez exécutée en vers! Vous avez fait ce que faisait le peuple d'Athènes. Vous valez bien ce peuple à vous tout seul. Il est bien juste qu'un roi qui fait tuer des hommes les regrette et les célèbre; mais où sont les monarques qui en usent ainsi? Ils se contentent de faire tuer: Mais vous êtes roi et homme, homme éloquent, homme sensible; vous redoublez plus que jamais mon extrême envie de vous voir encore avant que

* Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.
Voyez tome XXI de cette édition, page 419.

ma malheureuse machine se détruise, et cesse pour jamais de vous admirer et de vous aimer. La mort me fait de la peine. On vit trop peu. Je crois que le peu de temps que j'ai à pouvoir approcher d'un être tel que vous me fait encore envisager la brièveté de la vie avec plus de chagrin.

Je ne sais ce que c'est que ces vers dont votre majesté me parle sur la mort de madame du Châtelet. Je n'ai rien vu de ce qu'on a publié pour et contre dans notre nation frivole. Je me borne à regretter dans la retraite un grand homme qui portait des jupes, à respecter sa mémoire, et à ne me point soucier du tout de ses faiblesses de femme.

Voici un petit recueil où vous trouverez bien des vers corrigés et arrondis. On n'a jamais fait avec les vers. Quel métier ! Pourquoi faut-il qu'il soit le plus inutile de tous et le plus difficile ?

Je reprends cette lettre, sire, que j'avais commencée, il y a quelques jours. Je suis retombé malade. Me voilà à peu près guéri, et je reprends ma lettre. J'avertis votre majesté qu'elle n'aura pas si tôt une certaine *Rome sauvée*. J'ai beaucoup retravaillé cet ouvrage, parcequ'il s'agit de grands hommes que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux. Quand il s'agit de peindre Rome pour Frédéric-le-Grand, il y faut un peu d'attention. On va jouer une *Électre* de ma façon sous le nom d'Oreste. Je ne sais pas si elle vaudra celle de Crébillon, qui ne vaut pas grand chose, mais du moins *Électre* ne sera pas amoureuse, et Oreste ne sera pas galant. Il faut petit à petit défaire le

Théâtre français des déclarations d'amour, et cesser de

Peindre Caton galant, et Brutus dameret¹.

J'ai actuellement un petit procès dont je fais votre majesté juge. Madame la duchesse d'Aiguillon croit avoir trouvé un manuscrit du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, et un manuscrit authentique. Je crois la chose impossible, parceque je crois impossible que le cardinal de Richelieu ait écrit ce fatras de puérités, de contradictions, et de faussetés, dont ce testament fourmille. On a estimé cet ouvrage, parcequ'on l'a cru d'un grand homme. Voilà comme on juge. J'ose le croire d'un homme au-dessous du médiocre. Si par malheur il était du cardinal, à quoi tiennent les réputations! La vôtre, sire, est en sûreté. Je souhaite à votre majesté autant d'années que de gloire. Je lui renouvelle, pour l'année 1750, mes respects, mon admiration, et mon tendre dévouement.

129. — DU ROI.

Janvier 1750.

Quoi! vous envoyez vos écrits
 Au frondeur de *Sémiramis*,
 A l'incrédule qui de l'ombre
 Du grand Ninus n'est point épris,
 Qui sur un ton caustique et sombre
 Ose juger vos beaux esprits!
 Ce trait désarme ma colère:
 Enfin je retrouve Voltaire,

¹ Boileau, *Art poét.*, ch. III.

Ce Voltaire du temps jadis,
Qui savait aimer ses amis,
Et qui surtout savait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciements de votre nouvelle édition. Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites ; j'en ai été charmé : ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur imposture, faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir *Oreste* ; comment vous aurez remplacé Palamède, et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie ; si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissements ; mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares sifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet Éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. Pierre I^{er} se mêlait de pharmacie et de médecine ; il donnait des remèdes à ses courtisans malades ; et lorsqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu près sem-

blable : des raisons d'état m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils ont péri : pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épithaphes simples et véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes , pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse au mois de juin ; mais du premier de juillet jusqu'au mois de septembre je pourrai disposer de mon temps , je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel , je pourrai

Vous admirer et vous entendre ,
 Et du grand art de Cicéron ,
 De Thucydide , et de Maron ,
 M'instruire , et par vos soins apprendre
 Le chemin du sacré vallon :
 Mais , pour y mériter un nom ,
 Du feu que votre esprit recèle
 Daignez à ma froide raison
 Communiquer une étincelle ,
 Et j'égalerais Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'Aiguillon a raison ? Si la duchesse produit le *Testament politique* du cardinal de Richelieu en original , il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le sont ni tous les moments ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces , il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante , et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaissant les grands du royaume , établissant solidement l'autorité royale , soutenant la gloire des Français contre des ennemis

puissants et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et faisant élever une digue à travers la mer pour assiéger La Rochelle; si je me représente cette ame ferme, occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le *Testament politique* me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait, pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petites,se,
 Quelques vertus, plus de faiblesses,
 Font le bizarre composé
 Du héros le plus avisé:
 Il jette un rayon de lumière;
 Mais ce soleil, dans sa carrière,
 Ne brille pas d'un feu constant.
 L'esprit le plus profond s'éclipse:
 Richelieu fit son *Testament*,
 Et Newton, son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé et de la patience à l'auteur de *la Henriade*. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, et je lui en dirai davantage.

130. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 5 février.

Du sein des brillantes clartés,
 Et de l'éternel abondance
 D'agréments et de vérités

Dont vous avez la jouissance,
 Trop heureux roi, vous insultez
 Mon obscure et triste indigence.
 Je vous l'avoue, un bon écrit
 De ma part est chose très rare.
 Je ne suis que pauvre d'esprit,
 Vous m'appelez d'esprit avare.
 Mais il faut que le pauvre encor
 Porte sa substance au trésor
 De ces puissances trop altières;
 Et le palais d'azur et d'or
 Reçoit le tribut des chaumières.

Voici donc, sire, un très chétif tribut qui n'est pas dans le goût du comique larmoyant. Car il faut bien se tourner de tous les sens pour vous plaire.

Comme j'allais continuer cette petite épître, j'en reçois une de votre majesté. Celle-là prouve bien mieux encore l'immensité des richesses de votre génie. Ni vous ni personne n'a jamais rien fait de si bien, ou du moins de mieux que ces vers :

Des grandeurs et des petites, s,
 Quelques vertus, plus de faiblesses, etc.

Je sens, à la lecture de cette lettre, que si j'avais un peu de santé, je partirais sur-le-champ, fussiez-vous à Kœnigsberg. Vous daignez demander *Oreste*; je vais la faire transcrire. Mais que votre majesté ne s'attende pas à voir un *Palamède** : il n'y en a point dans Sophocle.

A l'égard du prétendu *Testament politique* du cardinal de Richelieu, je réponds bien que madame d'Aiguillon n'en aura jamais l'original. Sire, on n'a jamais

* Personnage de l'*Électre* de Crébillon.

vu l'original de tous ces *testaments-là*. Indépendamment des misères dont ce livre est plein, je trouve qu'Armand est bien petit devant Frédéric.

..... Ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.

L'imprudence met sa confiance. L'imprudence ne *mettent* pas. Mais l'imprudence pourrait à toute force mettre *leur* confiance, en rapportant ce *leur* au *dont*. Ce serait une licence qui, en certains cas, serait permise.

Mon chancelier d'Olivet dirait le reste. Mais quand j'écris au plus grand homme de notre siècle, je ne connais que le sentiment de l'admiration. L'enthousiasme fait oublier la grammaire. A vos genoux.

131. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 16 mars.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui sut chasser de son domaine
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot et tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,

Non pas comme dans ce jardin ^a
 Où l'art avec effort amène
 Les naïades de Saint-Germain,
 Et le fleuve entier de la Seine
 Tout étonné d'un tel chemin;
 Mais par un art bien plus divin,
 Par le pouvoir de ce génie
 Qui sans effort tient sous sa main
 Toute la nature embellie.
 Mon d'Arnaud est donc appelé
 Dans ce séjour que l'on renomme!
 Et tandis qu'un troupeau zélé
 De pèlerins au front pelé
 Court à pied dans les murs de Rome,
 Pour voir un triste jubilé,
 L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

Grand homme que vous êtes! que votre dernier
 songe est joli! Vous dormez comme Horace veillait.
 Vous êtes un être unique.

J'enverrai à votre majesté, par la première poste,
 des fatras d'*Oreste*. Je mettrai ces misères à vos pieds.
 Une seule de vos lettres, qui ne vous coûtent rien, vaut
 mieux que nos grands ouvrages qui nous coûtent beau-
 coup. Je suis plus que jamais aux pieds de votre ma-
 jesté.

132. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 17 mars.

Grand juge et grand feseur de vers,
 Lisez cette œuvre dramatique*,
 Ce croquis de la scène antique,
 Que des Grecs le pinceau tragique
 Fit admirer à l'univers.

* Versailles. — * Le manuscrit d'*Oreste*.

Jugez si l'ardeur amoureuse
 D'une Électre de quarante ans
 Doit, dans de tels évènements,
 Étaler les beaux sentiments
 D'une héroïne doucereuse,
 En massacrant ses chers parents
 D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printemps,
 Qui surtout n'aurait rien à faire,
 Pourrait avoir par passe-temps
 A ses pieds un ou deux amants,
 Et les tromper avec mystère;
 Mais la fille d'Agamemnon
 N'eut dans sa tête d'autre affaire
 Que d'être digne de son nom,
 Et de venger monsieur son père.
 Et j'estime encor que son frère
 Ne doit point être un Céladon.
 Ce héros fort atrabilaire
 N'était point né sur le Lignon.

Apprenez-moi, mon Apollon,
 Si j'ai tort d'être si sévère,
 Et lequel des deux doit vous plaire
 De Sophocle ou de Crébillon.
 Sophocle peut avoir raison,
 Et laisser des torts à Voltaire.

J'ai l'honneur, sire, d'envoyer à votre majesté les feuilles à mesure qu'elles sortent de chez l'imprimeur. Il faut bien que mon Apollon-Frédéric ait mes prémices bonnes ou mauvaises. J'ai pris la liberté de lui écrire par la voie de cet heureux d'Arnaud, qui verra mon Jehovah prussien face à face, et à qui je porte la plus grande envie.

Votre majesté aura incessamment d'autres petites offrandes malgré ma misère. Car, tout malingre que je suis, je sens que vous donnez de la santé à mon ame; vos rayons pénètrent jusqu'à moi et me vivifient.

Voilà d'Arnaud à vos pieds! Qui sera à présent assez heureux pour envoyer à votre majesté les livres nouveaux et les nouvelles sottises de notre pays? On m'a dit qu'on avait proposé un nommé Fréron. Permettez-moi, je vous en conjure, de représenter à votre majesté qu'il faut, pour une telle correspondance, des hommes qui aient l'approbation du public. Il s'en faut beaucoup qu'on regarde Fréron comme digne d'un tel honneur. C'est un homme qui est dans un décri et dans un mépris général, tout sortant de la prison où il a été mis pour des choses assez vilaines. Je vous avouerai encore, sire, qu'il est mon ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre moi dans de mauvaises feuilles périodiques, uniquement parceque je n'ai pas voulu avoir la bassesse de lui faire donner deux louis d'or, qu'il a eu la bassesse de demander à mes gens, pour dire du bien de mes ouvrages. Je ne crois pas assurément que votre majesté puisse choisir un tel homme. Si elle daigne s'en rapporter à moi, je lui en fournirai un dont elle ne sera pas mécontente; si elle veut même, je me chargerai de lui envoyer tout ce qu'elle me commandera. Ma mauvaise santé, qui m'empêche très souvent d'écrire de ma main, ne m'empêchera pas de dicter les nouvelles. En un mot, je suis à ses ordres pour le reste de ma vie.

133. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, vendredi 3 avril.

Sire, voici des rogatons qui m'arrivent dans l'instant de l'imprimerie. Jugez le procès des anciens et des modernes. Vous qui abrégez les procès dans votre royaume, mettez fin au nôtre d'un mot. Votre majesté est accoutumée à décider toutes les querelles par la plume comme par l'épée, sans y perdre beaucoup de temps. Je n'ai que celui de lui envoyer ces bagatelles : la poste va partir. Voyez, sire, combien l'heure presse ; vous n'aurez pas seulement quatre vers cette fois-ci. Mais tous les moments de ma vie ne vous en sont pas moins consacrés.

134. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 13 avril.

Grand roi, voici donc le recueil
 De ma dernière rapsodie.
 Si j'avais quelque grain d'orgueil,
 De Frédéric un seul coup d'œil
 Me rendrait de la modestie.
 Votre tribunal est l'écueil
 Où notre vanité se brise ;
 L'œuvre que votre goût méprise
 Dès ce moment tombe au cercueil ;
 Rien n'est plus juste : votre accueil
 Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez

si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre majesté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'Arnaud sera immortel, mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil; je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher!

Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton, son *Apocalypse*.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre majesté verra, dans la rapsodie ci-jointe, mes raisons contre madame d'Aiguillon.

Jugez ce *Testament* fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, sire, votre Valoriade? il y a une ode dans un recueil de votre académie; je n'ai ni le recueil, ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi! Oh! le mauvais marché que j'ai fait là!

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

135. — DU ROI.

A Potsdam, le 25 avril.

J'espérais qu'au premier signal
 Les Graces et votre génie
 Viendraient sans cérémonial
 Réveiller ma muse assoupie;
 Mais de ce bonheur idéal
 L'espérance est évanouie,
 Et dans ce séjour martial
 D'Arnaud, votre charmant vassal,
 N'est arrivé qu'en compagnie
 De sa muse aimable et polie.
 Lorsqu'on n'a point l'original,
 Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu, ce d'Arnaud qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmants qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi sert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, si vous m'empêchez de profiter de cet avantage?

Depuis deux mille ans nous lisons
 Les vers de Virgile et d'Horace:
 Avec eux plus ne conversons.
 Qui pourrait les voir face à face
 S'instruirait bien par leurs leçons.

Oui, la mort ainsi que l'absence
 Sépare les pauvres humains;
 L'Homère même de la France
 Est pour nous, ses contemporains,
 Qui vivons loin de sa présence,
 Aussi mort que ces grands Romains.

Tous les siècles seront les maîtres

De vos ouvrages immortels ;
 Ils pourront à leur tour connaître
 Tant de talents universels.
 Pour moi, j'ose un peu plus prétendre ;
 Avide de tous vos écrits,
 Je veux, de vos charmes épris,
 Vous voir, vous lire, et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où se trouvent *Oreste*, une lettre sur les mensonges, etc., et une autre au maréchal de Schullembourg. Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et surtout du cœur humain. La belle science ! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et surtout qui la manient avec autant de supériorité que vous !

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques uns de mes ouvrages ; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé depuis un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuses, qui sera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poème ; mais il ne peut

point se montrer. D'Arnaud vous mandera ce qu'il contient.

J'osais de mes pinceaux hardis
 Croquer le ciel du fanatique,
 Son enfer, et son paradis,
 Et me gausser en hérétique
 De ces foudres hors de pratique
 Dont Rome écrase les maudits ;
 Mais de mes vers tant étourdis,
 Dont je connais le ton caustique,
 Je cache le recueil épique
 A vos indiscrets de Paris.

Certain Boyer, qui chez vous brille,
 Grand frondeur de plaisants écrits,
 Ferait condamner par ses cris
 Mes pauvres vers à la Bastille.
 Je hais ces funestes lambris ;
 Ma muse, les Jeux, et les Ris,
 Dans ma demeure tant gentille
 Ne craignent point pareils mépris.
 C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
 On a tâté de la prison ;
 Mais dans l'âge de la sagesse
 Y retourner, c'est déraison.

Ainsi, mon cher Voltaire, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poème à la vérité ne vous paiera pas des fatigues du voyage ; mais le poète, qui vous aime, en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui, comme vous, y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible ; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement quelques autels à Baal, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu. FÉDÉRIC.

136. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 8 mai.

Oui, grand homme, je vous le dis :

Il faut que je me renouvelle.

J'irai dans votre paradis

Du feu qui m'embrasait jadis

Ressusciter quelque étincelle,

Et dans votre flamme immortelle

Tremper mes ressorts engourdis.

Votre bonté, votre éloquence,

Vos vers coulant avec aisance,

De jour en jour plus arrondis,

Sont ma fontaine de Jouvence.

Mais il ne faut pas tromper son héros. Vous verrez, sire, un malingre, un mélancolique, à qui votre majesté fera beaucoup de plaisir, et qui ne vous en fera guère : mon imagination jouira de la vôtre. Ayez la bonté de vous attendre à tout donner sans rien recevoir. Je suis réellement dans un très triste état ; d'Arnaud peut vous en avoir rendu compte. Mais enfin vous savez que j'aime cent fois mieux mourir auprès de vous qu'ailleurs. Il y a encore une autre difficulté. Je vais parler, non pas au roi, mais à l'homme qui entre dans le détail des misères humaines. Je suis riche, et même très riche pour un homme de lettres. J'ai ce qu'on appelle à Paris monté une maison où je

vis en philosophe avec ma famille et mes amis. Voilà ma situation : malgré cela, il m'est impossible de faire actuellement une dépense extraordinaire ; premièrement parcequ'il m'en a beaucoup coûté pour établir mon petit ménage ; en second lieu parceque les affaires de madame du Châtelet, mêlées avec ma fortune, m'ont coûté encore davantage. Mettez, je vous en prie, selon votre coutume philosophique, la majesté à part, et souffrez que je vous dise que je ne veux pas vous être à charge. Je ne peux ni avoir un bon carrosse de voyage, ni partir avec les secours nécessaires à un malade, ni pourvoir à mon ménage pendant mon absence, etc., à moins de quatre mille écus d'Allemagne. Si Mettra, un des marchands correspondants de Berlin, veut me les avancer, je lui ferai une obligation et le rembourserai sur la partie de mon bien la plus claire qu'on liquide actuellement. Cela est peut-être ridicule à proposer ; mais je peux assurer votre majesté que cet arrangement ne me gênera point. Vous n'auriez, sire, qu'à faire dire un mot à Berlin au correspondant de Mettra, ou de quelque autre banquier résidant à Paris : cela serait fait à la réception de la lettre, et quatre jours après je partirais. Mon corps aurait beau souffrir, mon ame le fera bien aller ; et cette ame, qui est à vous, serait heureuse. Je vous ai parlé naïvement, et je supplie le philosophe de dire au monarque qu'il ne s'en fâche pas. En un mot, je suis prêt ; et si vous daignez m'aimer, je quitte tout, je pars, et je voudrais partir pour passer ma vie à vos pieds.

137. — DU ROI.

A Potsdam, ce 24 mai.

Pour une brillante beauté
 Qui tentait son desir lubrique,
 Jupiter avec dignité
 Sut faire l'amant magnifique.
 L'or plut, et son pouvoir magique
 De cette amante trop pudique
 Fléchit l'austère cruauté.

Ah! si dans sa gloire éternelle
 Ce dieu si galant s'attendrit
 Sur les appas d'une mortelle
 Stupide, sans talents, mais belle,
 Qu'aurait-il fait pour votre esprit?

Pour rendre son ciel plus aimable,
 Près d'Apollon, près de Bacchus,
 Il vous aurait mis à sa table,
 Pour moitié vous donnant Vénus.
 Son fils, enfant plein de malice,
 Et dont l'arc est si dangereux,
 Vous aurait blessé par caprice;
 Mais dans ce séjour de délice
 Ses traits ne font que des heureux.

Hébé vous eût offert un verre
 Rempli du plus exquis nectar;
 Mais vous le connaissez, Voltaire,
 Vous en avez bu votre part:
 C'était le lait de votre mère.

Voilà comme le roi des dieux
 Vous aurait traité dans les cieux.
 Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
 L'image de ce dieu puissant,
 Je veux dans ce séjour champêtre

Vous en procurer tout autant ;
 Je veux imiter cette pluie
 Que sur Danaé le galant
 Répandit très abondamment ;
 Car de votre puissant génie
 Je me suis déclaré l'amant.

Mais comme le sieur Mettra pourrait réprover une lettre-de-change en vers, j'en fais expédier une en bonne forme par son correspondant, qui vaudra mieux que mon bavardage. Vous êtes comme Horace, vous aimez à réunir l'utile à l'agréable ; pour moi, je crois qu'on ne saurait assez payer le plaisir ; et je compte avoir fait un très bon marché avec le sieur Mettra. Je paierai le marc d'esprit à proportion que le change hausse. Il en faut dans la société ; je l'aime ; et l'on n'en saurait trouver davantage que dans la boutique de Mettra.

Je vous avertis que je pars pour la Prusse, que je ne serai de retour ici que le 22 de juin, et que vous me ferez grand plaisir d'être ici vers ce temps. Vous y serez reçu comme le Virgile de ce siècle ; et le gentilhomme ordinaire de Louis XV cédera, s'il lui plaît, le pas au grand poète. Adieu : les coursiers rapides d'Achille puissent-ils vous conduire, les chemins montueux s'aplanir devant vous ; puissent les auberges d'Allemagne se transformer en palais pour vous recevoir ! les vents d'Éole puissent-ils se renfermer dans les outres d'Ulysse, le pluvieux Orion disparaître ; et nos nymphes potagères se changer en déesses, pour que votre voyage et votre réception soient dignes de l'auteur de *la Henriade* ! FÉDÉRIC.

138. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, 9 juin.

Votre très vieille Danaé
 Va quitter son petit ménage
 Pour le beau séjour étoilé
 Dont elle est indigne à son âge.
 L'or par Jupiter envoyé
 N'est pas l'objet de son envie.
 Elle aime d'un cœur dévoué
 Son Jupiter, et non sa pluie.
 Mais c'est en vain que l'on médit
 De ces gouttes très salutaires ;
 Au siècle de fer où l'on vit,
 Les gouttes d'or sont nécessaires.

On peut du fond de son taudis,
 Sans argent, l'âme timorée,
 Entouré de cierges bénits,
 Aller tout droit en paradis,
 Mais non pas dans votre empyrée.

Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille Danaé est trop avisée pour promettre légèrement ; et quoiqu'elle ait l'âme très vive et très impatiente, les années lui ont appris à modérer ses ardeurs. Je viens d'écrire à M. de Raesfeld que je serai, au plus tard dans les premiers jours de juillet, dans vos états de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann*¹. Je vous fais, sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du nord, imposez

¹ *Vorspann*, mot allemand qui signifie *relais*.

à l'empire des Russes ; soyez l'arbitre de la paix , et revenez présider à votre Parnasse. Vous êtes l'homme de tous les temps , de tous les lieux , de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs ; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de votre majesté ce que La Fontaine , à mon âge , disait des femmes : « Je ne leur fais pas grand plaisir , mais elles m'en font toujours beaucoup. »

Ah ! que mon destin sera doux
 Dans votre céleste demeure !
 Que d'Arnaud vive à vos genoux ,
 Et que votre Voltaire y meure !

Je me mets aux pieds de votre majesté.

139. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Compiègne, le 26 juin.

Ainsi dans vos galants écrits ,
 Qui vont courant toute la France ,
 Vous flattez donc l'adolescence
 De ce d'Arnaud que je chéris ,
 Et lui montrez ma décadence *.

* Voici les vers que le roi de Prusse avait faits pour M. d'Arnaud :

D'Arnaud , par votre beau génie ,
 Venez réchauffer nos cantons ,
 Et des sons de votre harmonie
 Réveiller ma muse assoupie ,
 Et diviniser nos Manons.

L'amour préside à vos chansons ,
 Et dans vos hymnes que j'admire
 La tendre volupté respire ,
 Et semble dicter ses leçons ,
 Bientôt sans être téméraire ,

Je touche à mes soixante hivers :
 Mais si tant de lauriers divers
 Ombragent votre jeune tête ¹,
 Grand homme, est-il donc bien honnête
 De dépouiller mes cheveux blancs
 De quelques feuilles négligées,
 Que déjà l'Envie et le Temps
 Ont, de leurs détestables dents,
 Sur ma tête à demi rongées ² ?

Quel diable de Marc-Antonin !
 Et quelle malice est la vôtre !
 Égratignez-vous d'une main ³,
 Lorsque vous protégez de l'autre ?
 Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
 En dépit de mes onze lustres,
 Sent encor la plus noble ardeur ⁴
 Pour le premier des rois illustres.

Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
 Vous pourrez égaler Voltaire,
 Et près de Virgile et d'Homère
 Jouir de vos succès heureux.

Déjà l'Apollon de la France
 S'achemine à sa décadence ;
 Venez briller à votre tour,
 Élevez-vous, s'il baisse encore :
 Ainsi le couchant d'un beau jour
 Promet une plus belle aurore.

S'accumulent sur votre tête,
 Grand prince, il n'est pas fort honnête....

Édit. de Kehl.

Sur mon front à demi rongé.

Ibid.

Vous égratignez d'une main,
 Lorsque vous carressez de l'autre.

Ibid.

Conserve encore quelque ardeur,
 Et c'est pour les hommes illustres.

Ibid.

Bientôt nos beaux jours sont passés¹.
 L'esprit s'éteint, le temps l'accable;
 Les sens languissent émuoussés,
 Comme des convives lassés
 Qui sortent tristement de table.
 Mais le cœur est inépuisable,
 Et c'est vous qui le remplissez.

Je ne suis à Compiègne, sire, que pour demander au plus grand roi du midi la permission d'aller me mettre aux pieds du plus grand roi du nord; et les jours que je pourrai passer auprès de Frédéric-le-Grand seront les plus beaux de ma vie. Je pars de Compiègne après-demain. Je suis exact; je compte les heures, elles seront longues de Compiègne à Sans-Souci. Il y a cent mille sots qui ont été à Rome cette année; s'ils avaient été des hommes, ils seraient venus voir vos miracles.

Continuation de la même lettre.

A Clèves, ce 2 juillet.

Sire, j'avais envoyé ma lettre à votre chancelier de Clèves, et j'arrive aussitôt qu'elle; je la rouvre pour remercier encore votre majesté. Je suis arrivé me portant très mal. En vérité je vais à votre cour comme les malades de l'antiquité allaient au temple d'Esculape.

L'esprit baisse; mes sens glacés
 Cèdent au temps impitoyable,
 Comme des convives lassés
 D'avoir trop long-temps tenu table.
 Mais mon cœur est inépuisable....

Édit. de Kehl.

Ici j'acquiers un double grade;
 Je suis de votre majesté
 Et le sujet et le malade.
 Je fais ma cour à la naïade
 De ce beau lieu peu fréquenté;
 De son onde je bois rasade.
 La nymphe, pleine de bonté,
 A mes yeux a daigné paraître.
 Elle m'a dit : « Ce lieu champêtre
 « Pourrait te donner la santé.
 « Mais vole auprès du roi mon maître;
 « Il donne l'immortalité. »

J'y vole, sire; j'arriverai mort ou vif. Je pars d'ici le 5; mon misérable état, et plus encore mon carrosse cassé, me retiennent trois jours.

Je supplie votre majesté d'avoir la bonté d'envoyer l'ordre pour le *vorspann* au commandant de Lipstadt, et de daigner me recommander à lui. C'est une chose affreuse pour un malade français, qui n'a que des domestiques français, de courir la poste en Allemagne. Érasme s'en plaignait il y a deux cents ans. Ayez pitié de votre malade errant.

Je recachète ma lettre, et je renouvelle à votre majesté mon profond respect, et ma passion de voir encore ce grand homme.

140. — DE M. DE VOLTAIRE.

Dans votre Parnasse de Pharasmane, ce 8 octobre.

Vous êtes roi sévère, et citoyen humain.

Vous l'avez dit : la chose est véritable.

Comme roi, je vous sers : vous m'admettez à table

En qualité de citoyen;

Et comme un être fort humain,
 Vous excusez un misérable
 Qui ne put assister à ce souper divin,
 Par la raison qu'il souffrait comme un diable.

Daignez, grand homme, daignez, sire, me pardonner. Je ne vous dirai pas, Plaiguez-moi, car je ne souffre pas plus ici qu'ailleurs, et j'y suis beaucoup plus heureux. On est heureux par l'enthousiasme, et vous savez si vous m'en inspirez. Vous, sire, et le travail, voilà tout ce qu'il faut à un être pensant. Continuez à faire de beaux vers, mais ne mettez jamais la tragédie de *Sémiramis* en opéra italien, quand même madame la margrave¹ vous en prierait. C'est un ouvrage diabolique.

Quelque jour vous ferez *Conradin* en trois actes, et nous la jouerons.

Je me prosterne devant votre sceptre, votre lyre, votre plume, votre épée, votre imagination, votre justesse d'esprit, et votre universalité.

141. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je me confie, comme de raison, au plus honnête homme et au plus discret de votre royaume. Je ne suis venu ici que pour lui; j'ai tout abandonné pour m'attacher uniquement à lui; il me rend heureux; je compte passer le peu de jours qui me restent à ses pieds. Je ne dois rien lui cacher.

D'Arnaud a semé la zizanie dans le champ du repos

¹ Probablement la margrave de Bareith, sœur du roi.

et de la paix¹. Il a fait confiance à monseigneur le prince Henri du tour cruel qu'il voulait me jouer à Paris, et il a abusé de la confiance dont son altesse royale l'honore, pour le tromper et pour se ménager, à ce qu'il prétendait, une ressource et une excuse, lorsque la calomnie serait découverte. Le respect pour votre majesté me défend d'entrer dans les détails de la conduite de d'Arnaud. Mais, sire, voyez ce que vous voulez que je fasse. J'ai passé par-dessus les bienséances de mon âge; j'ai représenté des rôles pour la famille royale; j'ai obéi avec joie aux moindres ordres que j'ai reçus, et en cela je crois avoir fait mon devoir. Mais puis-je jouer la comédie chez monseigneur le prince Henri avec d'Arnaud, qui m'accable de tant d'ingratitude et de perfidie? Cela est impossible. Mais je ne veux pas faire le moindre éclat. Je crois que je dois garder surtout un profond silence. Il me semble, sire, que si d'Arnaud, qui va aujourd'hui à Berlin dans les carrosses de monseigneur le prince Henri, y restait pour travailler, pour fréquenter l'académie, en un mot, sur quelque prétexte, je serais par là délivré de l'extrême embarras où je me trouve. Son absence mettrait fin aux tracasseries sans nombre qui déshonorent le palais de la gloire, et troublent l'asile du repos le plus doux. Je m'en remets aveuglément à la prudence, à la bonté de votre majesté. Je ne parlerai pas même à Darget de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Soyez très sûr que la conduite de d'Arnaud peut faire un éclat très fâcheux dans l'Europe par la foule des

¹ Voyez, dans la *Correspondance générale*, la lettre du 14 novembre 1750, au comte d'Argental.

gazetiers et des barbouilleurs de papier, qui veulent deviner tout ce qui se passe chez votre majesté. Au nom de votre gloire, sire, prévenez tout cela, et soyez bien sûr que mon attachement pour votre personne surpasse beaucoup l'embarras où je me vois. Quels petits chagrins ne sont pas noyés dans le bonheur extrême de voir et d'entendre Frédéric-le-Grand!

142. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, mon secrétaire m'a avoué que d'Arnaud l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

· Votre majesté verra que je mettrai à la raison le Juif Hirschell* aussi facilement. Je suis très affligé d'avoir un procès; mais s'il n'y a point d'autre moyen d'avoir justice; si Hirschell veut abuser de ma facilité pour me voler environ onze mille écus; si quelques conseillers ou avocats, ou M. de Kircheisen, ne peuvent être chargés de prévenir le procès et d'être arbitres; s'il faut que je plaide contre un Juif que j'ai convaincu d'avoir agi contre sa signature; c'est un malheur qu'il faut soutenir comme bien d'autres: la vie en est semée. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir souffrir. Mais le bonheur de vous admirer et de vous aimer est une consolation bien chère.

* Voyez la *Vie de Voltaire* et la *Correspondance générale* à cette époque; ce Juif y est nommé Hirch.

143. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, eh bien ! votre majesté a raison, et la plus grande raison du monde ; et moi, à mon âge, j'ai un tort presque irréparable. Je ne me suis jamais corrigé de la maudite idée d'aller toujours en avant dans toutes les affaires, et quoique très persuadé qu'il y a mille occasions où il faut savoir perdre et se taire, et quoique j'en eusse l'expérience, j'ai eu la rage de vouloir prouver que j'avais raison contre un homme avec lequel il n'est pas même permis d'avoir raison. Comptez que je suis au désespoir, et que je n'ai jamais senti une douleur si profonde et si amère. Je me suis privé, de gaieté de cœur, du seul objet pour qui je suis venu ; j'ai perdu des conférences qui m'éclairaient et qui me ranimaient, j'ai déplu au seul homme à qui je voulais plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrâce de Salomon, elle n'aurait pas plus souffert que moi. Je peux répondre au Salomon d'aujourd'hui que tout son génie n'est pas capable de me faire sentir ma faute au point où mon cœur me la fait sentir. J'ai une maladie bien cruelle ; mais elle n'approche pas, en vérité, de mon affliction, et cette affliction n'est égale qu'à ce tendre et respectueux attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

144. — DE M. DE VOLTAIRE.

1751.

Sire, votre majesté joint à ses grands talens celui de connaître les hommes. Mais, pour moi, je ne com-

prends pas comment, dans une retraite (royale à la vérité, mais encore plus philosophique) dans laquelle on n'a rien à se disputer, et qui devrait être l'asile de la paix, le diable peut encore semer sa zizanie. Pourquoi souleva-t-on d'Arnaud contre moi? pourquoi le rendit-on méchant? pourquoi corrompit-on mon secrétaire? pourquoi m'a-t-on attaqué auprès de vous par les rapports les plus bas et par les détails les plus vils? pourquoi vous fit-on dire, dès le 29 novembre, que j'avais acheté pour quatre-vingt mille écus de billets de la stère*, tandis que je n'en ai jamais eu un seul, et qu'ayant été publiquement sollicité par le Juif Hirschell d'en prendre comme les autres, et ayant consulté le sieur Kircheisen sur la nature de ces effets, j'avais, dès le 24 novembre, révoqué mes lettres-de-change, et défendu à Hirschell de prendre pour moi un seul billet en question? Pourquoi dicta-t-on à Hirschell une lettre calomnieuse adressée à votre majesté, lettre dont tous les points sont reconnus autant de mensonges par un jugement authentique? Pourquoi osa-t-on dire à votre majesté que l'arrêt nécessaire de la personne de ce Juif, arrêt sans lequel j'aurais perdu dix mille écus de lettres-de-change, arrêt fait selon toutes les règles, était contre toutes les règles? Pardon, sire : que votre grand cœur me permette de continuer. Pourquoi poursuivre ainsi auprès de vous un

* Il est vraisemblable que *stère* est le mot allemand *steuer* mal prononcé. On appela *steuer-scheine* des billets faits en Saxe pour payer les contributions imposées à ce pays pendant la guerre de sept ans; ces billets furent dans le temps un objet d'agiotage; et c'est probablement sous ce rapport que l'achat vrai ou faux de ces billets fit quelque tort à Voltaire dans l'esprit du roi. (*Note de M. Boissonade.*)

malheureux étranger, un malade, un solitaire, qui n'est ici que pour vous seul, à qui vous tenez lieu de tout sur la terre, qui a renoncé à tout pour vous entendre et pour vous lire, que son cœur seul a conduit à vos pieds, qui n'a jamais dit un seul mot qui pût blesser personne, et qui, malgré ce qu'il a essuyé, ne se plaindra de personne? Pourquoi m'avait-on prédit ces persécutions, prédictions que vous avez lues, et que votre bonté me promet de détourner et de rendre inutiles*? Pourquoi a-t-on forcé d'Argens de partir? pourquoi m'a-t-on accablé si cruellement? Voilà, je vous le jure, un problème que je ne peux résoudre.

Ce procès que j'ai eu, que j'ai gagné dans tous ses points, n'ai-je pas tout tenté pour ne le point avoir? On m'a forcé à le soutenir; sans quoi j'étais volé de treize mille écus; tandis que je soutiens depuis huit mois, à Paris, la dépense d'une grosse maison, et que, par le désordre où j'ai laissé mes affaires, comptant passer deux mois à vos pieds, je souffre, depuis cinq mois, sans le dire, la saisie de tous mes revenus à Paris. Cependant on m'a fait passer auprès de votre majesté pour un homme bassement intéressé. Voilà pourquoi, sire, j'avais prié Darget de se jeter pour moi à vos pieds, et de vous supplier de supprimer ma pension** ; non pas assurément pour rejeter vos bienfaits dont je suis pénétré, mais pour convaincre votre majesté qu'elle est mon unique objet. Suis-je venu chercher ici de l'éclat, de la grandeur, du crédit? Je

* Voyez une lettre du roi dans le *Commentaire historique*, et une lettre de M. de Voltaire au comte d'Argental, du 28 août 1750.

** Voyez la lettre à M. Darget dans la *Correspondance générale*.

voulais vivre dans une solitude, et admirer quelquefois votre personne et vos ouvrages, travailler, souffrir patiemment les maux où la nature me condamne, et attendre doucement la mort. Voilà ce que je desiré encoré. Je ne serai pas plus solitaire auprès de Potsdam que dans votre palais de Berlin. Si Darget vous a parlé des prières que j'osais vous faire pour cet arrangement, je vous supplie, sire, de les oublier, et de me pardonner les propositions que j'avais hasardées. Je vivrai très bien auprès de Potsdam, avec ce que votre majesté daigne m'accorder. J'y resterai sous le bon plaisir de votre majesté, jusqu'au printemps, et alors j'irai faire un tour à Paris pour mettre un ordre certain pour jamais dans mes affaires. J'ose me flatter que l'assurance de ne pas déplaire à un grand homme pour qui seul je vis, je sens, et je pense, adoucira la maladie dont je suis tourmenté, laquelle demande du repos, et surtout la paix de l'ame; sans quoi la vie est un supplice. Permettez-moi donc, sire, d'aller m'établir au Marquisat jusqu'au printemps; j'irai dans quelques jours, dès que la lie du procès sera bue et que tout sera fini. Voilà la grace que je supplie votre majesté de daigner faire à un homme qui voudrait passer à vos pieds le peu de jours qui lui restent.

J'avais, sire, minuté cette lettre, pour la transcrire d'une manière plus respectueuse; mais mes souffrances ne me permettent pas de la recommencer, et j'espère que votre majesté aura assez de compassion de mon accablement, pour daigner recevoir ma lettre avec bonté dans l'état où je la lui présente, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

145. — DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Sire, je conjure votre majesté de substituer la compassion aux sentiments de bonté qui m'ont enchanté, et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Quoique j'aie gagné ce procès, je fais encore offrir à ce Juif de reprendre pour deux mille écus les diamants qu'il m'a vendus trois mille, afin de pouvoir me retirer dans la maison que votre majesté permet que j'habite auprès de Potsdam. L'état où je suis ne me permet guère de me montrer, et j'ai besoin de faire des remèdes à la campagne pendant plus d'un mois. Permettez-moi de m'y aller établir la première semaine de mars, et de rester jusqu'au cinq ou au six mars, dans votre château. C'est un homme assurément très malade qui vous demande cette grâce. Songez aussi que c'est un homme qui n'a eu, en renonçant à sa patrie, que votre seule personne pour objet, et dont l'attachement ne peut être douteux. Puisque vous avez la bonté de me dire les choses qui vous ont déplu, cette bonté même m'assure que je ne vous déplairai plus. Il est bien sûr que je ne me suis pas donné à vous pour ne pas chercher à vous rendre ma conduite agréable, et que quand on est conduit par le cœur, les devoirs sont bien doux.

Permettez-moi, sire, de dire à votre majesté que j'avais beaucoup connu Gross à Paris; qu'il m'était venu voir à Berlin, et que j'allai le prier de me faire venir un ballot de livres et de cartes de géographie que

M. de Razomowsky me devait envoyer. Je ne savais pas un mot de son rappel. Ce fut lui qui me l'apprit ; et quand il m'en dit la raison , je me mis à rire. Je lui dis en vérité ce qui convenait en pareille occasion à un homme qui apprenait cette aventure de sa bouche. C'est l'unique fois que je lui aie parlé, et l'unique ministre que j'aie vu , et je peux assurer votre majesté que je n'en verrai aucun en particulier.

Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de madame de Bentinck. Je ne vous en présenterai plus.

A l'égard de la société, j'ose dire, sire, que je ne crois pas y avoir mis la moindre apparence d'aigreur ni de trouble. S'il y avait même quelqu'un dont je pusse avoir à me plaindre, je jure à votre majesté que tout serait oublié dans un instant, et que le bonheur d'être dans vos bonnes grâces me rendrait agréables ceux même qui, étant mal instruits de l'affaire du Juif, auraient trop pris parti contre moi. Je ne crois pas qu'il puisse être revenu à votre majesté que j'aie jamais dit un seul mot qui ait pu déplaire à personne. Daignez être très sûr que jamais je ne mettrai même la moindre froideur dans le commerce avec aucun de ceux qui vous approchent ; et sur cela je n'aurai pas à me vaincre.

Pour le Juif, daignez, sire, vous informer des juges, s'il y a un homme plus inique et de plus mauvaise foi sur la terre. Il refuse, tout condamné qu'il est, les mille écus que je lui offre de gagner. Mais cela ne m'empêchera pas de profiter de la grâce que votre majesté daigne me faire, et d'habiter la maison près de Potsdam, dont votre majesté est encore suppliée de

me laisser la jouissance jusqu'au printemps. Je sacrifierai tout pour venir goûter le repos auprès du séjour que vous rendez si célèbre par tout ce que vous y faites. Daignez me laisser espérer que je verrai vos dernières productions. Il n'y a point pour moi de consolation plus chère. Vous ne pouvez pas assurément douter, sire, que je ne sois tendrement attaché à votre personne, et j'ose dire que je le suis à un point, que j'espère que votre majesté me pardonnera tout.

146. — DE M. DE VOLTAIRE.

Ce samedi.

Sire, toutes choses mûrement considérées, j'ai fait une lourde faute d'avoir un procès contre un Juif, et j'en demande bien pardon à votre majesté, à votre philosophie, et à votre bonté. J'étais piqué, j'avais la rage de prouver que j'avais été trompé. Je l'ai prouvé, et après avoir gagné ce malheureux procès, j'ai donné à ce maudit Hébreu plus que je ne lui avais offert d'abord, pour reprendre ses maudits diamants, qui ne conviennent point à un homme de lettres. Tout cela n'empêche pas que je ne vous aie consacré ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais mandé à son altesse royale madame la margrave de Bareith que frère Voltaire était en pénitence. Ayez pitié de frère Voltaire. Il n'attend que le moment de s'aller fourrer dans la cellule du Marquisat. Comptez, sire, que frère Voltaire est un bon homme, qu'il n'est mal avec personne, et surtout qu'il prend la liberté d'aimer votre majesté de tout son cœur. Et à qui montrerez-vous les

fruits de votre beau génie, si ce n'est à votre ancien admirateur? Il n'a plus de talent, mais il a du goût, il sent vivement, et votre imagination est faite pour son ame. Il est tout pétri de faiblesses, mais assurément sa plus grande est pour vous. Il n'est point intéressé comme on vous l'a dit, et il ne cherche dans votre majesté que vous-même. Il est bien malade, mais vos bontés lui rendront peut-être la santé; en un mot, sa vie est entre vos mains. V.

J'apprends que votre majesté me permet de m'établir pour ce printemps au Marquisat. Je lui en rends les plus humbles grâces. Elle fait la consolation de ma vie.

147. — DE M. DE VOLTAIRE.

A ce qu'on appelle le Marquisat, ce 5 juin.

Du fond du désert que j'habite
 J'écris à mon héros errant.
 Vous courez, sire, et je médite;
 Mais vous pensez plus en courant
 Que moi dans mon logis d'ermite.
 D'un œil surpris, d'un œil jaloux
 L'Europe entière vous observe.
 Vous courez; mais Mars et Minerve
 Voyagent en poste avec vous.

Je songe, dans mon ermitage,
 A faire encore un peu d'usage
 De mon esprit trop épuisé;
 A goûter, sans être blasé,
 Ce qui reste de ce breuvage:
 A m'armer pour le long voyage
 Dont m'avertit mon corps usé;

A voir d'un œil apprivoisé
 La fin de mon pèlerinage.
 Mais, hélas ! il est plus aisé
 D'être ermite que d'être sage.

La plupart des gens ne sont ni l'un ni l'autre. On court, on aime les grandes villes comme si le bonheur était là. Sire, croyez-moi, j'étais fait pour vous ; et puisque je vis seul quand vous n'êtes plus à Potsdam, apparemment que je n'y étais venu que pour vous ; ceci soit dit en passant.

J'envoie à votre majesté ce dialogue de Marc-Aurèle*. J'ai tâché de l'écrire à la manière de Lucien. Ce Lucien est naïf, il fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à ses dialogues. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir ; c'est toujours lui qu'on voit, et jamais ses héros ; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire ; il soutient le pour et le contre ; il ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout ; mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parcequ'on sent qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paraît dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse.

Je joins à Marc-Aurèle deux rogatons que votre majesté n'a peut-être pas vus, parcequ'ils sont imprimés à la suite d'un grimoire sur le carré des distances, lequel n'est point du tout amusant.

Mais en récompense des chiffons que j'envoie, j'at-

* Voyez *Dialogues*, tome XXXV de cette édition, page 28.

tends le sixième chant de votre *Art** : j'attends le toit du temple de Mars. C'est à vous seul à bâtir ce temple, comme c'était à Ovide de chanter l'Amour, et à Horace de donner la Poétique. Sire, faites des revues, des ports ; des heureux :

Sous vos aimables lois, je me flatte de l'être.
 Aux yeux de l'avenir vous serez un grand roi,
 Et grace à votre gloire, on voudra me connaître.
 On dira quelque jour, si l'on parle de moi :
 « Voltaire avait raison de choisir un tel maître. »

148. — DE M. DE VOLTAIRE.

Ce mardi.

Sire, si je ne suis pas court, pardonnez-moi.

Hier le fidèle Darget m'apprit avec douleur qu'on parlait dans Paris de votre poème**. Je viens de lui montrer les dix-huit lettres que je reçus hier. Elles sont de Cadix. Il n'y est pas question de vers.

Permettez que je montre à votre majesté les six dernières lettres de ma nièce, l'unique personne avec qui je suis en correspondance. Elles sont toutes six numérotées de sa main. Elle me parle avec confiance de vous et de tout. Si je lui avais écrit un mot du poème, elle en parlerait. Je ne lui ai pas même envoyé l'énigme que j'avais faite et que je vous ai montrée, de peur qu'elle ne la devinât.

Ce ne sont pas les confidants de vos admirables amusements qui en parlent. Je réponds de Darget et de moi.

* Le poème de *l'Art de la guerre*.

** Peut-être le poème du *Palladium*. Voyez les lettres du 3 janvier et du 29 octobre 1751, adressées à madame Denis.

Daignez jeter les yeux sur les endroits soulignés de ces lettres, où il est question de votre majesté, de d'Argens, de Potsdam, d'Hamon, etc. Votre majesté n'y perdra rien. Elle verra mon innocence, mes sentiments, et mes desseins.

Il y a onze mois que je suis parti; je comptais en passer deux à vos pieds.

Je peux avoir en France un privilège d'imprimer le *Siècle de Louis XIV*. Je suis prêt à l'imprimer à Berlin, si cela vous fait plaisir, et je le demande à votre majesté.

Je ne vous flatte pas (que je sache), et vous savez, par mes hardiesses sur vos beaux ouvrages, si j'aime et si je dis la vérité. Je vous admire comme le plus grand homme de l'Europe, et j'ose vous chérir comme le plus aimable. Ne croyez pas que je sois ici pour une troisième raison.

Vous savez que je suis sensible; soyez sûr que je le suis avec enthousiasme à toutes vos bontés, et que votre personne fait le bonheur de ma vie.

Après vous, j'aime le travail et la retraite. Qui que ce soit ici ne se plaint de moi. Je demande à votre majesté une grâce pour ne point altérer ce bonheur que je lui dois, c'est de ne me point chasser de l'appartement qu'elle a daigné me donner à Berlin, jusqu'à mon voyage à Paris.

Si j'en sortais, on mettrait dans les gazettes que votre majesté m'a chassé de chez elle, que je suis mal avec elle; ce serait une nouvelle amertume, un nouveau procès, une nouvelle justification aux yeux de l'Europe, qui a les yeux fixés sur vos moindres dé-

marches..... et sur les miennes, parceque je vous approche. J'en sortirai dès qu'il viendra quelque prince, dont il faudra loger la suite, et alors la chose sera honnête.

J'ai eu le malheur d'être traité par Chazot comme le curé de Meckelbourg. On a dit alors que votre majesté ne souffrirait plus que je logeasse dans son palais de Berlin. Je n'ai pas proféré la moindre plainte contre Chazot. Je ne me plaindrai jamais de lui ni de quiconque a pu l'aigrir. J'oublie tout; je vis tranquille; je souffre mes maladies avec patience, et je suis trop heureux auprès de vous.

Si votre majesté voulait seulement s'informer du comte de Rothembourg et de M. Jarrige comment je me suis conduit dans l'affaire d'Hirschell, elle verrait que j'ai agi en homme digne de sa protection, et digne d'être venu auprès de lui.

Mon nom ira peut-être à la suite du vôtre à la postérité, comme celui de l'affranchi de Cicéron. J'espère qu'en attendant le Cicéron, l'Horace, et le Marc-Aurèle de l'Allemagne, me fera achever ma vie en l'admirant et en le bénissant.

Je supplie votre majesté de daigner me renvoyer les lettres.

149. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, vos réflexions valent bien mieux que mon ouvrage¹. J'ai eu bien raison de dire quelque part que vous étiez le meilleur logicien que j'aie jamais entendu.

¹ Le poème de *la Religion naturelle*.

Vous m'épouvantez ; j'ai bien peur pour le genre humain et pour moi que vous n'ayez tristement raison. Il serait affreux pourtant qu'on ne pût pas se tirer de là. Tâchez, sire, de n'avoir pas tant raison. Car encore faut-il bien, quand vous faites de Potsdam un paradis terrestre, que ce monde-ci ne soit pas absolument un enfer. Un peu d'illusion, je vous en conjure. Daignez m'aider à me tromper honnêtement. Au bout du compte, les sottises sont traitées ici comme elles le méritent ; mais j'ai enfoncé le poignard avec respect. Le véritable but de cet ouvrage est la tolérance, et votre exemple à suivre. La religion naturelle est le prétexte ; et quand cette religion naturelle se bornera à être bon père, bon ami, bon voisin, il n'y aura pas grand mal. Je me doute bien que l'article des remords est un peu problématique ; mais encore vaut-il mieux dire avec Cicéron, Platon, Marc-Aurèle, etc., que la nature nous donne des remords, que de dire avec La Métrie qu'il n'en faut point avoir.

Je conçois très bien qu'Alexandre, nommé général des Grecs, n'ait point eu plus de scrupule d'avoir tué des Persans à Arbelles que votre majesté n'en a eu d'avoir envoyé quelques impertinents Autrichiens dans l'autre monde. Alexandre faisait son devoir en tuant des Persans à la guerre ; mais certainement il ne le faisait pas en assassinant son ami après souper.

Au reste il s'en faut beaucoup que l'ouvrage soit achevé. Je profite déjà des remarques dont vous daignez m'honorer. Je supplierai votre majesté de vouloir bien me le renvoyer avant qu'elle parte pour la Silésie. Il est difficile de définir la vertu, mais vous la

faites bien sentir. Vous en avez ; donc elle existe : or ce n'est pas la religion qui vous la donne ; donc vous la tenez de la nature , comme vous tenez d'elle votre rare esprit , qui suffit à tout , et devant lequel mon ame se prosterne.

Je remercie votre majesté autant que je l'admire.

150. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire , votre majesté m'a favorisé de quatre volumes du plus parfait galimatias qui soit jamais sorti d'une tête théologique. L'auteur doit descendre en droite ligne de saint Paul , et être proche parent du père Castel.

En qualité de théologien de Belzébuth , oserai-je interrompre vos travaux par un mot d'édification sur l'athéisme , que je mets à vos pieds ? J'ai choisi ce petit morceau parmi les autres comme un des plus orthodoxes.

Je ne fais que dire ce que votre majesté pense , et ce qu'elle dirait cent fois mieux. Si elle daignait me corriger , je croirais alors l'ouvrage digne d'elle. Je souhaite pouvoir le finir , en amuser votre majesté quelquefois , et mourir de la mort des justes avec votre bénédiction.

151. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire , j'ai lu , la nuit et ce matin , depuis le Grand-Électeur jusqu'à la fin , parcequ'on ne peut pas lire deux moitiés à-la-fois. Quand vous n'auriez fait que cela dans votre vie , vous auriez une très grande répu-

tation. Mais cet ouvrage, unique en son genre, joint aux autres, et, par parenthèse, à cinq victoires et tout ce qui s'ensuit, fait de vous l'homme le plus rare qui ait jamais existé. Je remercie mille fois votre majesté du beau présent qu'elle a daigné me faire. Mon dieu! que tout cela est net, élégant, précis, et surtout philosophique! On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement, et de la religion, est un chef-d'œuvre. Si j'avais une chose à souhaiter et une grâce à vous demander, ce serait que le roi de France lût surtout attentivement l'article de la religion, et qu'il envoyât ici l'ancien évêque de Mirepoix.

Sire, vous êtes adorable. Je passerais mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des rois de Danemarck, de Portugal, d'Espagne, etc., m'en faisaient, je ne m'en soucierais guère; ce ne sont que des rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné.

- Et notre sixième chant! sire, l'aurons-nous?

152. — DE M. DE VOLTAIRE.

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en faisait,
Et sans jamais s'en faire accroire.

Certain amateur de sa gloire
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.

Mais qu'arriva-t-il? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.

Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

Pardonnez, sire, à des cœurs qui sont pleins de vous. J'ose, pour me justifier, supplier votre majesté de daigner seulement jeter un coup d'œil sur les lignes marquées par un tiret de cette lettre de M. de Chauvelin, neveu du fameux garde des sceaux. Ne soyez fâché ni contre lui, qui m'écrit de l'abondance du cœur, ni contre moi, qui ai la témérité de vous envoyer sa lettre. Il faut bien, après tout, que votre majesté connaisse ce que pensent les hommes de l'Europe qui pensent le mieux.

Je supplie votre majesté de me renvoyer ma lettre, car je ne veux pas perdre à-la-fois vos bonnes grâces et la lettre de M. de Chauvelin.

153. — BILLET DU ROI.

Je viens d'accoucher de six jumeaux qui demandent d'être baptisés, au nom d'Apollon, aux eaux d'Hippocrène. *La Henriade* est priée pour marraine; vous aurez la bonté de l'amener ce soir à cinq heures dans l'appartement du père. Darget-Lucine s'y trouvera, et l'imagination de *l'Homme-Machine*¹ tiendra les nouveau-nés sur les fonts.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

Par le cerveau le souverain des dieux,
Selon ma Bible, accoucha d'une fille.

¹ M. de La Métrie, auteur d'un livre intitulé *l'Homme-Machine*.

Vos six jumeaux me sont plus précieux,
J'adorerai cette auguste famille.

On vous connaît à leur force, à leurs traits,
A leurs beautés, à leur noble harmonie.
Les élever, cultiver leur génie!
Qui le pourra? Celui qui les a faits.

Ils sont tous nés pour instruire et pour plaire.
Ces six enfants sont frères des neuf Sœurs,
Et nous dirons, comme chez nos docteurs :
« Le fils est dieu, nous l'égalons au père. »

154. — DE M. DE VOLTAIRE.

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une muse divine,
O roi! je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le séné
J'ai des notions non communes.
Nous sommes de même métier :
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

Sire, vous avez des crampes, et moi aussi; vous aimez la solitude, et moi aussi; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi; vous prenez médecine, et moi aussi: de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de votre majesté.

155. — DE M. DE VOLTAIRE.

Je suis dans une grande affliction. Votre majesté sait ce que c'est que cinquante vers, quand il faut qu'ils

soient bons , et que ce ne sont pas là de petites affaires. J'avais donc fait ces cinquante vers pour Aurélie, dans *Catilina*, avec bien de la peine; et j'envoyais à Paris un mémoire raisonné pour empêcher Aurélie de se mêler d'être une madame Caton, et de faire la patriote et l'héroïne. Je voulais consulter votre majesté sur tout cela; et en vérité, sire, vous me devez vos avis après la liberté que je prends si souvent de vous dire le mien. Je monte dans vos antichambres pour tâcher de trouver quelqu'un par qui je puisse faire demander la permission de vous parler. Je ne trouve personne. Je m'en retourne, et mes vers partent sans votre approbation. Mais je déclare à votre majesté que je me suis vanté que je vous ai dans mon parti, que vous trouvez très bon qu'Aurélie ne s'avise point de vouloir être le soutien de Rome. J'ai encore ajouté, pour arrêter l'impatience de mes amis, que vous me faites l'honneur de penser comme moi, qu'il ne faut pas sitôt donner cet ouvrage au public, et que s'ils donnent bataille malgré l'opinion d'un général tel que vous, ils seront battus. J'avais bien encore d'autres vers à vous montrer. J'avais à vous demander votre protection pour l'édition de ce *Siècle de Louis XIV*, que je fais imprimer à Berlin. Mais je voulais encore demander à votre majesté une autre grace. Voici quelle est ma requête, sire :

Je suis malade, et né malade. Je suis obligé de travailler presque autant que votre majesté. Je passe toute la journée seul. Si vous vouliez permettre que j'habitasse l'appartement voisin du mien, où M. de Bredow a couché l'hiver dernier, j'y travaillerais plus.

commodément. J'y aurais un peu plus de soleil, ce qui est un grand point pour moi. L'appartement est tourné de façon que je pourrais travailler avec mon secrétaire. Les deux appartements sont d'ailleurs égaux, et si votre majesté veut souffrir que je loge dans l'autre, elle me fera le plus grand plaisir du monde. C'est une fantaisie de malade peut-être, mais en ce cas votre majesté en aura pitié. Elle m'a promis de me rendre heureux.

156. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je demande pardon à votre majesté de mes importunités. Mais il s'agit d'affaires graves. Il me manque deux vers dans *la Henriade*, et ces deux vers se trouveront probablement dans l'édition corrigée à la main, qui est chez votre majesté, ou dans l'édition de Paris. Je vous présente ma très humble requête, en vous suppliant de m'envoyer pour un moment les deux premiers volumes de ces deux éditions.

Si vous pouviez m'envoyer un peu de votre génie par votre coureur!

Vous avez répandu tant de bien sur ma vie!

Achievez ma félicité.

Et, de grace, un peu de génie!

Mais les dieux donnent tout, hors leur divinité.

157. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 octobre 1751.

Faible réponse à votre belle ode , en attendant que j'aie l'honneur de la renvoyer avec très peu d'apostilles.

La mère de la Mort, la Vieillesse pesante,
A de son bras d'airain courbé mon faible corps *, etc.

158. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, eh, mon Dieu ! comment faites-vous donc ? J'ai rapetassé cent cinquante vers depuis huit jours à *Rome sauvée* ; et votre majesté en a peut-être fait quatre ou cinq cents. Je n'en peux plus, et vous êtes frais ; je me démène comme un possédé, et vous êtes tranquille comme un élu ; j'appelle le génie, et il vous vient. Vous travaillez comme vous gouvernez, comme on dit que les dieux font mouvoir le monde, sans effort. J'ai un petit secrétaire gros comme le pouce, qui est malade pour avoir transcrit deux actes de suite. Votre majesté veut-elle permettre que le diligent, l'infatigable Vigne vous transcrive le reste ? Je demande en grâce à votre majesté de lire ma *Rome*. Votre gloire est intéressée à ne laisser sortir de Potsdam que des ouvrages qui soient dignes du Mars-Apollon qui consacre cette retraite à la postérité. Sire, il faut, sauf respect, que vous et moi, pardon du vous et du moi, nous ne fassions que du bon, ou que nous mourions à la peine. Je n'enver-

* Voyez cette pièce de vers tome XIII, *Stances au roi de Prusse*.

rai Rome à ma virtuose de nièce que quand Mars-Apollon sera content. Je me mets à ses pieds.

159. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Berlin.

Par ma foi, ces Anglais, que j'avais crus si sages,
 N'ont plus ni rime ni raison.
 Avec Pope, avec Addison,
 Le bon goût et les bons ouvrages
 Ont passé la barque à Caron.
 Le soleil sur leur horizon
 N'amène plus que des nuages.
 Il faut que chaque nation
 Tour-à-tour ait ses avantages.
 Minerve, Thémis, Apollon,
 Sont allés sur d'autres rivages
 Assez loin de George second;
 Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
 Qu'il faut chercher dans ses voyages
 Ce qu'on perdit dans Albion.

Sire, le fait est qu'un Anglais atrabilaire vient d'émouvoir ma bile. Cet homme, dans un écrit pédantesque, reproche à l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* de se contredire, et sa preuve est que l'illustre auteur loue et blâme *les mêmes personnes*, croit que la réforme était *nécessaire dans l'Église*, et ensuite avoue *les fautes des réformés*, etc. Si je voulais, moi, louer l'auteur de ces *Mémoires*, je me servirais des mêmes raisons que cet Anglais apporte contre lui. Il faut avoir une tête bien enivrée de l'esprit de parti et de l'esprit de système, pour exiger qu'un historien approuve ou condamne sans restriction. Est-il possible

que ce critique n'ait pas senti combien il est digne d'un philosophe et d'un homme qui est à la tête des autres, de peser le bien et le mal, d'estimer dans Louis XIV ce qu'il avait de grand, et de montrer ce qu'il avait de faible, d'approuver la réforme, et de faire voir les défauts des réformateurs? Mais un Anglais veut qu'on soit toujours partial, ou tout whig, ou tout tory, et la raison, qui est impartiale, ne l'accommodé pas. J'ai bien envie de m'escrimer contre cet impertinent, et de me moquer de lui; il le mérite, mais il n'en vaut pas la peine.

• Votre majesté arrange à présent des bataillons en attendant qu'elle arrange des strophes et des épisodes. Ses odes l'attendent à Potsdam, à moins qu'elle ne veuille m'en envoyer quelqu'une de Silésie.

Chaque chose à la fin dans sa place est remise.

Isac¹, après mille détours,

Vient de fixer ses pas, son caprice, et ses jours
Auprès de Sans-Souci, dans sa terre promise.

Moi je vais fixer mon destin

Dans la chambre où Jordan, de savante mémoire,
Commentait à-la-fois saint Paul et l'Arétin,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés est un secret bien doux;

Il tient l'ame en haleine, il exerce le sage.

Je connais un héros dont l'ame a tous les goûts,

Tous les talents, tout l'art de les mettre en usage,

Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

Je mets aux pieds de votre majesté V.

¹ Le marquis d'Argens.

160. — DE M. DE VOLTAIRE.

Mais, sire, votre majesté n'avait donc pas lu la prose et les vers du chevalier de Quinsonas; car le tout était cacheté de son cachet. Il y a des vers bien faits; mais il est bien difficile de donner à un ouvrage ce tour piquant qui force les gens à lire malgré eux.

Quel chevalier! il chante l'univers. Son poème peut être en deux ou trois cent mille chants. Il semble qu'il veut être chevalier de la vérité. Vous encouragez de tous côtés la liberté de penser, et vous ferez un siècle de philosophes.

Ce chevalier de Quinsonas est celui qui sondait la nature de milady Wortley Montague.

Daignez, sire, recevoir les profonds respects de votre malingre, et les regrets de n'avoir pu approcher hier de celui que Quinsonas admire et invoque. J'en fais autant que lui.

161. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je rends à sa majesté ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain. J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de *la Henriade*, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve? Que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre continuellement le

moment heureux. Quel chien de métier ! mais il à ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très humblement les pieds et les ailes du vôtre.

162. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je supplie votre majesté de daigner jeter les yeux sur ce petit billet, qui finit par un *que*. Il est adressé à votre ministre d'Hamon. Je n'ose prier votre majesté d'achever ma phrase. *Plût à Dieu que*, etc. M. d'Hamon me servirait dans ma détresse, si vous daigniez, sire, mettre *que, que, que*, vous n'en serez pas fâché ; du moins je me flatte que votre majesté me permettra de le dire. Il faut s'attendre dans ce monde à des tribulations. Mais quand on est auprès du digne auteur de l'*Art de la guerre*, on est bien consolé. J'attends vos beaux vers avec plus d'impatience que mon *que*. Ils me sont aussi nécessaires que votre protection.

163. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, si vous aimez des critiques libres, si vous souffrez des éloges sincères, si vous voulez perfectionner un ouvrage que vous seul dans l'Europe êtes capable de faire, votre majesté n'a qu'à ordonner à un solitaire de monter.

Ce solitaire est aux ordres de votre majesté pour toute sa vie.

164. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je me suis traîné à votre opéra, espérant d'y voir votre majesté. J'y ai appris qu'elle était indisposée, et j'ai quitté le palais du soleil;

Car vous savez que je préfère
Votre cabinet d'Apollon
A ce palais où Phaéton
Aborda d'un pied téméraire.
Il voulut porter la lumière
Que vous répandez aujourd'hui.
Vous nous éclairez mieux que lui,
Saus tomber dans votre carrière.

165. — DE M. DE VOLTAIRE.

Ce vendredi, à neuf heures du soir.

Sire, le médecin joyeux¹ a sans doute mandé à votre majesté que lorsque nous sommes arrivés, le malade dormait tranquillement, et que Codenius² nous a assuré, en latin, qu'il n'y avait aucun danger. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis, mais je suis persuadé que votre majesté a approuvé mon voyage. Je me flatte que je viendrai bientôt me remettre aux pieds de votre majesté.

166. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Berlin, 14.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,

¹ La Métric. — ² Médecin du roi de Prusse.

Pour aller près de Rothembourg,
 De qui la personne chérie
 Chez Pluton allait faire un tour
 Pour un peu de gloutonnerie.
 Lieberkind et sa prud'homme
 L'allaient dépêcher sans retour
 Pour en faire une anatomie;
 Mais votre lecteur La Métrie
 Vient de le rappeler au jour.
 La grave charlatanerie
 A tout-à-fait l'air d'un Caton :
 Pour moi, j'aime assez la raison
 Sous le masque de la folie.
 Que la vaine hémorroïdale
 De votre personne royale
 Cesse de troubler le repos.
 Quand pourrai-je d'un style honnête
 Dire, « Le cul de mon héros
 « Va tout aussi bien que sa tête? »

Abraham Hirschell vient de jouer à monseigneur le margrave Henri à peu près le même tour qu'à moi. Pardonnez, sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

167. — DE M. DE VOLTAIRE.

Au Salomon du nord une foule d'auteurs
 Présente à l'envi leurs ouvrages :
 Vos écrits sont pour nous les plus rares faveurs ;
 Les miens ne sont que des hommages.

Sire, en arrivant, et en croyant votre majesté à peine arrivée; ainsi, en me trompant d'un jour....*

* Cette lettre n'est point achevée.

168. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, comme vos ouvrages sont plus tentants que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à votre majesté ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait, chez Henning, les feuilles du *Siècle de Louis XIV*, on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre Francheville perd tout le prix de six mois de peine, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'années ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

Votre majesté peut d'un mot, non seulement faire arrêter le libraire à Francfort, faire saisir son édition, et savoir d'où vient le vol, mais donner ordre qu'on examine sur le chemin de Leipsick les voitures de Francfort qui contiendront des livres, et qu'on saisisse celui qui portera le titre de *Siècle de Louis XIV*. Car le libraire de Francfort-sur-l'Oder envoie sans doute son vol à Leipsick.

Votre majesté sait mieux que moi ce qu'elle doit faire, mais j'attends tout de sa justice et de ses bontés. Je me jette à ses pieds, et entre les bras de sa philosophie. Mais je compte bien plus sur votre protection.

Souffrez, sire, que je renouvelle à votre majesté à la fin de cette année les sentiments du profond respect et de la tendresse qui m'attachent à elle.

169. — DE M. DE VOLTAIRE.

Ce mercredi matin 1752.

Ah! mon Dieu, sire, que je vous demande pardon! J'avais écrit à votre majesté cette nuit sur une affaire particulière qui n'en vaut pas la peine, et je ne savais pas que pendant ce temps-là vous perdiez M. de Rothembourg. Quel songe que la vie! et quel songe funeste! Votre majesté perd un homme dont elle était véritablement aimée. J'ose dire que je perds près de votre majesté le seul homme qui connût mon cœur et mes sentiments pour vous. Dieu veuille que vous retrouviez des gens aussi sincèrement attachés!

Je ne sais pas ce que deviendra ma malheureuse vie, mais elle sera toujours à vous, et vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vos bontés.

170. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, votre majesté peut savoir que, de tous les Français qui sont à votre cour, j'étais le plus tendrement attaché à M. de Rothembourg. Il m'avait promis, en dernier lieu, qu'il me ferait l'honneur d'être mon exécuteur testamentaire, et je ne m'attendais pas qu'il dût périr avant moi. Je vous fis demander, il y a quelques jours, de me mettre à vos pieds, et de mêler un moment ma douleur à la vôtre, et je sortis de mon lit, où je suis presque toujours retenu, pour venir m'informer dans votre antichambre de l'état de votre santé, craignant que votre sensibilité ne vous rendit malade.

Au reste je demande pardon à votre majesté de lui avoir écrit sur une autre affaire dans le temps où j'ignorais la mort de M. de Rothembourg. Je suis bien éloigné de m'être occupé de cette bagatelle. Je ne le suis que de la perte que vous avez faite ; et je peux encore ajouter que votre majesté doit s'apercevoir par mon genre de vie , et qu'elle sera toujours convaincue par toutes mes démarches que je ne suis ici uniquement que pour elle.

Il n'y a assurément que l'excès de ses bontés qui puisse me faire supporter de si longues maladies, privé de toute consolation.

171. — DE M. DE VOLTAIRE.

30 janvier.

Sire, quant à Pascal, je vous supplie de lire la page 274 du second tome, que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, et vous jugerez si sa cause est bonne.

Quant à madame de Bentinck, elle n'a point de cuisine, et j'en ai une ici et une à Paris.

Quant aux procès et aux tracasseries, je n'en ai qu'avec la maladie cruelle qui me mène au tombeau.

Je vis dans la plus grande solitude et dans les plus grandes souffrances, et je conjure votre majesté de ne pas briser le frêle roseau* que vous avez fait venir de si loin.

M. de Bielfeld a fait restituer, il y a long-temps, les exemplaires que votre imprimeur avait donnés à un

* Le roseau fêlé. (Édit. de M. Boissonade.)

professeur de Francfort-sur-l'Oder. J'étais affligé avec raison qu'un autre en eût avant votre majesté. Voilà tout le procès et toute la tracasserie.

Est-il possible que la calomnie ait pu aller jusqu'à m'accuser d'un mauvais procédé dans cette affaire? C'est ce que je ne puis comprendre : l'ouvrage est à moi, comme l'*Histoire de Brandebourg* est à votre majesté; permettez-moi l'insolence de la comparaison. Quel démêlé, quelle discussion puis-je avoir pour une chose qui m'appartient, et qui est entre mes mains? Que deviendrai-je, sire; si une calomnie si peu vraisemblable est écoutée? La franchise, qui est le caractère de la capitale de France et le mien, mérite que vous daigniez m'instruire de ma faute, si j'en ai fait une; et si je n'en ai pas commis, je demande justice à votre cœur.

Vous savez qu'un mot de votre bouche est un coup mortel. Tout le monde dit, chez la reine-mère, que je suis dans votre disgrâce. Un tel état décourage et flétrit l'âme, et la crainte de déplaire ôte tous les moyens de plaire. Daignez me rassurer contre la défiance de moi-même, et ayez du moins pitié d'un homme que vous avez promis de rendre heureux.

Vous avez dans le cœur les sentiments d'humanité que vous mettez dans vos beaux ouvrages. Je réclame cette bonté, afin que je puisse paraître devant votre majesté avec confiance, dès que mes maux le permettront. Soyez sûr que, soit que je meure ou que je vive, vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vous, et qu'en me donnant à votre majesté, je n'avais cherché que votre personne.

172. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je mets aux pieds de votre majesté un ouvrage que j'ai composé en partie dans votre maison, et je lui en présente les prémices long-temps avant qu'il soit publié. Votre majesté est bien persuadée que, dès que ma malheureuse santé me le permettra, je viendrai à Potsdam sous son bon plaisir.

Je suis bien loin d'être dans le cas d'un de vos bons mots ; *qu'on vous demande la permission d'être malade*. J'aspire à la seule permission de vous voir et de vous entendre. Vous savez que c'est ma seule consolation, et le seul motif qui m'a fait renoncer à ma patrie, à mon roi, à mes charges, à ma famille, à des amis de quarante années ; je ne me suis laissé de ressource que dans vos promesses sacrées, qui me soutiennent contre la crainte de vous déplaire.

Comme on a mandé à Paris que j'étais dans votre disgrâce, j'ose vous supplier très instamment de daigner me dire si je vous ai déplu en quelque chose. Je peux faire des fautes ou par ignorance, ou par trop d'empressement, mais mon cœur n'en fera jamais. Je vis dans la plus profonde retraite, donnant à l'étude le temps que des maladies cruelles peuvent me laisser. Je n'écris qu'à ma nièce. Ma famille et mes amis ne se rassurent contre les prédictions qu'ils m'ont faites que par les assurances respectables que vous leur avez données¹. Je ne lui parle que de vos bontés, de mon admiration pour votre génie, du bonheur de vivre

¹ Voyez le *Commentaire historique*.

auprès de vous. Si je lui envoie quelques vers où mes sentiments pour vous sont exprimés, je lui recommande même de n'en jamais tirer de copie, et elle est d'une fidélité exacte.

Il est bien cruel que tout ce qu'on a mandé à Paris la détourne de venir s'établir ici avec moi, et d'y recueillir mes derniers soupirs. Encore une fois, sire, daignez m'avertir s'il y a quelque chose à reprendre dans ma conduite. Je mettrai cette bonté au rang de vos plus grandes faveurs. Je la mérite, m'étant donné à vous sans réserve. Le bonheur de me sentir moins indigne de vous me fera soutenir patiemment les maux dont je suis accablé.

173. — DE M. DE VOLTAIRE.

Dimanche, 20.

Sire, j'espérais venir mettre hier à vos pieds ce petit tribut, heureux s'il pouvait être dans la bibliothèque de votre majesté au-dessous de l'*Histoire de Brandebourg*, comme le serviteur au-dessous du maître. Mon triste état ne m'a pas permis de remplir mes desirs. Je me flatte encore que mercredi ou jeudi je pourrai jouir de ce bonheur, et reprendre un reste de vie par vos bontés. Celui qui a dit si heureusement et d'une manière si touchante *qu'il était roi sévère et citoyen humain*, celui qui a daigné rassurer ma famille contre ses craintes, se souviendra que depuis seize ans je lui suis attaché. Comment, sire, après ce temps, ne me serais-je pas donné entièrement à vous, quand je joins à l'étonnement où vos talents me jettent le

bonheur de trouver mes sentiments, mes goûts, justifiés par les vôtres, la même horreur des préjugés, la même ardeur pour l'étude, la même impatience de finir ce qui est commencé, avec la patience de le polir et de le retoucher? Vous m'encouragez au bout de ma carrière; et à présent que vous êtes perfectionné dans la connaissance et dans l'usage de toutes les finesses de notre langue, en vers et en prose, à présent que je ne vous suis plus d'aucun secours pour les bagatelles grammaticales, vous me souffrirez par bonté, par générosité, par cette constance attachée à vos vertus. Vous n'ignorez pas que mon cœur est fait pour être sensible avec persévérance, que j'ai vécu vingt ans avec la même personne, que mes amis sont des amis de plus de quarante années, que je n'en ai perdu que par la mort, et que ma passion pour vous vous a fait le maître de ma destinée.

174. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, vous avez perdu plus que vous ne pensez; mais votre majesté ne pouvait deviner que dans un gros livre plein d'un fatras théologique, et où l'abbé de Prades est toujours misérablement obligé de soutenir ce qu'il ne croit pas, il se trouvât un morceau d'éloquence digne de Pascal, de Cicéron, et de vous¹.

Lisez, je vous en supplie, sire, seulement depuis 103 jusqu'à 105, à l'endroit marqué, et jugez si on a dit jamais rien de plus fort, et si le temps n'est pas

¹ Il est question de l'apologie de l'abbé de Prades, page 103, II^e partie. Amsterdam, 1752.

venu de porter les derniers coups à la superstition. Ce morceau m'a paru d'abord être de d'Alembert ou de Diderot, mais il est de l'abbé Yvon. Jugez si j'avais tort de vouloir travailler avec lui à l'encyclopédie de la raison.

Comparez ces deux pages avec la misérable phrase d'écolier de rhétorique par où commence *le Tombeau de la Sorbonne** : « Un vaisseau de la Sorbonne, sans voiles et sans timon, donnant contre des écueils, et « fracassé sans ressource. » Cela ressemble au fameux plaidoyer fait contre les p..... de Paris : « Elles allèrent « dans la rue Brise-Miche chercher un abri contre les « tempêtes éleyées sur leurs têtes dans la rue Chapon. » Vous sentez combien il est ridicule d'appliquer à la Sorbonne ce que Cicéron disait des secousses de la république romaine.

Il y a des choses que je fais, il y a des choses sur lesquelles je donne conseil, d'autres où j'insère quelques pages, d'autres que je ne fais point. Mais, ce qui m'appartient uniquement, c'est mon érysipèle, mon amour pour la vérité, mon admiration pour votre génie, et mon attachement à la personne de votre majesté.

* Cette phrase prouverait que M. de Voltaire n'est point l'auteur du *Tombeau de la Sorbonne*, inséré dans les *Mélanges littéraires*, si un désaveu était une preuve, et s'il n'avait pas ainsi désavoué tous les ouvrages qui pouvaient le compromettre, et qui sont bien réellement de lui. (*Note de l'édition en 42 vol. in-8°.*)

175. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, je mets à vos pieds Abraham et un catalogue. Le père des croyants n'est qu'ébauché, parceque je suis sans livrés. Mais si votre majesté jette les yeux sur cet article dans Bayle, elle verra que cette ébauche est plus pleine, plus curieuse, et plus courte. Ce livre, honoré de quelques articles de votre main, ferait du bien au monde. Chérisac coulerait à fond les saints pères.

Il y a une grande apparence que j'ai fait une grosse sottise en envoyant à votre majesté un mémoire détaillé. Mais, sire, j'ai parlé en philosophe qui ne craint point de faire des fautes devant un roi philosophe, auquel il est assurément attaché avec tendresse. Je peux très bien me corriger de mes sottises, mais non en rougir.

J'aurai encore la hardiesse de dire que je ne conçois pas comment on peut habiller tous les ans cent cinquante mille hommes, nourrir tous les officiers de ses gardes, bâtir des forteresses, des villes, des villages, établir des manufactures, avoir trois spectacles, donner tant de pensions, etc., etc.

Il m'a paru qu'il y aurait une prodigieuse indiscretion à moi de proposer de nouvelles dépenses à votre majesté pour mes fantaisies, quand elle me donne cinq mille écus par an pour ne rien faire.

De plus je ne connais que le style des personnes que j'ai voulu attirer ici pour travailler, et point leur caractère. Il se pourrait qu'étant employées par votre

majesté pour un ouvrage qui ne laisse pas d'être délicat et qui demande le secret, elles fissent les difficiles, s'en lassent, et vous compromissent. En me chargeant de tout sous vos ordres, votre majesté n'était compromise en rien.

Voilà mes raisons; si elles ne vous plaisent pas, si votre majesté ne se soucie pas de l'ouvrage proposé, me voilà résigné avec la même soumission que je travaillais avec ardeur.

Si votre majesté a des ordres à donner, ils seront exécutés.

Pourvu que je me console de mes maux par l'étude et par vos bontés, je vivrai et mourrai content.

176. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Potsdam, 5 septembre.

Sire, votre pédant en points et en virgules, et votre disciple en philosophie et en morale, a profité de vos leçons, et met à vos pieds *la Religion naturelle*; la seule digne d'un être pensant. Vous trouverez l'ouvrage plus fort et plus selon vos vues. J'ai suivi vos conseils: il en faut à quiconque écrit. Heureux qui peut en avoir de tels que les vôtres! Si vos bataillons et vos escadrons vous laissent quelque loisir, je supplie votre majesté de daigner lire avec attention cet ouvrage, qui est en partie l'exposition de vos idées, et en partie celle des exemples que vous donnez au monde. Il serait à souhaiter que ces opinions se répandissent de plus en plus sur la terre. Mais combien d'hommes ne méritent pas d'être éclairés!

Je joins à ce paquet ce qu'on vient d'imprimer en Hollande. Votre majesté sera peut-être bien aise de relire l'éloge de La Métrie*. Cet éloge est plus philosophique que tout ce que ce fou de philosophe avait jamais écrit. Les graces et la légèreté du style de cet éloge y parent continuellement la raison. Il n'en est pas de même de la pesante lettre de Haller, qui a la sottise de prendre sérieusement une plaisanterie. La réponse grave de Maupertuis n'était pas ce qu'il fallait. C'était bien le cas d'imiter Swift, qui persuadait à l'astrologue Partridge qu'il était mort. Persuader un vieux médecin qu'il avait fait des leçons au b..... eût été une plaisanterie à faire mourir de rire.

Nous attendrons tranquillement votre majesté à Potsdam. Qu'irais-je faire à Berlin? Ce n'est pas pour Berlin que je suis venu, quoique ce soit une fort belle ville; c'est uniquement pour vous. Je souffre mes maux aussi gaiement que je peux. D'Argens s'amuse et engraisse. Arius de Prades est un très aimable hérésiarque. Nous vivons ensemble en louant Dieu et votre majesté, et en sifflant la Sorbonne. Nous avons de beaux projets pour l'avancement de la raison humaine. Mais un plus beau projet, c'est *Gustave Vasa*. Il n'y a pas moyen d'y penser en Silésie; mais je me flatte qu'à Potsdam vous ne résisterez pas à la grace efficace qui vous a inspiré ce bon mouvement. Ce sujet est admirable, et digne de votre génie unique et universel. Je me mets à vos pieds.

* Par le roi de Prusse.

177. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Berlin, au Belvédère, 12 mars 1753.

Sire, j'ai reçu une lettre de Kœnig tout ouverte ; mon cœur ne l'est pas moins. Je crois de mon devoir d'envoyer à votre majesté le duplicata de ma réponse¹. J'ai tant de confiance en ses bontés et en sa justice, que je ne lui cache aucune de mes démarches. Je vous soumettrai ma conduite, toute ma vie, en quelque lieu que je l'achève. Je suis ami de Kœnig, il est vrai ; mais assurément je suis plus attaché à votre majesté qu'à lui, et s'il était capable de manquer le moins du monde à ce qu'il vous doit, je romprais pour jamais avec lui.

Soyez convaincu, sire, que je mets mon devoir et ma gloire à vous être attaché jusqu'au dernier moment. Ces sentiments sont aussi ineffaçables que mon affliction, qui chaque jour augmente.

Je me jette à vos pieds et j'attends les ordres de votre majesté.

178. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire, ce que j'ai vu dans les gazettes est-il croyable ? On abuse du nom de votre majesté pour empoisonner les derniers jours d'une vie que je vous ai consacrée. Quoi ! on m'accuse d'avoir avancé que Kœnig écrivait contre vos ouvrages ! Ah ! sire, il en est aussi incapable que moi. Votre majesté sait ce que je lui en ai écrit. Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la di-

¹ Voyez la *Correspondance générale*, à cette date.

rai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guérison que vos bontés seules pourraient me donner. Je vous serai toujours tendrement dévoué, quelque chose que vous fassiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre; et si la malheureuse aventure de La Beaumelle n'est pas vraie; si Maupertuis en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, et ne m'a point calomnié pour exciter La Beaumelle contre moi; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et je lui demanderai pardon devant votre majesté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, si la lettre de La Beaumelle est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de Kœnig qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, sire, ce que les philosophes Marc-Aurèle et Julien auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle sait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous serai attaché que pour

vous-même ; et je vous jure encore entre les mains de son altesse royale madame la margrave de Bareith , par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre , que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentiments qui m'amènèrent à vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher , et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle *.

179. — DE M. DE VOLTAIRE.

Sire , j'avais écrit ce matin une lettre à l'abbé de Prades pour être montrée à votre majesté ; depuis ce temps il a eu un exemplaire de l'édition de La Beaumelle , dont vous l'aviez chargé de vous rendre compte. Je lui ai redemandé aussitôt ma lettre , comptant alors prendre la liberté d'écrire moi-même à votre majesté. Mais me trouvant très mal , et ne pouvant écrire une lettre de détail dans ce moment , je supplie votre majesté de permettre que je lui envoie la lettre , ou plutôt le mémoire de ce matin. Je la conjure de laisser périr un mauvais ouvrage qui tombera de lui-même , et d'avoir pitié de l'état affreux où elle m'a réduit.

180. — BILLET DU ROI.

Votre effronterie m'étonne ; après ce que vous venez de faire , et qui est clair comme le jour , vous persistez au lieu de vous avouer coupable ; ne vous imaginez pas que vous ferez croire que le noir est blanc :

* Voyez la lettre du roi , du 23 août 1750 , dans le *Commentaire historique* , tome I^{er} de cette édition.

quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes.

L'éditeur est interrogé, il a tout déclaré.

181. — RÉPONSE DE VOLTAIRE,
AU BAS DU PRÉCÉDENT BILLET.

Ah mon Dieu, sire, dans l'état où je suis! Je vous jure encore sur ma vie, à laquelle je renonce sans peine, que c'est une calomnie affreuse. Je vous conjure de faire confronter tous mes gens. Quoi! vous me jugeriez sans entendre. Je demande justice, et la mort.

182. — BILLET DU ROI.

Il n'était pas nécessaire que vous prissiez le prétexte du besoin que vous me dites avoir des eaux de Plombières pour me demander votre congé. Vous pouvez quitter mon service quand vous voudrez; mais avant de partir faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la clef, la croix, et le volume de poésies que je vous ai confié. Je souhaiterais que mes ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits et à ceux de Kœnig. Je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la folie ni la vanité de certains auteurs. Les cabales des gens de lettres me paraissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime cependant

pas moins les honnêtes gens qui les cultivent. Les chefs de cabales sont seuls avilis à mes yeux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

183. — DE M. DE VOLTAIRE.

1753.

Sire, ce n'est sans doute que dans la crainte de ne pouvoir plus me montrer devant votre majesté que j'ai remis à vos pieds des bienfaits qui n'étaient pas les liens dont j'étais attaché à votre personne. Vous devez juger de ma situation affreuse, de celle de toute ma famille. Il ne me reste qu'à m'aller cacher pour jamais et déplorer mon malheur en silence. M. Fédersdoff, qui vient me consoler dans ma disgrâce, m'a fait espérer que votre majesté daignerait écouter envers moi la bonté de son caractère, et qu'elle pourrait réparer par sa bienveillance, s'il est possible, l'opprobre dont elle m'a comblé. Il est bien sûr que le malheur de vous avoir déplu n'est pas le moindre que j'éprouve. Mais comment paraître? comment vivre? Je n'en sais rien. Je devrais être mort de douleur. Dans cet état horrible, c'est à votre humanité à avoir pitié de moi. Que voulez-vous que je devienne et que je fasse? Je n'en sais rien. Je sais seulement que vous m'avez attaché à vous depuis seize années. Ordonnez d'une vie que je vous ai consacrée, et dont vous avez rendu la fin si amère. Vous êtes bon, vous êtes indulgent, je suis le plus malheureux homme qui soit dans vos états; ordonnez de mon sort.

184. — BILLET DE CONGÉ DE VOLTAIRE*.

Non, malgré vos vertus ; non, malgré vos appas,
 Mon ame n'est point satisfaite ;
 Non, vous n'êtes qu'une coquette
 Qui subjugez les cœurs, et ne vous donnez pas.

RÉPONSE ÉCRITE AU BAS, DE LA MAIN DU ROI.

Mon ame sent le prix de vos divins appas,
 Mais ne présumez point qu'elle soit satisfaite ;
 Traître, vous me quittez pour suivre une coquette ;
 Moi, je ne vous quitterais pas.

185. — DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre 1757.

Sire, ne vous effrayez pas d'une longue lettre, qui est la seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre majesté avec des bontés sans nombre ; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de Soubise, et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires ; je vois seulement qu'avec la valeur de Charles XII, et avec un esprit bien supérieur au sien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralsund ; mais

* Ce titre paraît écrit de la main du roi. (*Note de M. Boissonade.*)

il y a une chose bien sûre, c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parceque vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens, et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embellissant les villes. Je mets à part d'autres talents aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites : votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire ; mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des Treize-Cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite ; mais je sais qu'en France elle a beaucoup de partisans : je sais très positivement qu'il y a bien des gens qui desirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez moi seulement de penser que si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités ; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource ; qu'il vous resterait toujours assez d'états pour tenir un rang très considérable dans l'Europe ; que le grand-électeur, votre bisaïeul, n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques unes de

ses conquêtes. Permettez-moi encore une fois de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les Caton et les Othon, dont votre majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir; encore Othon n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre: il prévint, par une mort volontaire, celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot votre vie est très nécessaire: vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais long-temps dans la même assiette, et que c'est un devoir pour un homme tel que vous de se réserver aux événements. J'ose vous dire bien plus: croyez-moi, si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne serait pas approuvée, vos partisans la condamneraient, et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; et, en vérité, il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

Ne vous offensez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révééré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes, et j'attends tout de votre courage et de votre esprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce

sera une consolation pour moi, en quittant la vie, de laisser sur la terre un roi philosophe.

186. — DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

Sire, votre Épître d'Erfurth¹ est pleine de morceaux admirables et touchants. Il y aura toujours de très belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir²; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi, on ne vous le dit pas; comme philosophe et comme grand homme, vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir

¹ Le Testament du roi avant la bataille de Rosbach. Voyez le *Commentaire historique*, etc.

² Voyez dans la *Correspondance générale*, année 1757, les lettres de M. de Voltaire à M. le duc de Richelieu.

d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut se rendre justice : vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré, quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuse : on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le Salomon du nord s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre du désespoir. Écoutez contre ces senti-

ments votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très infortuné quand il perd des états ; mais un philosophe peut se passer d'états. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Camisir, et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous ; et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année, je suis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le savez ; mais je mourrais heureux, si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

187. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

Sire, votre épître à d'Argens m'avait fait trembler; celle dont votre majesté m'honore me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes; et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits :

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre, et mourir en roi.

Ces sentiments sont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événements de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre majesté dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement soyez très sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de Condé à Sénéf, vous avez agi dans tout le reste en Turenne. Grotius disait : « Je puis souffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère, et l'ignominie ensemble. » Vous êtes couvert de gloire dans vos revers ; il vous reste de grands états ; l'hiver vient ; les choses peuvent changer. Votre majesté sait que plus d'un homme considérable pense qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable : ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que Charles XII, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières et moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage, et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux états qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire, contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque personnage que vous fasciez, il sera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-Souci. Cette retraite serait heureuse, et ma vieillesse infirme serait consolée, si je pouvais être assuré

de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que monseigneur le prince de Prusse est très malade; c'est un nouveau surcroît d'affliction et une nouvelle raison de vous conserver. C'est très peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutissent; mais c'est à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'est être véritablement roi que de soutenir l'adversité en grand homme.

188. — DU ROI.

A Breslau, le 16 janvier 1758.

J'ai reçu vos lettres du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps¹. J'ai à peine le temps de faire de la prose, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour que le triumvirat se détruise, et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent. FÉDÉRIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu

¹ On n'a point trouvé ces lettres et plusieurs autres qui manquent également.

aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme Démosthène aux Athéniens : Eh bien ! si Philippe était mort, que serait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

O Autrichiens ! votre ambition , votre desir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueraient jamais de défenseurs.

189. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

Puisque vous êtes si grand maître
 Dans l'art des vers et des combats,
 Et que vous aimez tant à l'être,
 Rimez donc, bravez le trépas ;
 Instruisez, ravagez la terre ;
 J'aime les vers, je hais la guerre,
 Mais je ne m'opposerai pas
 A votre fureur militaire ;
 Chaque esprit a son caractère :
 Je conçois qu'on a du plaisir
 A savoir, comme vous, saisir
 L'art de tuer et l'art de plaire."

Cependant ressouvenez-vous de celui qui a dit autrefois,

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
 J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon-homme ; il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque de Mayence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il est clair que votre majesté a encouru les

ceusures de Rome, en imaginant si plaisamment de faire payer à l'Église les pots que vous avez cassés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre majesté m'avait dit souvent que les peuples de.....* étaient des sots. En vérité, sire, vous êtes bien bon de vouloir régner sur ces gens-là. Je crois vous proposer un très bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginai qu'un grand homme,
 Qui bat le monde et qui s'en rit,
 N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
 Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je suis très fâché de payer trois vingtièmes de mon bien et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'est par ladroterie que je vous propose la paix : point du tout ; c'est uniquement afin que vous ne risquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates, des housards, et autres barbares, qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiseul, M. de Kaunitz, M. Pitt, ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, et qui sait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière

* Vestphalie.

et qui ne sais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de Choiseul.

Votre majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! Eh, qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle, et de Julien: ressemblez-leur toujours; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiseul dans vos goguettes.

Et sur ce, je présente à votre majesté mon respect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

190. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

Héros du nord, je savais bien
 Que vous avez vu les derrières
 Des guerriers du roi très chrétien,
 A qui vous taillez des croupières;
 Mais que vos rimes familières
 Immortalisent les beaux cns
 De ceux que vous avez vaincus,
 Ce sont des faveurs singulières.
 Nos blancs-poudrés sont convaincus
 De tout ce que vous savez faire;
 Mais les *ons*, les *its*, et les *us*,
 A présent ne vous touchent guère.
 Mars, votre autre dieu tutélaire,
 Brise la lyre de Phébus.
 Horace, Lucrèce, et Pétrone,
 Dans l'hiver sont vos courtisans;
 Vos beaux printemps sont pour Bellone;
 Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris sur *le Bon Sens philosophique* de d'Argens¹ et sur *la Loi naturelle* pourrait bien aussi avoir sa part dans l'*histoire des culs*; mais c'est dans le divin chapitre des *torche-culs* de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher la *Philosophie du bon sens*. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des moments de votre majesté; je volerais les Autrichiens, à qui vous les consacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car, en vérité, au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable; et les philosophes, qui disent que tout est bien, ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-Souci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
 Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps.

¹ La *Philosophie du bon sens*, ouvrage du marquis d'Argens, condamné par le parlement à peu près dans le même temps que le poëme de M. de Voltaire sur *la Loi naturelle*.

191. — DU ROI.

Du 6 octobre.

Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage, mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer et tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains et inutiles; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les moments les plus embarrassants et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorroidales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me serais volontiers dévoué à la mort, que ces sortes d'accidents amènent tôt ou tard, pour sauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière¹. N'en perdez jamais la mémoire, et rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice; et, sans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai. FÉDÉRIC.

¹ La margrave de Bareith.

192. — DE M. DE VOLTAIRE.

SUR LA MORT

DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Décembre.

Ombre illustre, ombre chère, ame héroïque et pure,
 Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer,
 Quand la fatale loi de toute la nature
 Te conduit dans la sépulture,
 Faut-il te plaindre ou t'admirer ?

Les vertus, les talents, ont été ton partage,
 Tu vécus, tu mourus en sage;
 Et, voyant à pas lents avancer le trépas,
 Tu montras le même courage
 Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme sans préjugés, sans vice, et sans mollesse,
 Tu bannis loin de toi la Superstition,
 Fille de l'Imposture et de l'Ambition,
 Qui tyrannise la Faiblesse.

Les Langueurs, les Tourments, ministres de la Mort,
 T'avaient déclaré la guerre;
 Tu les bravas sans effort,
 Tu plainis ceux de la terre.

Hélas! si tes conseils avaient pu l'emporter
 Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
 Que de torrents de sang on eût vus s'arrêter!
 Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos
 Recueillerait son ame à soi-même rendue;
 Le philosophe, le héros,
 Ne serait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
 Du haut de son char de victoire;
 Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
 Se joindraient pour sécher ses pleurs.

Sa voix célèbrerait ton amitié fidèle,
 Les échos de Berlin répondraient à ses chants :
 Ah! j'impose silence à mes tristes accents,
 Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier saisissement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre majesté, puisqu'elle l'ordonne. Je suis vieux; elle s'en apercevra bien. Mais le cœur, qui sera toujours à vous et à l'adorable sœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir, dans ces faibles vers, des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ses lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre¹, qui pensait absolument comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en est mort de chagrin. Je vois avec douleur, dans ma vieillesse accablée d'infirmités, tout ce qui se passe; et je me console parceque j'espère que vous serez aussi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin Tronchin dit que votre colique hémorroïdale n'est point dangereuse; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre sang. Cet homme est

¹ Le cardinal de Tencin. L'abbé de Bernis l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuse de 1763. Voyez le *Commentaire historique*.

sûrement le plus grand médecin de l'Europe, le seul qui connaisse la nature. Il m'avait assuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguste sœur, six mois avant sa mort. Je fis ce que je pus pour engager son altesse royale à se mettre entre les mains de Tronchin; elle se confia à des ignorants entêtés; et Tronchin m'annonça sa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais senti un désespoir plus vif. Elle est morte victime de la confiance de ceux* qui l'ont traitée. Conservez-vous, sire, car vous êtes nécessaire aux hommes.

193. — DU ROI.

A Breslau, le 23 janvier 1759.

J'ai reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je desire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité; et c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'Apelle était le seul digne de peindre Alexandre : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle; mais c'était du moins l'ex-

* Leçon conforme à l'édition de Kehl, in-8° et iii-12. On lit dans l'édition de M. Renouard, *victime de sa confiance EN ceux qui l'ont traitée.*

pression vraie de mes sentiments. En un mot, je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait, cette paix et la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers, n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Lausanne, etc. FÉDÉRIC.

194. — DU ROI.

A Breslau, le 2 mars.

Votre lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant, et supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes, qui s'occupent de l'avenir et oublient le passé.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Mes vers ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination, ni ne possède assez bien la langue pour faire de bons vers ; et les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différents, mais qui ont le même goût de terroir, et qui se ressentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à présent riche et puissant seigneur, ne craignant point de vous faire

payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes sortes de misères que je me suis amusé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui semble vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et de vous satisfaire; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté¹, et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très fort dans l'esprit; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne: mais comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi, je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de six mois: ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui sera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu.

FÉDÉRIC.

195. — DU ROI.

A Breslau, le 12 mars.

Il faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète Daniel: ses semaines sont des siècles, et vos mois des jours.

¹ Maupertuis; président de l'académie de Berlin.

J'ai reçu cette ode qui vous a si peu coûté, qui est très belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit, et plus on se persuade que sa sacrée majesté le Hasard fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut, en conscience, me pardonner et des solécismes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

Vous voulez savoir ce que Néaulme imprime, vous me le demandez à moi qui ne sais pas si Néaulme est encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne sais que des nouvelles de Fermer, de Daun, de Soubise, de Lautrihaussen, et d'une espèce d'hommes dont vous vous souciez très peu, et dont je serais bien aise de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse ; car la guerre de la plumé et de

l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne sais quel sera mon sort cette année ; en cas de malheur, je me recommande à vos prières , et je vous demande une messe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci. FÉDÉRIC.

196. — DU ROI.

A Brésiau, le 21 mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des sièges , toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changements et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très belles , et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre selon votre bon plaisir : et quoique je sois très indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs , on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg*. C'est la trouver très bien écrite , et c'est plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe , et si on me déchire. Ce que je saurai toujours , et dont je serai témoin , c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la

tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère Ferdinand, qui est très mauvaise. Dans le courant de l'année passée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi, qui ai tant vu de maladies pareilles funestes à tous ceux qui en ont été atteints, je crains beaucoup pour sa vie; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter Tronchin pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci, pour le médecin, que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente, qui cependant ne paraît point le jour, pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

197. — DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

Sire, je reçois là lettre dont votre majesté m'honore, écrite le 2 mars, de la main de votre secrétaire, mon compatriote suisse, signée Frédéric. Il paraît que votre majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux housards, et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet, que j'ai reçu avec votre lettre, contenait votre ode *au prince Henri*, votre épître à *milord Maréchal*, et votre ode *au prince Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre majesté me dit dans sa lettre qu'il paraît que je ne desire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paie rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rentes; mon souverain

m'a conservé, par un brevet, la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner ne me toucheraient que parceque je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre majesté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le président se meurt. Le président vient d'avoir à Bâle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès! j'en suis un peu loin; j'ai été très malade, et je suis très vieux: j'avoue que je suis très riche, très indépendant, très heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu; vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché.

198. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

Quoique tout le monde soit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre majesté. L'épître à sa béatitude madame l'abbesse de Quedlimbourg, sur sa sacrée majesté *le Hasard*, a bien un grand fonds de vérité; et si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbach. Certainement vous étiez le seul alors en Allemagne qui fissiez des vers. Le Hasard n'a pas été pour nous. Je pense que celui qui met ses bottes à quatre heures du matin a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carrosse à midi. Je souhaite passionnément que tout ce jeu finisse, et que vos jours soient aussi tranquilles qu'ils sont brillants. Votre majesté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus respectable princesse qui fût au monde. Il est vrai que mon cœur dicta l'éloge assez vite; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une strophe que je soumetts à votre jugement. Je n'avais pas, ce me semble, assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie :

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,

Fuiriez, si vous l'osiez, et mourez par honneur;
 Une femme, une princesse,
 Qui dédaigna la mollesse,
 Qui du sort soutint les coups,
 Et qui vit d'une ame égale
 Venir son heure fatale,
 Était plus brave que vous.

Sort soutint, fait une cacophonie désagréable; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez, si vous l'osiez; parlez pour vous, messieurs, dira votre majesté; et moi chétif, je soutiens que si César se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caius Julius César plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, sire, les respects et les folies du vieux Suisse.

199. — DU ROI.

Bolekelhain, le 11 avril.

Distinguez, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. *Les Tristes* d'Ovide et *l'Art d'aimer* ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait

enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis; je suis comme le porc-épic qui, se hérissant, se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes; mais il faut faire usage de toutes ses facultés telles qu'elles sont, et porter des coups à ses adversaires les mieux assésés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité, les arts et la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre; la grosse masse, le peuple, et le vulgaire de la noblesse, reste ce que la nature l'a fait, c'est-à-dire de méchants animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher Voltaire, ne pensez pas que les housards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui sera pour le moins aussi rude que la précédente. Le prince Ferdinand épaulé bien ma droite. Dieu sait quelle en sera l'issue. Mais de quoi je puis vous assurer positivement, c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, si je succombe, il faudra que l'ennemi se fraye par un carnage affreux le chemin à ma destruction.

Adieu ; je vous souhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre poème de *la Loi naturelle, la Philosophie du bon sens, et l'Esprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre se flatte ; je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait devienne celle qu'on fait à Paris au bon sens.

200. — DU ROI.

A Landshut, le 18 avril.

Vos lettres m'ont été rendues sans que housards, ni Français, ni autres barbares, les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut, et très impunément, sans avoir cent soixante mille hommes, pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrit ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur ; témoin votre *Pucelle*. Pour moi, je n'écris que pour me dissiper.

Tout homme qui n'est pas né Français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet, et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur ; mais cela m'amuse et me distrait : voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talents.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très sérieusement à autres choses. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusements aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera; vous ne devrez votre apothéose qu'à *la Henriade*, à *l'OEdipe*, à *Brutus*, *Sémiramis*, *Mérove*, *le Duc de Foix*, etc., etc. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi, je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures, et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président, que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfants ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut

que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangements. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai, mais je trouve la tâche bien dure. Adieu. FÉDÉRIC.

201. — DU ROI.

A Landshut, le 22 avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur Amélie, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poètes français domiciliés à Paris dont les ouvrages en fourmillent ! Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous fasse observer les fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerai les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne

dites pàs que Marsyas juge Apollon, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au lieu de *du sort soutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups*; et au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale*.

J'avoue que *son heure fatale* vaut mieux *l'heure fatale*; c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode, en général elle est très belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des d'Olivet, des Quarante, et de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
 Dans cette foule abreuvée
 Du sang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée? j'entends bien votre idée; mais un grand poète comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e strophe. Je fus battu à Hockirk le moment que ma digne sœur expirait.

VI^e strophe, admirable; VII^e, VIII^e, excellentes; IX^e, de même. La dernière partie de la X^e ne répond pas au commencement.

La stupide ignorance; les Midas, les Homère, les Zoïle, sont étrangers au sujet de l'ode, et ne servent là que de remplissage. Il s'agit de ma sœur, et non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XI^e, bonne. XII^e, qui font des cours les plus belles, infame cheville. Le sens finit, qui font des cours;

les plus belles, n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de Mœvius et non pas de Virgile. Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIII^e: *Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage*; la répétition de *toujours* est sans grace. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang et eau; mais Voltaire n'est pas Voltaire en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Luëur obscure plus affreuse que la nuit*; cela est digne des *ténèbres visibles* de Milton, dont l'auteur de *la Henriade* s'est tant moqué.

Les strophes XIV^e et XV^e sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier! diriez-vous; qu'il fasse premièrement de bons vers, et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore: je ne vois goutte aux miens, je les trouve souvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi: c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. Daun et des Français sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier; et dans ces moments d'alarmes je fais main-basse, si je peux, sur l'ennemi et sur tous les vers qui ne me plaisent pas, hormis les miens.

Adieu, ermite suisse: ne vous fâchez pas contre don Quichotte, qui jetait au feu les vers de l'Arioste, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indul-

gence pour un censeur germanique, qui vous écrit des fins fonds de la Silésie. FÉDÉRIC.

202. — DU ROI.

A Landshut, le 28 avril.

Je vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec M. Candide; c'est Job habillé à la moderne. Il faut le confesser, M. Pangloss ne saurait prouver ses beaux principes, et le meilleur des mondes possibles est très méchant et très malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des arguments *in barbara, celarent*, etc.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très embellie; mais ce n'est qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur; j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage: celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier, celui qu'inspire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans César, dans Charles XII, et dans le grand Condé.

Voilà les différents instincts qui conduisent les hommes au danger. Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne pense guère au risque quand on est une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules César; cependant je suis très sûr que de nuit ou de jour il ne se serait jamais caché; il était trop généreux pour prétendre exposer ses compagnons sans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux, au désespoir de voir une bataille sur le point d'être perdue, se sont fait tuer exprès pour ne point survivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persiflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach, un officier français, blessé et couché sur la place, demandait à cor et à cri un lavement: voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier; mais cela est vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons il arrive souvent des aventures bouffonnes qui ne ressemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère, qui est à Schwet auprès de ma sœur: je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui pres-

crit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère; et quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même: je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à M. Martin et à maître Pangloss à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse! soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur; je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.* FÉDÉRIC.

203. — DU ROI.

A Landshut, le 18 mai.

Non, ma muse, qui vous pardonne
 Tant de lardons malicieux,
 N'associa jamais Pétrone
 A ces auteurs ingénieux
 Qui m'accompagnent en tous lieux,
 Et partagent avec Bellone
 Des moments courts et précieux
 Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur bourbier
 Où ce bel esprit trop cynique
 A trempé sa plume impudique,
 Et je ne veux point me souiller
 Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle ;
 Le jugement d'un choix exquis
 Ne doit remplir ce tabernacle
 Que d'œuvres qui se sont acquises,
 Au sein de leur natal pays,
 Le droit de passer pour oracle.
 C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
 Je vous lis et je vous relis.
 J'allaite ma muse française
 Aux tétons tendres et polis
 Que Racine m'offre à son aise ;
 Quelquefois, ne vous en déplaie,
 Je m'entretiens avec Rousseau ;
 Horace, Lucrèce, et Boileau,
 Font en tout temps ma compagnie ;
 Sur eux se règle mon pinceau,
 Et dans ma fantasque manie
 J'aurais enfin produit du beau,
 S'il ne manquait à mon cerveau
 Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produisit ce congé. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tournaient le derrière jusqu'à Erfurth, et de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitants des Délices vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des Amadis et des Roland, doivent se battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaie, que nous

avons assez donné de ces tragédies, les campagnes passées, au public; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie; mais nous suivrons le proverbe de l'empereur Auguste, *festina lentè*.

Vos Français brûlent les bons livres et bouleversent gaiement le système de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur fasse! Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustrissimes... qui m'assaillent de tous côtés, j'espère qu'elles seront (pour conserver la figure de rhétorique)... J'éprouve le sort d'Orphée: des dames de cette espèce et d'un aussi bon caractère veulent me déchirer; mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de Prades; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité, il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire, pendant mon séjour à Dresde, par un secrétaire que Broglie y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée; et comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choses; mais cela serait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le *Tombeau de la Sorbonne*; ajoutez-y celui du parlement, qui radote si fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des *Délices*, des lois au Parnasse; vous

caresserez encore l'*inf.*... d'une main, et l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en usez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le présume,
 En chaque main une plume;
 L'une, confite en douceur,
 Charme par son ton flatteur
 L'amour-propre qu'elle allume,
 L'abreuvant de son erreur;
 L'autre est un glaive vengeur
 Que Tisiphone et sa sœur
 Ont plongé dans le bitume
 Et toute l'âcre noirceur
 De l'infernale amertume;
 Il vous blesse, il vous consume,
 Perce les os et le cœur.
 Si Maupertuis meurt du rhume,
 Si dans Bâle on vous l'inhume,
 Ce glaive en sera l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,
 Qui n'ai jamais eu l'honneur
 De grimper sur le Parnasse
 Parmi la maudite race
 Des beaux esprits, qui tracasse
 Et remplit ce lieu d'horreur,
 Je vous demande pour grace,
 S'il arrive quelque jour
 Que mon nom par vous s'enchâsse
 Dans vos vers ou vos discours,
 Que sans ruses ni détours
 La bonne plume l'y place.

Je souhaite paix et salut, non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'historiographe du Bien-aimé, non pas au seigneur de vingt seigneuries dans la Suis-

serie, mais à l'auteur de *la Henriade*; de *la Pucelle*, de *Brutus*, de *Mérope*, etc. FÉDÉRIC.

204. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 mai.

Sire, vous êtes aussi bon frère que bon général; mais il n'est pas possible que Tronchin aille à Schwet auprès du prince votre frère; il y a sept ou huit personnes de Paris, abandonnées des médecins, qui se sont fait transporter à Genève ou dans le voisinage, et qui croient ne respirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. Votre majesté pense bien que parmi le nombre de ces personnes je ne compte point ma pauvre nièce, qui languit depuis six ans; d'ailleurs Tronchin gouverne la santé des enfants de France, et envoie de Genève ses avis deux fois par semaine; il ne peut s'écarter; il prétend que la maladie de monseigneur le prince Ferdinand sera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprit le voyage qui contribuerait encore à sa santé, en le faisant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire instruire Tronchin toutes les semaines de son état est le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit adressé à M. le prince de Brunswick? Il y a certainement de très belles choses; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en serait pas flattée; le roi de France le serait encore moins, et je vous respecte trop l'un et l'autre pour jamais laisser transpirer

ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si desirable ; je n'en ai pas abusé, et je n'abuserai pas de votre confiance au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce, que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, et il n'en reste de vestige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de suite ; *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guzman même* ; mais votre métier de héros et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible ; c'est dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et sans l'héroïsme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop si vous êtes en présence de l'ennemi, et trop peu si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie, qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer, autant que je suis assez juste pour vous admirer ; reconnaissez la franchise, et recevez avec bonté le profond respect du suisse VOLTAIRE.

205. — DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

Vos derniers vers sont aisés et coulants ,
 Ils semblent faits sur les heureux modèles
 Des Sarrasins , des Chaulieux , des Chapelles :
 Ce temps n'est plus. Vous êtes du bon temps.
 Mais pardonnez au lubrique évangile
 Du bon Pétrone , et souffrez sa gaieté.
 Je vous connais , vous semblez difficile ;
 Mais vous aimez un peu d'impureté ,
 Quand on y joint la pureté du style.
 Pour Maupertuis , de poix-résine enduit ,
 S'il fait un trou jusqu'au centre du monde ,
 Si dans ce trou malemort le conduit ,
 J'en suis fâché ; car mon ame n'abonde
 En fiel amer , en dépit sans retour.
 Ce n'est pas moi qui le mine et le tue ;
 Ah ! c'est bien lui qui m'a privé du jour ,
 Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre , moi malingre et affublé d'une fluxion sur les yeux , au plus malin des rois , et au plus aimable des hommes , qui me fait sans cesse des balafres , et qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de Daun et de Fermer , mais éparguez votre vieille et maigre victime.

Votre majesté dit qu'elle ne craint point notrè argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées , vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous doint la paix , sire , et que toutes les épées soient remises dans le fourreau ! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Eu-

rope à l'autre. Nous venons d'essayer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats, et procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravillac; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne! vous êtes législateur, guerrier, historien, poète, musicien; mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction où vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du nord. A Sans-Souci, à Sans-Souci, le plus tôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doeg, un Achitophel? quoi! il vous a trahi, quand vous l'accabliez de biens! O meilleur des mondes possibles, où êtes-vous! Je suis manichéen comme Martin.

Votre majesté me reproche dans ses très jolis vers de caresser quelquefois l'*infame*; eh! mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, sire, j'étais tout fait pour vous; je

suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellents meurtriers en habits écourtés. A Sans-Souci, sire, à Sans-Souci; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

206. — DU ROI.

A Reichstenersdorf, le 2 juillet.

Votre muse se rit de moi
 Quand pour la paix elle m'implore.
 Je la desire, je l'honore;
 Mais je n'impose point la loi
 Au Bien-aimé, votre grand roi;
 A la Hongroise, qu'il adore;
 A la Russe, que j'abhorre;
 A ce tripot d'ambitieux
 De qui les secrets merveilleux,
 Que Tronchin sait et que j'ignore,
 Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
 Qu'en leur donnant de l'ellébore.
 Vous à la paix tant animé,
 Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
 Le vice-chambellan du second Bien-aimé,
 A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

C'est à lui qu'il faut s'adresser, ou à son d'Amboise en fontange¹. Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils sont un peu difficiles; ils veulent

Mais vous, pour la paix tant enclin,
 Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
 Le vice-chambellan de Louis du Moulin...

Édit. de Berlin.

¹ La marquise de Pompadour.

être les arbitres des souverains , et c'est ce que des gens qui pensent comme moi ne veulent nullement souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la desirez ; mais je la veux bonne , solide , et honorable. Socrate ou Platon auraient pensé comme moi sur ce sujet , s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie , à voir et faire égorger des inconnus , à perdre journallement ses connaissances et ses amis , à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard , à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions , à risquer sans fin sa vie et sa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité , les douceurs de la société , les agréments de la vie , et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je desire tous ces biens , je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir , à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang , de notre repos , à lui sacrifier tout notre être. L'illustre Zadig essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût , Caudide de même : ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros ?

Croyez-moi , nos habits écourtés valent vos talons rouges , les pelisses hongroises et les justaucorps verts des Roxelans. On est actuellement aux trouses de ces derniers , qui par leur balourdise nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embaras

cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté¹; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus sûrement de tout ceci, que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que Jeanne d'Arc. Cette divine fille est née en pleine Vestphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne sais où, qui juré son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi Charles chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que par les secours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que Mahomet avait son pigeon; Sertorius, sa biche; votre enthousiaste des Cévennes, sa grosse Nicole; et je conclus que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point sur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entreprise de Damiens, le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal, sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre; ce sont les suites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera, malgré les écoles de

¹ Le pape Rezzonico (Clément XIII) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal Daun, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle.

philosophie, la plus méchante bête de l'univers; la superstition, l'intérêt, la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront jusqu'à la fin des siècles des scènes sanglantes et tragiques, parceque les passions, et très rarement la raison; nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblements de terre, des banqueroutes. C'est sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puisque cela est ainsi, qu'il faut que cela soit nécessaire. Maître Pangloss vous en dira la raison. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfaisant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de Zénon pour les calamités, et les couronnes du jardin d'Épicure pour la fortune.

Pressez votre laitage; faites cuver votre vin et faucher vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du Bien-aimé m'a promis, tout vieux lion qu'il est, de donner un coup de pate à l'*inf*.... J'attends son livre. Je vous envoie, en attendant, un Akakia contre sa sainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape Rezzonico, de la pucelle Jeanne, etc.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de Sabines, du chevalier de Tusculum, et du marquis d'Andès. Les titres ne sont que la décora-

tion des sots ; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu ; santé et prospérité à l'auteur de *la Henriade*, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui seront dans le monde. *Vale.* FÉDÉRIC.

207. — DU ROI.

Du Ringsvormek, le 18 juillet.

Vous êtes, en vérité, une singulière créature ; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de graces, et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit
Il a désarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez ! Pour votre nièce qu'elle me brûle ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils sont favorisés des uns et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience ; et je me soucie très peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'être quelquefois très peu pensants, à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon Prussien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échecs qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. Dohna n'a pas dit, *Sta, sol*, comme Josué, de défunte mémoire; mais *sta, ursus*; et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracassier ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné d'un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit, « Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles; mais du moins je suis plus doux, plus tranquille, plus sociable que lui. » Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous

vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode ; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le Phédon de Platon , une belle scène ; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés ; et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie , comme dans *le Duc de Foix* , dans *Zaire* , dans *Alzire* ; et quoi qu'on en dise , je ne lis jamais *Bérénice* sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos ; pensez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix ; et si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment , vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale.* FÉDÉRIC.

208. — DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
 Huilé dans Reims , et par l'Anglais pressé,
 Que son Agnès , si fidèle et si sage,
 Aima toujours , ayant tant caressé
 Tantôt un moine et tantôt un beau page.
 A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours ;
 Son pucelage et son bandet profane,
 Et saint Denys , sont de faibles secours ;
 Le vrai Denys , le héros de nos jours,
 Je le connais , et je sais quel est l'âne.

Pour la Pucelle, en vérité,
 Il faut que vous alliez dans Vienne
 Au tribunal de chasteté.
 Allez, que rien ne vous retienne;
 Et retournez à Sans-Souci,
 Quand dans vos courses éternelles
 Vous aurez vu chez l'ennemi
 Et des héros et des pucelles.

Vos vers sont charmants, et si votre majesté a battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs; mais pour votre Akakia papal, je le trouve très adroit; il est fait de façon que les trois quarts des protestants le croiront véritable: il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les sots de bonne foi de la confession *in, met, uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre majesté; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne, et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles aux Abares, Bulgarés, Roxelaus, Scythes, et Massagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*inf*.... Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *inf*.... à sa majesté par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit: sa pucelle et son fanatique sont quelque chose; mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et Frédéric était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

209. — DU ROI.

22 septembre.

La duchesse de Saxe-Gotha m'envoie votre lettre, etc. Comme je viens d'être étrangement ballotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne; je n'ai pas le courage abattu; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix: et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, et si peu considéré de ces infâmes politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne sais rien de ce que vous avez voulu me faire savoir; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais: 1^o De la faire conjointement avec mes fidèles alliés; 2^o de la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous! il ne me reste que l'honneur, je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentiments. Je suis dans les convulsions des opérations militaires; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de reve-

nir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse voyage. J'ai affaire à de si sottes gens, qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à sa sacrée majesté le Hasard, je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada, sont des arguments capables de rendre la raison aux Français, auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétrissante. Après avoir combattu avec succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penser; vous ne me trouverez pas à l'eau-rose; mais Henri IV, mais Louis XIV, mes ennemis mêmes, que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, etc. FÉDÉRIC.

210. — DU ROI*.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 novembre.

Grand merci de la tragédie de *Socrate*. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à pré-

* M. Renouard, dans son édition de Voltaire, a jugé à propos de donner cette lettre conforme au texte de l'édition de Kehl, et ensuite conforme à l'édition de Berlin, œuvres posthumes du roi de Prusse,

sent en France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine implacables bourreaux,
En pâlisant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de pate,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélite nouveaux,
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue,
En vous épargnant la cigüe,
Pour mieux honorer vos travaux,
Élève des bûchers, entasse des fagots.

Le brasier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'infame
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans in-

à cause des différences nombreuses et notables que présentent ces deux textes. J'ai cru devoir faire de même. E. A. L.

tention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts : l'un me pique, l'autre m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison; la colère irritée s'enflamme, et je suis dans quelques moments,

Comme un sanglier écumant
 Qui résiste et qui se défend
 Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
 On le poursuit avec furie;
 Il attaque, il blesse, il pourfend,
 Et donne à propos de sa dent
 Des coups à la race ennemie
 Qui le suit de loin en jappant.
 Trop irrité, dans sa colère
 Il brave le fer inhumain,
 Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
 Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
 L'homme, ainsi que cet animal,
 S'il souffre, irrité par le mal,
 Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
 Sous le despotisme fatal
 De la sanguinaire Vengeance,
 Souvent son aveugle fureur
 Confond le crime et l'innocence.
 Le sage, qui voit son erreur,
 Le plaint, la déplore, et soupire;
 Détournant ses pas sans rien dire,
 Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais sachez que l'expé-

rience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes.

Hélas ! pensez-vous qu'à mon âge,
 Le corps en rut, l'esprit volage,
 L'on cherche, d'amour agité,
 De Vénus le doux badinage,
 Les plaisirs, et la volupté ?
 Ce temps heureux, c'est bien dommage !
 Loin de moi s'est précipité ;
 Et les eaux du fleuve Léthé
 En ont même effacé l'image.
 La tendre fleur du pucelage,
 Ni l'empire de la beauté,
 Sur un vieillard courbé, voûté,
 Ne gagnent qu'un faible avantage.
 Le conseil de la chasteté
 Devient par force mon partage ;
 Contenance est nécessité ;
 A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne-ci, de vision magnifique dans le goût de celle de Moïse. Les barbares Cosaques et Tartares, gens infames, à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune, inconstante et fière,
 Ne traite pas ses courtisans
 Toujours d'une égale manière.
 Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
 Couverts de sang et de poussière,
 Voltaire, n'ont pas, tous les ans,
 La faveur de voir le derrière
 De leurs ennemis insolents.

Pour les humilier la quinteuse déesse
 Quelquefois les oblige eux-mêmes à le montrer :
 Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse ;
 Les Russes ont pu s'y mirer.
 Cette glace pour eux n'a point été traîtresse ;
 On les a vus, pleins d'allégresse,
 S'y pavaner et s'admirer.
 Voilà le sort de ma vieillesse !
 Cependant cet homme béni
 Par l'antechrist siégeant à Rome,
 Ce Fabius, ce plaisant homme,
 Qui sur sa tête réunit
 De la vanité la plus folle
 Le brillant et frêle symbole,
 Commence à décamper de nuit.
 Je n'ose dire qu'il s'enfuit ;
 Jusqu'ici sa pudeur nous cache
 Cette attitude qui le fâche.
 Mais comptez sur moi : nous verrons
 Dans peu ces culs dodus et ronds,
 Sans façons, sans tant de grimaces,
 Sans honte nous montrer leurs faces.
 Mais certain duc, s'illustrant à jamais,
 Sauvera l'empire français,
 Sans capitaine, sans finance,
 Sans Amérique, sans prudence,
 Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais.
 Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
 Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
 Des cieus sur notre sphère il conduira la paix ;
 Moi, quittant le harnois, et le casque, et l'épée,
 De trop de sang humain trempée,
 Je partirai soudain d'ici ;
 J'irai, consolant ma vieillesse
 Par l'étude de la sagesse,
 M'ensevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion, je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre ermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme Orphée, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle Émilie, mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde¹. Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu, votre devoir, vous parlent par ma bouche; n'y soyez pas insensible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de forcé dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne; et je vous écrirai dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent.

Adieu; négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix; et que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentiments plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité. FÉDÉRIC.

¹ Maupertuis, qui venait de mourir à Bâle.

210, bis. — DU ROI.

(Répétition de la lettre précédente. Édition de Berlin.)

Grand merci de la tragédie de *Socrate* ; elle devrait confondre l'absurde fanatisme de vos évêques et de vos moines. Ces gens ne pouvant exercer leur despotisme ambitieux sur des sujets de politique, s'acharnent sur les ouvrages que les apôtres du bon sens publient.

Les fronts tondus, mitrés, et couverts d'écarlate,
Liront en frémissant le drame de Socrate :
Je vois se soulever ces docteurs, ces cagots,
Des rayons du bon sens implacables rivaux.
 Quand pour vous dilater la rate,
 En leur donnant un coup de pate,
Du peuple athénien vous empruntez le dos,
Ils le sentiront trop, ces malheureux bigots !
 Voyez-vous leur cabale, accrue
 Des Mérites de vos barreaux,
 Déplorer qu'en ces temps nouveaux
 La bonne mode s'est perdue
D'employer à leur gré le fer et la ciguë ?
Leur vengeance, restreinte à de moindres travaux,
 Ne peut entasser des fagots
 A l'honneur de la troupe élue ;
 On les élève et l'on y frit
Un ennemi de Dieu pour le bien de son ame.
De joie en ce moment la Sorbonne se pâme,
Et pour vous mieux servir de fagots renchérit ;
Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme
 Qu'allume la main de l'infame
 Pour consumer ce bel esprit
 Qui la persiffle et nous éclaire ;

Mais au lieu de rôtir Voltaire,
Elle ne peut brûler que son malin écrivain.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne sais sur quel fondement vous m'accusez de vous mordre : c'en serait bien le temps ! environné comme je le suis d'ennemis, pressé partout ; l'un me pique, l'autre m'éclabousse ; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est pardonnable en cas pareil d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant,
Qui sans s'ébranler se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie
Qui sur lui s'élançe en furie :
Il attaque, il blesse, il pourfend ;
Il donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie ;
Plus il en met hors de combat,
Et plus cette engeance aboyante
Par un nombreux concours s'augmente,
Il soutient ce cruel débat ;
Mais la fureur l'emporte, et fougueux dans son ire,
Il ne voit ni connaît la grandeur du danger,
Et s'enfonce sans y songer
L'homicide épieu sur lequel il expire.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible guerre. Votre imagination poétique me promène flatteusement jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au conseil de chasteté : sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisam-

ment appris ce qu'on doit craindre quand on se frotte
à de méchantes femmes.

Hélas ! pensez-vous qu'à mon âge
L'on cherche, d'amour agité,
Le corps en feu, l'esprit volage,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs, et la volupté ?
Ce temps heureux, c'est bien dommage !
Loin de moi s'est précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
N'ont plus de prise et d'avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage ;
Contenance est nécessité ;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne de vision béatifique.
Malheureusement les Tartares, Russes, et Cosaques,
n'ont pas voulu me montrer le derrière : en revanche,
ils ont brûlé, ravagé, et pillé des contrées, et dévasté
beaucoup de pays.

La Fortune, inconstante et fière,
Ne traite pas ses courtisans
Chaque jour d'égale manière ;
Et nous n'avons pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De cette vaste fourmilière,
Moitié héros, moitié brigands,
Qui viennent désoler nos champs.
Le hasard très souvent décide une bataille.
Si je lui dois plus d'un beau jour,

A l'ennemi, par représaille,
 Il m'a fait montrer à mon tour
 Tout le revers de la médaille.
 Cependant cet homme béni
 Par l'antechrist siégeant à Rome,
 Ce Fabius, ce plaisant homme,
 Lui qui naguère se munit
 D'une toque, brillant symbole
 De gloire et de vanité folle,
 Commence à décamper de nuit.
 Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;
 Mais si le ciel nous fait la grace
 Qu'il nous montre au plus tôt l'opposé de sa face,
 Alors un certain duc, s'illustrant à jamais,
 Armé de son trident, comme on nous peint Neptune,
 Apaisera d'un mot la tempête importune;
 C'est lui qui sauvera votre empire français,
 Sans capitaine, sans finance,
 Sans Canada, sans prévoyance,
 Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais;
 Il leur dira, plein de décence,
 Par saint George et par sa croyance,
 Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix.
 Quand cette nouvelle échappée
 Sortira des antres secrets
 Des politiques cabinets,
 Je quitte et le casque et l'épée,
 Et, m'envolant soudain d'ici,
 J'irai, confortant ma vieillesse
 Par l'étude de la sagesse,
 M'ensevelir à Sans-Souci.

En attendant, jouissez en paix de votre solitude. Ne
 troublez plus les cendres de grands hommés. Que la
 mort mette fin à votre injuste haine, et que Mauper-
 tuis trouve au moins un asile dans le tombeau. Songez

que les rois, après s'être long-temps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Émilie, mais pour persécuter dans ce séjour (supposé qu'il existe) un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, et fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes : c'est la vertu, c'est le devoir, qui vous parlent par ma bouche ; ne soyez pas insensible à cette voix ; pratiquez les beaux sentiments que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le dieu des philosophes vous inspire des sentiments plus doux et plus modérés, et que le dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles-lettres et du Parnasse !

211. — DU ROI.

A Fridberg, le 24 février 1760.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
 Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire !
 Amant des filles de Mémoire,
 Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts ;
 Vous y puisez la double gloire
 D'exceller par la prose ainsi que par les vers ;
 Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
 Un laurier manque encor sur le front de Voltaire.
 Après tant d'ouvrages parfaits,
 Avec l'Europe je croirais,
 Si par une habile manœuvre

Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce sera son vrai chef-d'œuvre*.

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. Virgile a fait d'aussi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne sais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies qui étoient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à de mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire, que ceux qui écrivent pour le public

* Au lieu de ces treize vers, on lit dans l'édition de Berlin :

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire !
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts ;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers.
Doné de la grace efficace
Du dieu du goût et du Parnasse,
Il vous a de plus départi
L'art heureux d'instruire et de plaire,
Que tous ces peuples ont senti.
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire :
Malgré tant d'ouvrages bien faits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre
Vos soins nous ramenaient la paix,
Que ce serait votre chef-d'œuvre.

doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes même les plus supérieurs à leur temps n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi, qui ai voulu être poète incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne sont jamais venus jusqu'à moi. Je sais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni su ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit; ce que j'approuverai fort; et Schmit n'aura sur ce sujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne sais quel est ce Brédo dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; et ce qu'il y a de triste, c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'aussi cruelles secousses font sur moi: je m'enveloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux. La chair et le sang se révoltent souvent contre cet empire tyrannique de la raison; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtrez-vous: je suis vieux, cassé, grison, ridé; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne restera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière est difficile, semée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les sortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et

je me suis souvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des sages, etc.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : le *Salomon*, que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *la Femme qui a raison*, enfin une *Oraison funèbre de frère Berthier*. Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me persécuteront, et plus je leur taillerai de la besogne. Et si je péris, ce sera sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées sur un champ de bataille ; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'est pas connu, et où les Boyer et les Turenne sont égaux.

Je serais bien aise de vous recevoir : je vous souhaite mille bonheurs : mais où, quand, et comment ? Voilà des problèmes que d'Alembert ni le grand Newton ne sauraient résoudre.

Adieu ; vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne sais quel être malfesant, lutine. FÉDÉRIC.

212. — DU ROI.

TOUJOURS SUR LA PAIX.

Fridberg, 20 mars.

Peuple charmant, aimables fous,
 Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
 A la fin donc résolvez-vous :
 Avec la Prusse et l'Angleterre

Voulez-vous la paix ou la guerre?

Si Neptune sur mer vous a porté des coups,
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,
Vous formez le projet de subjuguier la terre;
Votre bras s'arme du tonnerre.

Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous :

Votre milice est invincible,
De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux,
La fougue française est terrible;
Et je crois déjà voir, car la chose est plausible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.

Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui par un fortuné destin

A du souffle d'Éole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie de Ferney donne à la France nourrissent la constance des ministres à la prolonger. Refusez vos subsides au Très Chrétien, et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez, je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitants des Petites-Maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Ou ces géants sont fous, ou ces géants sont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré : le hasard décidera du reste.

De cette affreuse tragédie
Vous jugez en repos parmi les spectateurs,
Et sifflez en secret la pièce et les acteurs;
Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois; car vos fameux auteurs

De se persécuter ont tous la maladie.
 Nos funestes débats font répandre des pleurs,
 Quand vos poétiques fureurs
 Au public né moqueur donnent la comédie.
 Si Minerve de nos exploits
 Et des vôtres un jour faisait un juste choix,
 Elle préférerait, et j'ose le prédire,
 Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois,
 Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou, pour que Louis du Moulin ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent : faites en un mot ce que vous voudrez. Nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottises peuvent compter sur ces paroles sacramentales :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Adieu, vivez heureux ; et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos Français.

213. — DU ROI.

Fridberg, 3 avril.

Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis ? Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ses vers bien cachetés après sa mort, et qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiscretion.

Laissez en paix la froide cendre
 Et les mânes de Maupertuis;
 La vérité va le défendre,
 Elle s'arme déjà pour lui.
 Son ame était noble et fidèle;
 Qu'elle vous serve de modèle.
 Maupertuis sut vous pardonner
 Ce noir écrit, ce vil libelle,
 Que votre fureur criminelle
 Prit soin chez moi de griffonner.
 Voyez quelle est votre manie :
 Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
 Que j'admirais avec transport,
 Se souille par la calomnie,
 Même il s'acharne sur un mort!
 Ainsi, jetant des cris de joie,
 Planant en l'air, de vils corbeaux
 S'assemblent autour des tombeaux,
 Et des cadavres font leur proie.
 Non, dans ces coupables excès
 Je ne reconnais plus les traits
 De l'auteur de *la Henriade* :
 Ces vertus dont il fait parade,
 Toutes je les lui supposais.
 Hélas! si votre ame est sensible,
 Rougissez-en pour votre honneur,
 Et gémissiez de la noirceur
 De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! certainement les gens qui la proposent n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! céder le pays de Clèves, parcequ'il est habité par des bêtes! Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parceque le proverbe dit : Nonante-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes? Ah! lais-

sons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère français ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix. Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords et aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette religion naturelle, que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

214. — DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tournay, par Genève, 21 avril.

Sire, un petit moine de Saint-Just disait à Charles-Quint: « Sacrée majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir « troublé le monde? faut-il encore désoler un pauvre « moine dans sa cellule? » Je suis le moine, mais vous n'avez pas encore renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-Souci dans sa cassette? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement; qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé? ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que Maupertuis vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importent sa personne et sa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire tort en disant

à votre majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche; mais ne la troublez pas par des reproches injustes et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France, vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser?

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe, « Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. « Voici un roi qui ne croit pas en Jésus-Christ; il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, et Dieu les punit les uns par les autres. »

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques sont unis, les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs, on m'accuse de vous

avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai, en mourant, d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre; et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne

veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en fesant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

215. — DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le 1^{er} mai.

De l'art de César et du vôtre

J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;
 Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
 Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
 Depuis ce vrai héros, qui force à l'admirer,
 Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
 Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,

Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
 Que l'on ose lui comparer.

Sur le Parnasse, après Virgile,
 Je vois passer dix-sept cents ans
 Où le génie humain stérile

S'efforce vainement d'atteindre à ses talents.

Et si le Tasse a su nous plaire
 Par certains détails de ses chants,
 Sa fable mal ourdie altère
 La beauté de ses traits brillants.

Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
 Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
 Vous l'avez deviné, je me le persuade :

C'est l'auteur que *la Henriade*
 Mérita d'immortaliser.

Pour moi, je me renferme en mes justes limites :
 Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
 Les talents du poète et du héros romain,
 Je borne mes faibles mérites
 Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'est comme si l'océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une ode *aux Germains* ; une épître à *d'Alembert* ; une autre épître *sur le commencement de cette campagne*, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser ; mais, je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, Racine, ou Boileau, pour qu'ils aillent à la postérité ; et ce qui n'est pas digne d'elle ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous saurez que depuis que j'ai lu l'*Arioste* j'ai pris monseigneur de Mayence en aversion ; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Église ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protège, ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de Choiseul, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois... toute la scène se changer en Europe ; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or sus, M. le comte de Tournay, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des bêtes ; vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens, singes, chats, ou perroquets ; et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent devaient renoncer au nombre de leurs très humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et

leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait, etc., etc.? Le paradis d'Éden n'est donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne signifie autre chose que, pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère Lourdis a fabriqués.

Pour votre duc, M. le comte, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens en outre que ni Socrate ni le juste Aristide n'auraient jamais consenti qu'on démembrât le moins du monde la république grecque; en quoi j'imité leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous, qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc, il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le comte, vous paierez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes

forces ; et tous ces drôles, qui fesaient les impertinents, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de Saint-Germain est un conte pour rire¹. Pour votre duc, il ne sera pas long-temps ministre ; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII* : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires, que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres ; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de Virgile ; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parceque je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera ; il n'en est pas de même du public ; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table où l'on pense tout haut, où l'on parle sans se gêner, et où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques moments de reste, la démangeaison d'écrire me prend ; je ne me refuse pas ce léger plaisir ; cela m'amuse, me dissipe, et me rend

¹ C'était un aventurier qui se donnait pour immortel ; il avait assisté Jésus-Christ au Calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion.

ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi, ou, pour mieux dire, pour les intérêts de l'état que je gouverne, il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix; que mes vers vous causent un profond sommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes grossières, encore serait-ce quelque chose. Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande, monsieur le comte, à la protection de la très sainte immaculée Vierge, et à celle de monsieur son fils I. p. FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint-père, peut-être lui ferez-vous plaisir; et la chancellerie des brefs pourra s'en servir.

216. — DU ROI.

A Meissen, le 12 mai.

Je sais très bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux si j'étais dans une situation où

mon àme n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in secula seculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas : j'ai bien ici d'autres affaires; et j'ai fait divorce avec les muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu*¹ est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils

¹ C'est le titre d'un ouvrage du roi de Prusse.

ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de Richelieu, on remarque de la liaison dans les projets et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des Descartes, des Malebranche, mais ni des Leibnitz, ni des Locke, ni des Newton. En revanche, pour le goût, vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai

trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, surtout ses *Éléments de philosophie*, et son *Discours encyclopédique*. Les autres livres qui me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans, et votre ame est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas: je vous en donne l'absolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour moi, je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux Sophocle et aux Euripide: je parlerai à Thucydide de votre *Histoire*; à Quinte-Curce, de votre *Charles XII*; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différents. Mais Maupertuis, pour les consoler, fera lire dans un coin l'*Akakia* à Zoïle.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets: c'est le seul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues et en plein marché.

FÉDÉRIC.

217. — DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à-la-fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de

ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre *OEdipe* ; vous aviez alors 19 ans , donc.....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg ; et mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suisse, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre, à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amuse aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités ; et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand-mogol qu'à Louis-le-Bien-aimé, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de per-

sonne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par là vous ne désigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagements à garder avec une demoiselle Poisson, surtout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamaute, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servie, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, surtout ces petites pièces détachées de vos *Mélanges de littérature*. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de graces dans l'esprit, que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui.

J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire, et des dépêches à dicter.

Je recommande M. le comte de Tourney à la protection de son ange gardien, de la très sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p..... *Vale.*

FÉDÉRIC.

218. — DU ROI.

Le 31 octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai escroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par-devers nous ; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes ; mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens : il se peut qu'elle soit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiseul ni d'Ève ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sentiments pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous

d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie? et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la Vie de Charles XII? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer leur fascine les yeux, et ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade; je souffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps: ma santé baisse à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de *la*

Henriade, et descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs, et nos espérances, ne nous suivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

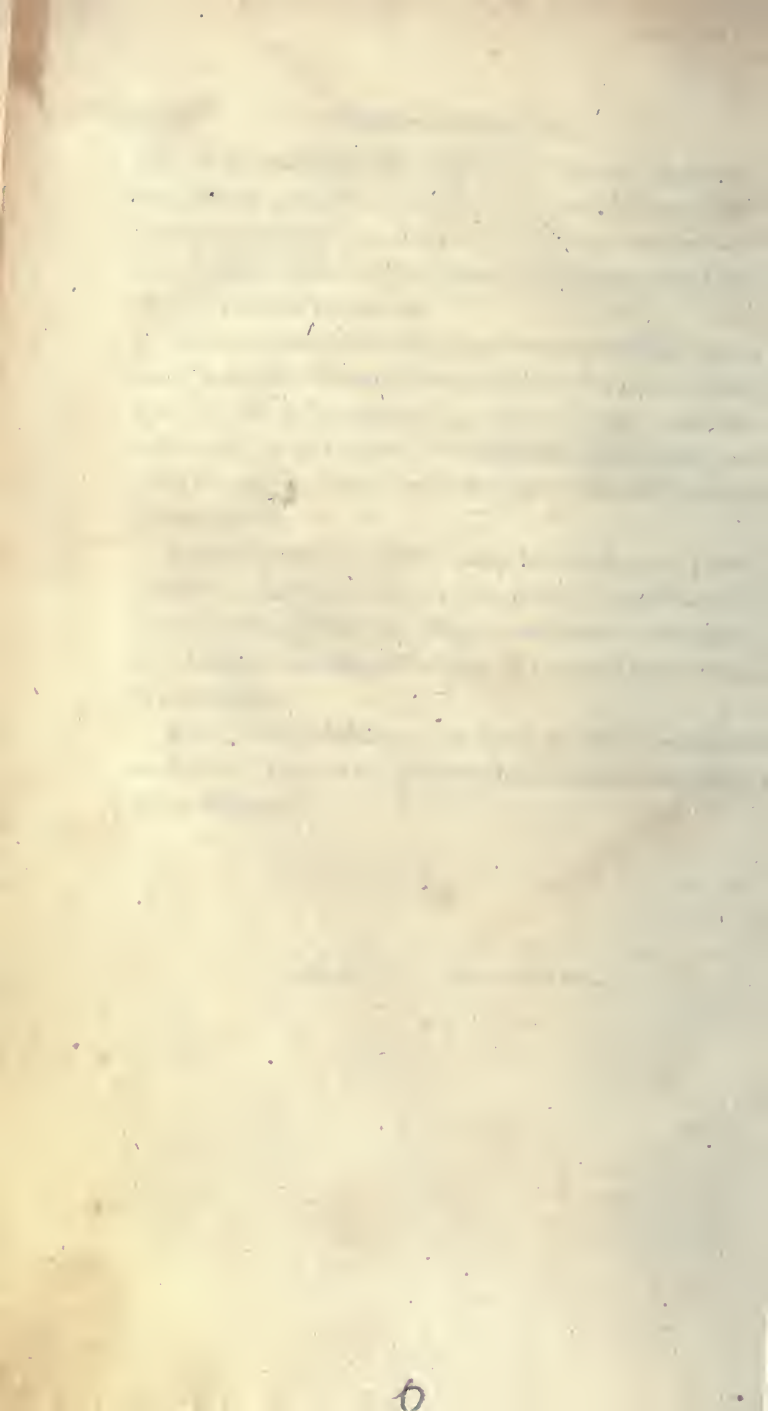
Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais ; que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talents ; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Iturriel.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est ; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire. FÉDÉRIC.

FIN DU SECOND VOLUME.





JAN 17 1975

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Voltaire, François Marie
2070 Arouet de
1820 Oeuvres complètes
t.51

